15608 B 11

J VII. Ch2

pt 3 (vol 2)

MALADIES
DES FEMMES.

TOME SECOND.

MALADIES

DES FEMMES.

TOME SECOND.

MALADIES DES FEMMES.

TROISIÈME PARTIE.

MALADIES DES FEMMES EN COUCHES.

Par N. CHAMBON, autrefois Médecin de la Faculté, de la Société de Médecine, Médecin de la Salpétrière de Paris, premier Médecin des Armées, etc.

SECONDE ÉDITION,

Avec corrections et addition d'articles qui n'ont pas paru dans la précédente.

Atque utinam quietis temporibus, atque aliquo, si non saltem bono, at certo statu civitatis, hæc inter nos studia exercere possemus, quanquam tum quidem vel aliæ quæpiam rationes, honestas nobis et curas et actiones darent. Cicero, Epist. ad Varron. Acad. Quest. Lib. I.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez A. J. DUGOUR et DURAND, Libraires, Rue et Hôtel Serpente.

AN VII.

D.r Giac.o Delpino

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DES MALADIES DES FEMMES EN COUCHES.

CHAPITRE XXX.

Observations sur l'inflammation de l'utérus.

En donnant l'histoire des accidens qui accompagnent la suppression des lochies, on a aussi donné celle de l'inflammation de l'utérus; car on a fait connoître comment ce viscère étoit alors attaqué d'engorgement inflammatoire. Quand on aura réuni à ce qui vient d'être énoncé, la lecture des chapitres qui traitent des congestions inflammatoires par métastase laiteuse, et de la fièvre de lait inflammatoire, on saura comment la matrice est prise d'inflammation à son tour. Le récit de cette dernière affection est véritablement contenu tout entier dans les divers chapitres qu'on vient d'indiquer. On a donc cru qu'il ne devoit

pas y en avoir un destiné spécialement à ce sujet, parce qu'il n'auroit été qu'une répétition des autres; d'ailleurs l'inflammation de l'utérus a été traitée dans la partie de cet ouvrage qui est destinée à l'examen des *maladies des filles*. Elle diffère de celle qui survient dans le temps des couches, en ce que la dernière a pour cause matérielle une humeur beaucoup plus abondante, et une marche plus rapide et plus redoutable dans la succession de ses symptômes.

CHAPITRE XXXI.

De la suppuration de la matrice.

Après avoir connu la violence des symptômes inhérens à l'inflammation de l'utérus, on ne sera pas étonné qu'elle se termine par la suppuration, puisque la difficulté de résoudre l'engorgement inflammatoire de ce viscère dans le temps des couches, amène très-fréquemment une terminaison moins favorable que la résolution. Je n'entends pas parler dans ce chapitre de cette suppuration légère que Swieten assure être constamment la suite du décollement du placenta,

et de l'excoriation superficielle de l'utérus ; je considère ici celle qui succède aux inflammations qui se sont manifestées avec des symptômes graves ; et pour en donner un exemple, je prie les lecteurs de se rappeler celui qu'ils ont lu dans un des chapitres précédens.

On n'ignore pas que dans cette suppuration, comme dans toutes les autres, les douleurs ne soient très-véhémentes, lorsque la matière purulente se forme ; mais comme l'utérus est d'une sensibilité extrême, les douleurs correspondent à ce degré éminent de sensibilité. L'exemple que je viens de citer en fournit la preuve. Au moment où le pus est formé et rassemblé dans un foyer, il vient un calme momentané, parce que les efforts de la nature, pour opérer la suppuration, se rallentissent ; mais le point du viscère enflammé par lequel le pus se fraye une route pour s'écouler, fait éprouver des sensations déchirantes. Il semble que tout l'effet de la maladie se porte sur ce lieu unique ; car le bas-ventre s'affaisse sensiblement ; les douleurs n'occupent plus un siége aussi étendu ; la soif s'éteint ou s'appaise par les boissons : la fièvre est moins violente, malgré que le pouls conserve un

caractère d'irritation que la douleur locale occasionne.

Enfin l'abcès s'ouvre de lui-même ; ou le pus s'écoule par le vagin, ou le foyer de suppuration s'est fait issue dans l'abdomen. Dans le dernier cas, la mort suit de près cette terminaison funeste ; parce que le pus ronge les viscères avec lesquels il est en contact. Il est impossible qu'étant le produit d'une inflammation intense, il n'ait acquis une acrimonie marquée ; car cette affection arrête toujours l'écoulement d'une portion des lochies, quand cette évacuation n'est pas supprimée complètement. Le liquide dont elle est composée s'altère par sa stase et l'effet de la fièvre et de la chaleur.

Le pus formé par le mélange de différens fluides, répand à la sortie de l'utérus une odeur infecte plus ou moins marquée, selon que l'inflammation a été violente, que la suppression des lochies a été plus prolongée, ou qu'une portion du placenta, plus étendue, a séjourné dans la matrice. L'observation a fait connoître qu'une partie de cette matière putride resorbée dans le sang, causoit des fièvres accompagnées de symptômes très-dangereux. Le mucus séparé dans les lacunes de l'utérus, s'altère aussi

très-promptement, et contribue, avec les autres liquides, à la fétidité de la matière purulente.

Il n'y auroit jamais de difficulté à reconnoître l'existence actuelle de la suppuration de l'utérus, si le pus s'échappoit toujours par la vulve ; mais il a été observé qu'il s'épanchoit quelquefois dans la capacité de l'abdomen. Frédéric Hoffman en donne un exemple que j'ai rapporté ailleurs. Il n'y a dans ce cas que les signes rationnels qui fassent conjecturer que la chose est ainsi. Ces signes sont la diminution de la tumeur dans un espace de temps trop circonscrit, pour qu'on puisse attribuer ce changement à la résolution ; la diminution des douleurs et de la tension du bas-ventre, parce que l'irritation devient moindre momentanément ; un abattement des forces, effet inséparable de la gêne qu'éprouvent les viscères du bas-ventre par la présence du pus ; des foiblesses qui annoncent que les fonctions de ces viscères sont lésées ; le refroidissement général qui en est la suite immédiate ; une angoisse qu'on ne peint pas par la parole, funeste précurseur de la mort des malades, déjà indiquée par l'altération du visage, et des sueurs froides.

Si le pus n'est pas de mauvaise qualité, et que sa quantité soit médiocre, tous les symptômes qu'on vient de décrire sont modérés. Mais bientôt une fièvre, qui a le caractère hectique, annonce la résorbtion de cette matière par l'action des vaisseaux lymphatiques. Ou la nature peut dompter ce nouvel orage, et dans ce cas, les sueurs, les urines et quelquefois des diarrhées abondantes débarrassent les malades de la matière purulente. Dans le cas contraire, la fièvre lente s'accroît avec le dépérissement, ou bien elle donne naissance à la fièvre putride, dont il est presque impossible d'obtenir la guérison.

Quand le pus s'écoule par les parties naturelles, il n'y a point de doute sur le diagnostic. On observe attentivement la différente qualité de la matière purulente, parce que cette variété fixe le genre de médicamens qu'on doit employer.

On juge la suppuration mortelle, quand le foyer se vide dans l'abdomen : les exceptions que j'ai indiquées ci-dessus sont si rares, qu'elles n'affoiblissent point cette règle générale. On perd toute espérance, quand une surface considérable de la matrice verse au-dehors une matière abondante, qui achève promptement d'épuiser les malades :

ce qui a lieu sur-tout si la continuité de l'écoulement fait passer beaucoup de liquides dans un temps donné. Le contraire annonce une guérison facile et prompte.

On juge aussi l'issue de la maladie par la qualité du pus ; ainsi sa fétidité, sa décomposition, sa causticité sont autant de signes fâcheux. Il faut pourtant observer que sa puanteur seule n'annonce rien en soi de dangereux ; car on remarque qu'elle diminue graduellement dans l'espace de vingt-quatre heures, lorsque l'ulcération n'est point attaquée de gangrène, ou qu'elle n'a point de disposition à cet état. Mais quand le pus est sanieux, ténu, quand il enflamme et corrode les parties avec lesquelles il est en contact, les malades sont dans le plus grand danger. C'est un signe de la gangrène des parties ulcérées.

Comme dans toutes les autres maladies, l'excès de foiblesse et d'épuisement, soit qu'il naisse de la quantité des liquides que les malades ont perdus, soit qu'il soit dû à des causes antérieures, ne laisse point d'espérance de guérison. La mort est prochaine, quand le refroidissement et des sueurs partielles se manifestent avec une altération insigne du visage.

Il ne sera question ici que de la cure de la suppuration dont la matière a son issue au-dehors. En considérant la maladie comme une affection locale, il est indispensable de faciliter la sortie du pus. Dans le premier temps, quel que soit le caractère de la matière purulente, on fera des injections avec la décoction des plantes émollientes ou avec du lait. Hyppocrate veut qu'on les continue jusqu'à ce que la liqueur des injections revienne sans mêlange Si le pus est de bonne qualité, il n'y aura que des changemens légers à faire dans le liquide destiné aux injections. A quelques jours de l'ouverture de l'abcès, on les rendra légèrement détersives, par les décoctions de saponnaire, de jacobée, de verge-d'or, de melilot, d'aigremoine, de scabieuse, de bardanne, de garance ; ou l'eau dans laquelle on aura fait macérer des figues, l'aunée, le choux rouge ; ou tout simplement la décoction d'orge miellée. Quoique la plupart de ces plantes ne soient pas comprises dans la classe des détersives, leur usage n'en sera pas moins salutaire.

Si l'on veut que les injections aient plus d'activité, on fera les suivantes d'après Hyppocrate. Faites cuire des baies de su-

reau dans une suffisante quantité d'eau : passez, et dans la colature, mêlez, en broyant ensemble, du persil, de la mirrhe, de l'encens et de la semence d'anis. Versez par-dessus autant de vin chaud que vous aurez employé d'eau. Laissez infuser. Passez à travers un linge pour faire des injections.

Ou faites une décoction de baies de laurier avec du poulilot, dans suffisante quantité d'eau : ajoutez d'onguent rosat suffisante quantité.

Ou faites une décoction de choux pour injections.

Les suivantes sont encore plus actives :

Faites cuire du cèdre de Crète dans l'eau ou dans le vin.

Ou faites macérer dans quatre livres de vin ou de lait crud, deux coloquintes sauvages.

Si la matière purulente présente des caractères qui fassent soupçonner la mortification superficielle de la matrice, on fera les injections indiquées dans le chapitre suivant, qui traite de la gangrène.

Puisque les abcès de l'utérus se guérissent quelquefois par les sueurs, les urines ou quelqu'autre évacuation, on ne peut se dis-

penser de favoriser ce genre de crise, par des boissons abondantes. On aura soin qu'elles contiennent un mucilage sucré, tel que celui qu'on retire des plantes graminées et céréales. Dans cet état, elles se mêlent mieux au sang parce qu'elles séjournent plus long-temps dans les viscères de la digestion. Si elles étoient trop aqueuses, elles passeroient rapidement sans opérer l'effet qu'on en attend. D'ailleurs, il est utile qu'elles soient un peu nourrissantes; car la foiblesse des malades exige une réparation légère et facile.

Quand on soupçonnera que le foyer purulent se dégorge difficilement, et que le pus y séjourne trop long-temps, il sera bon d'opérer sur la surface de l'abdomen de légers mouvemens, capables de procurer une secousse modérée dans les viscères du bas-ventre. Par ce moyen, on dirigera le pus vers les ouvertures qui lui donnent passage : on préviendra également par cette manœuvre, la stase qui le rendroit acrimonieux, et favoriseroit les sinus fistuleux, et les routes qu'il s'ouvriroit dans les parties environnantes. Ces mouvemens n'opéreront pas d'irritation par la précaution qu'on prendra de couvrir l'abdomen de fomentations

émollientes, comme dans l'inflammation.

L'application des émolliens, pendant la suppuration, est d'autant mieux indiquée, que la partie ulcérée est dans un véritable état d'inflammation. On diminuera l'irritation qui est inséparable de l'ulcération, et l'on empêchera en même temps que le pus n'acquière, ou ne conserve de l'acrimonie.

Si la résorbtion du pus a lieu, ce qui se reconnoîtra aux signes que j'ai énoncés plus haut, on appliquera des vésiccatoires aux cuisses. En irritant ces parties, on y attirera la matière purulente, et on préviendra la durée ou l'accroissement des symptômes de la fièvre hectique. D'ailleurs, on administrera les anti-septiques, dont l'usage est toujours avantageux dans les suppurations de longue durée ou abondantes ; soit pour prémunir les malades contre les effets de la cachexie, soit pour émousser l'acrimonie existante du pus, soit enfin pour rappeler l'énergie des solides, et les rendre capables de donner une suppuration de bonne qualité et moins prolongée. Les anti-septiques toniques seront encore administrés dans les suppurations trop abondantes par les raisons qu'on vient de donner.

On terminera la cure par l'usage des eaux

minérales salines. Hoffman les recommande expressément dans la terminaison de la suppuration, afin de faciliter la cicatrisation de l'ulcère. On les emploie aussi en injections.

Hyppocrate prescrit la diète lactée dans la suppuration de la matrice. Mais il ne faut pas perdre de vue un instant l'état des viscères de la digestion. Si le lait passe mal, et qu'on ne le discontinue pas aussitôt, il suscitera des diarrhées avec douleurs abdominales, la fièvre, un dévoiement colliquatif et même la dyssenterie. Si la digestion en paroît difficile, on prescrira aux malades un régime doux et humectant, composé particulièrement des semences céréales. Au reste, l'usage des eaux minérales et du lait sera précédé pendant trois jours de celui des pilules de Bœcher et de Stalh, à la dose de vingt grains de chacune, à prendre chaque matin. Pendant l'usage des eaux, on purgera les malades de temps à autre; car on a vu, plus haut que la crise de la maladie dont on parle, avoit quelquefois lieu par les évacuations alvines. Or, les eaux minérales disposent aux évacuations de cette espèce, qu'il faut favoriser selon le besoin et les forces des malades.

CHAPITRE XXXII.

De la gangrène de la matrice.

Quand l'inflammation de l'utérus est intense et qu'elle se termine par la mortification, les malades succombent à cette terminaison. Les symptômes en sont faciles à connoître ; le pouls s'affoiblit et s'éteint en quelque sorte sous les doigts de l'observateur : les extrémités sont froides et le corps se refroidit, faute de circulation qui puisse entretenir la chaleur : la figure des malades change et devient livide ; les yeux se ternissent : les foiblesses se succèdent rapidement : s'il y a eu un écoulement par la vulve pendant l'inflammation, le liquide qui s'échappe encore est fétide et ichoreux : la respiration est presque insensible ; les malades n'ont plus la faculté des sens internes ni externes ; elles meurent dans une de ces foiblesses que j'ai dit être fréquentes.

Quand l'inflammation a été lente dans sa marche, quand l'utérus adhère aux parties voisines par l'effet de l'inflammation, il peut être gangrené, et même dans une surface assez étendue sans que les malades périssent.

On en a des exemples dans les grands *dépôts consécutifs*, dont l'histoire se trouve dans un autre chapitre, et dans les hernies anciennes et complètes de ce viscère ; maladies dont je parlerai dans la suite.

Il ne sera plus question ici que d'une gangrène superficielle ; telle qu'on en rencontre chez quelques femmes qui ont le col de l'utérus déchiré et fatigué par des manœuvres violentes, exercées imprudemment pendant l'accouchement. La surface du corps peut aussi être attaquée de gangrène, quand la présence du placenta ou du fœtus putrefié l'enflamme et l'irrite par le contact d'une sanie âcre, qui corrode et mortifie superficiellement les organes qu'elle touche : dans ces cas la gangrène admet des moyens curatifs qui ne sont pas toujours infructueux.

Les signes de cette sorte de gangrène sont ceux que j'ai indiqués plus haut ; mais ils se manifestent avec une modération qui annonce la possibilité de guérir. A ceux là il faut joindre la propagation des douleurs aux lombes, au dos, à la tête, avec des tiraillemens qui s'étendent au col : les malades n'ont pas perdu complètement l'usage des sens. Il y a écoulement d'une matière âcre, infecte, sanieuse et noirâtre.

Il y a deux moyens généraux de guérir cette espèce de gangrène. L'un consiste dans l'usage des anti-septiques donnés intérieurement ; et l'autre, dans celui des médicamens portés en injections dans le viscère affecté. On compte au nombre des premiers, le quinquina, le camphre et la valériane sauvage, administrés à grandes doses. Le quinquina en substance peut se prendre à deux onces dans les vingt-quatre heures, et quatre onces en décoction dans une pinte et demie ou deux pintes d'eau. La décoction est louche, ce qui est regardé comme un défaut par quelques harangueurs chimistes. Je la préfère aux décoctions claires, parce qu'elle contient une portion résineuse très-active, et que son effet en est plus avantageux. On n'a point encore assez admis l'usage de la valériane sauvage, comme anti-septique. Je l'ai employée avec succès à l'hôpital de la Salpétrière, dans des gangrènes scorbutiques très-étendues, et chez des sujets qui ne laissoient guère d'espérance de guérison. Quant au camphre très-vanté par tous les auteurs, j'avoue que je l'ai prescrit à un gros par jour, sans que son effet ait paru répondre aux éloges qu'on en fait. Je l'ai administré sous différentes formes, soit seul, soit avec

d'autres anti-septiques, et jamais il ne m'a semblé aussi utile que le quinquina et la valériane.

La seconde classe de moyens consiste dans les injections détersives. Celles qui ont été indiquées précédemment, n'auroient pas dans la gangrène de l'utérus un effet assez marqué. Il est indispensable d'avoir recours à l'onguent égyptiac : on le dissout dans une pinte d'injections, à la dose d'une demi-once. Le miel rosat et les autres médicamens de la même espèce seroient insuffisans pour solliciter l'action de l'utérus : car l'état de mortification anéantit ou diminue considérablement l'action vitale ; on est donc obligé de la ranimer puissamment par un irritant.

On tiendra toujours le bas-ventre couvert de fomentations faites avec la décoction des plantes émollientes et carminatives : car il faut, autant que cela est possible, rappeler et favoriser le cours des lochies.

La nécessité de réitérer les injections fréquemment, exige qu'on ne les fasse pas toutes avec l'onguent égyptiac, parce qu'il causeroit une trop grande irritation. On en emploiera alternativement de semblables à celles qui sont prescrites dans les chapitres précédens.

La

La boisson sera acidulée, et édulcorée pour ne pas fatiguer l'estomac des malades. D'ailleurs elle sera aussi alternativement composée d'anti-septiques, qui soutiendront les forces de la digestion. On la rendra quelquefois nourrissante par l'addition d'orge, ou de riz, ou de gruau, ou de quelques substances semblables.

Quand le pouls se développera, et que les forces paroîtront se ranimer, on substituera aux premières injections, celles qui contiendront le miel rosat en dissolution, au lieu de l'onguent égyptiac. On augmentera la nourriture des malades. On se bornera aux toniques, au lieu d'anti-septiques, mais sans perdre de vue les restes d'écoulement qui pourroient encore subsister, afin de faciliter par toutes sortes de moyens le dégorgement de l'utérus.

CHAPITRE XXXIII.

De la tympanite de l'abdomen, et de ses différences.

La plupart des accidens qui attaquent une accouchée, peuvent donner naissance à la tympanite. Elle consiste dans le dégagement d'une matière aériforme, qui gonfle la capacité du bas-ventre, et occasionne une tuméfaction telle, que cette capacité acquiert un volume beaucoup plus considérable que celui auquel elle étoit parvenue dans la gestation. Ce qui doit paroître encore plus surprenant aux personnes qui n'ont pas une connoissance exacte de cette affection, c'est qu'elle arrive, chez plusieurs malades, à ce degré d'intensité dans l'espace de quelques heures : chez d'autres, la formation ou l'accumulation des matières gazeuses est plus lente.

Elle a son siége dans le canal alimentaire, ou dans la cavité de l'abdomen, ou dans les intestins et la capacité du bas-ventre en même temps. On reconnoît l'existence de la première espèce, par les inégalités qu'on sent dans l'étendue de l'abdomen. Cette différence de tuméfaction résulte de la résistance qu'op-

posent quelques portions des intestins qui ne cèdent point aussi facilement à la distension. Mais ce n'est que dans les premiers temps qu'on peut rencontrer ce phénomène ; car lorsque la raréfaction extrême et la grande quantité de matières aériformes ont porté la tuméfaction du ventre au degré le plus considérable où elle puisse parvenir, les tégumens sont si distendus, qu'il est impossible de discerner si les intestins sont tous également remplis de ces fluides raréfiés. On ne peut pas même alors juger le véritable siége de la maladie ; car il n'y a plus de signe qui marque si l'air dégagé occupe la cavité du tube alimentaire, ou s'il est seulement renfermé dans les tégumens et les membranes de l'abdomen.

Dans l'invasion, les douleurs qui naissent de la distension des intestins, sont encore un symptôme qui fait reconnoître le genre particulier de cette maladie. On présume bien que les douleurs ne cessent pas d'acquérir de la véhémence, puisque le gonflement de ces organes s'augmente à chaque moment. Ce caractère fait aussi distinguer la tympanite intestinale de l'abdominale ; car dans cette dernière, les douleurs sont très-modérées dans l'invasion, parce qu'il n'y a que

les tégumens de la grande capacité dont nous parlons, qui soient soumis à la distension.

L'égalité de la tuméfaction est la seconde marque distinctive de la tympanite abdominale. Quelque accroissement que prenne cette dernière, elle n'occasionne jamais des douleurs aussi aiguës que la précédente ; les raisons s'en tirent de la différence de sensibilité des intestins et des tégumens de l'abdomen.

La troisième espèce, qui est composée de la réunion des deux précédentes, se reconnoît aux signes qui annoncent l'existence de chacune d'elles : il y a donc des douleurs vives dès l'invasion de la maladie, quoique l'abdomen ne soit pas encore très-tuméfié. A la vérité il est difficile de reconnoître au toucher les inégalités que forment les différentes portions d'intestins plus distendues par la matière raréfiée ; mais les signes rationnels suffisent pour en donner une idée exacte.

J'ai dit plus haut que cette maladie acquéroit en peu d'heures un accroissement extraordinaire. On a la preuve de cette vérité, en observant ce qui se passe chez les femmes hystériques, dont le bas-ventre et particulièrement la région épygastrique se gonfle quelquefois dans un moment. Une contrariété,

un chagrin dont la cause n'auroit aucune influence sur la tranquillité d'une personne bien portante, suffisent pour opérer ce phénomène. Mais pour avoir sur cet objet les lumières les plus complètes, il est bon de faire quelque attention à l'observation suivante : elle est extraite des lettres de Morgagni.

« Une femme sujette aux accès de l'hystéricisme, d'un mauvais teint, mère de » plusieurs enfans, devint grosse et prédit » que son accouchement seroit funeste. En » effet, les doigts et l'abdomen se tuméfièrent pendant le travail. On lui annonça, » après être accouchée, qu'elle avoit un » garçon, au lieu d'une fille qu'elle désiroit : » cette nouvelle lui causa un chagrin si » violent, que son pouls devint insensible » et tout le corps se refroidit : la chaleur ne » revint point. La malade mourut dans l'espace d'une heure et demie. Vingt-quatre » heures après, nous fîmes l'ouverture du » cadavre. Il sortit par la bouche et les narines une quantité abondante d'eau fétide. » Le ventre étoit si volumineux, que nous » n'en avions jamais vu de si étendu dans » l'ascite. Après l'ouverture du péritoine, » il s'affaissa médiocrement. Le volume étoit » composé de l'estomac et des intestins énor-

» mément distendus par une matière aéri-
» forme. La matrice conservoit aussi un
» volume qui surpassoit la capacité du bas-
» sin : il y avoit dans le bas-ventre un épan-
» chement de sérosité roussâtre ».

Albrecht a consigné un fait semblable dans les actes des Curieux de la nature. Il paroît, par son récit, que les lochies n'ont pas cessé de couler jusqu'à la mort de l'accouchée. Cette circonstance démontre manifestement que la tympanite des intestins forme une espèce bien prononcée, puisque la matrice, chez quelques sujets, conserve l'exercice de ses fonctions, malgré la compression à laquelle elle est soumise de la part du volume extraordinaire de l'estomac et des intestins. On aura, dans les chapitres suivans, quelques observations qui confirment celle d'Albrecht. Le plus ordinairement l'écoulement puerpéral diminue et disparoît ensuite complètement : ce qui arrive d'autant plus promptement, que la tympanite est accompagnée d'accidens plus fâcheux par sa complication avec inflammation de quelques viscères, ou fièvre humorale, putride, etc.

Hartmann rapporte dans les éphémérides d'Allemagne, l'ouverture d'un cadavre dans lequel le colon étoit si prodigieusement dis-

tendu, qu'un fil de la longueur de trois quarts d'aune, pouvoit à peine en mesurer la circonférence. La partie inférieure de l'intestin étoit gangrénée et corrompue au point que les excrémens s'étoient fait un passage à travers les membranes putréfiées, et s'étoient répandus dans l'abdomen.

Quelquefois cette maladie a des commencemens antérieurs à l'accouchement, ainsi qu'on le voit par l'observation de Morgagni, et par celle d'Hartmann même ; car il ajoute dans son récit, que la tympanite s'étoit manifestée avant le travail ; mais alors le gonflement étoit très-peu considérable. Il est plus ordinaire aux accouchées d'être attaquées de cette affection, après que les douleurs de l'enfantement ont donné aux nerfs une grande mobilité. C'est pourquoi Morgagni croit que les passions de l'ame, portées à quelque degré de véhémence, en sont la cause la plus ordinaire. Il est certain cependant que des matières qui staseroient dans les intestins, et dont il se dégageroit beaucoup d'air fixe (ou de gaz carbonique), pourroient occasionner un gonflement d'un certain volume dans les intestins ; d'autant plus que la compression de l'utérus sur le rectum, mettroit, dans beaucoup de circons-

tances, un obstacle presque invincible à sa sortie par l'anus. Si à cette première cause se joint, après l'accouchement, le trouble que cause dans l'économie animale l'impression d'un chagrin inattendu, d'une surprise, d'une frayeur, etc. le désordre doit être plus prompt à s'accroître, et il deviendra en même temps plus considérable. Si à ces causes, se réunit encore la fermentation inséparable de l'état des humeurs dans une maladie fébrile, on aura réuni les raisons par lesquelles on doit concevoir la vîtesse avec laquelle cette affection pathologique s'augmente, et la difficulté d'en obtenir la curation.

Toutes les fois qu'il y a épanchement de fluides dans la capacité de l'abdomen, une accouchée est exposée à la tympanite abdominale; or ces circonstances m'ont paru très-fréquentes. On ne fait point d'ouverture de cadavres de femmes mortes en couches, sans trouver d'épanchement. D'ailleurs les métastases fréquentes, quelque petite que soit la proportion de fluides laiteux qui les forme, ne manquent guère d'occasionner un épanchement au moins léger; car, soit qu'elles déterminent des engorgemens inflammatoires, soit qu'elles ne donnent lieu qu'à

des congestions indolentes, une portion du liquide s'échappe ou transsude des organes engorgés, fermente dans la capacité de l'abdomen; il s'en dégage une matière aériforme plus ou moins abondante. Aussi toutes les femmes ont-elles le ventre plus volumineux, et l'on retrouve, comme je le disois il n'y a qu'un moment, des preuves de l'épanchement dans les cadavres. Enfin il n'y a peut-être point de grossesse sans un commencement d'épanchement : puisque nous voyons tant de femmes avec des infiltrations des extrémités inférieures, il y a lieu de penser qu'il s'est amassé un peu de sérosité dans le bas-ventre. La raison qui explique l'œdème des cuisses et des jambes, explique aussi l'infiltration de quelques parties de la capacité de l'abdomen, et par suite un épanchement quelconque dans cette capacité. Si ce phénomène n'a pas ordinairement des suites dangereuses, c'est que les évacuations qui ont lieu pendant les couches, suffisent pour le dissiper. On verra ailleurs avec quelle facilité disparoissent des extravasations d'une grande quantité de matière laiteuse et même de sang dans le bas-ventre, pourvu qu'il ne survienne pas des accidens qui interrompent sa résorbtion.

Quoi qu'il en soit, que l'épanchement soit rare ou fréquent, s'il survient des causes capables d'exciter une fermentation dans le fluide extravasé (et ces causes sont celles dont on a donné plus haut l'énumération), il y a dans ce cas tympanite abdominale. Celle-ci est d'autant plus dangereuse, qu'il n'y a point d'ouvertures amples comme dans l'intestinale, pour donner une libre issue à la matière gazeuse, et la faire disparoître sous forme de vents, ainsi que cela arrive chez les accouchées attaquées d'une tympanite intestinale, ou d'un médiocre gonflement de ces organes par un air dégagé.

On sait maintenant que le gaz des matières animales fermentées ou putréfiées, est, pour la plus grande partie, de nature carbonique. Cornette, mon confrère, m'a assuré que, d'après des expériences répétées, dans la maladie même qui fait l'objet de ce chapitre, il avoit observé que la matière aériforme étoit de la nature de celle qu'on vient d'indiquer. Il donnoit pour démonstration de cette vérité, la promptitude avec laquelle cette matière étoit absorbée par l'usage de l'eau de chaux en boisson. Mais il y a lieu de penser que le soulagement très-prompt obtenu par les malades et dont

il m'a transmis les détails dans quelques conversations, n'a eu lieu que dans des tympanites intestinales. Est-il possible d'absorber ainsi le gaz formé dans le bas-ventre, hors du canal alimentaire ? C'est une question qui n'est pas décidée par des expériences positives. Le raisonnement paroît indiquer que cette combinaison est au moins très-difficile. Au reste (qu'il me soit permis de le dire) ces maladies ont été si mal observées jusqu'alors, qu'on ne peut point encore donner d'idées positives sur le mécanisme de quelques phénomènes relatifs à leur curation.

On s'abuseroit, si l'on pensoit qu'il fût nécessaire, pour créer la tympanite, qu'il y eût un épanchement d'une quantité considérable de liquides en fermentation dans les intestins ou dans la cavité de l'abdomen. Ce qu'on a rapporté des accidens fréquens qu'on observe journellement chez les hystériques, prouve le contraire. Une petite proportion de nourriture mal digérée, occasionne des effets semblables chez les hypocondriaques. Enfin la tympanite de quelques accouchées qui ont passé plusieurs jours sans prendre d'alimens, confirme encore cette vérité. Les expériences de Halles, sur la quantité excessive de matière élastique

qu'on retire de la décomposition de la plupart des corps qui paroissent en contenir la moindre proportion, donnent de nouvelles lumières sur la formation de la maladie dont on parle.

Il paroît démontré que c'est à l'inertie accidentelle ou habituelle du système fibreux, que la tympanite doit sa naissance. On voit en effet que les femmes qui ont passé leur grossesse dans l'affliction, y sont plus exposées que les autres. Celles qui ont été inquiétées par des chagrins ou des craintes subites, en sont également attaquées. Dans tous ces cas, la machine reste, pour ainsi dire, dans un état de stupeur; les facultés sont engourdies, et les substances qui fermentent dans les grandes cavités, laissent échapper leur gaz qui n'est plus combiné; d'où résulte son accumulation, ou dans les intestins, ou dans la capacité de l'abdomen, ou dans l'une et les autres en même temps.

Dans le premier cas, les douleurs sont très-poignantes, parce que la sensibilité des intestins est exquise; de-là le développement de la fièvre, la disposition à l'inflammation, et si la maladie s'accroît, l'inflammation même et la gangrène du tube alimentaire. Les douleurs sont plus tolérables,

quand le gaz se dégage dans la capacité de l'abdomen ; mais la moindre pression sur les tégumens devient insupportable. J'ai vu des femmes qui ne pouvoient pas soutenir le poids de couvertures légères. La matière gazeuse tend à occuper toute l'étendue de la cavité du bas-ventre. Il en résulte une véritable pression des viscères. Leur irritation se communiquant à tous les grands organes, il survient des symptômes nerveux anomaux qui achèvent de rendre complet le trouble des fonctions.

De quelque espèce que soit la tympanite, le diaphragme est repoussé dans la poitrine ; d'où la compression des poumons, les suffocations, la difficulté de respirer, les syncopes, l'engorgement des viscères du thorax. La tête s'embarrasse par suite de la gêne des poumons, parce que le sang des jugulaires n'est plus évacué ; d'où le délire et toutes les affections comateuses.

Dans ce désordre extrême, la circulation languit, le pouls se concentre, la chaleur s'anéantit, les yeux s'obscurcissent, une sueur froide et partielle couvre le col et la poitrine ; les malades perdent tout sentiment et succombent à cet excès de trouble.

Par l'exposé qu'on vient de lire, on dis-

tingue les différentes espèces de tympanites, et l'on juge aussi la gravité de chacune d'elles. Elles ont toutes un caractère commun ; l'élasticité particulière à ce genre de gonflement, et le son qu'il fait entendre quand on frappe l'abdomen ; plus sourd dans la tympanite intestinale, plus développé dans l'abdominale. Nous avons déjà fait entrevoir que l'action des médicamens étoit très-prompte sur le gaz enfermé dans les intestins; mais il n'en est pas de même de celui qui s'accumule dans la capacité du bas-ventre. Si l'atonie de la malade est portée à un certain degré, il sera difficile d'obtenir la resorbtion de la matière aériforme, parce que les vaisseaux lymphatiques sont presque sans action. Leur action est détruite toutes les fois que la distension du bas-ventre est extrême; les parois des vaisseaux résorbans sont appliquées les unes sur les autres, par la compression qu'elles éprouvent de la part de la matière gazeuse.

Si les causes morales qui ont occasionné la maladie, subsistent toujours, il n'y a pas d'espoir de guérison; elles entretiennent le trouble des fonctions, et donnent de nouveaux accroissemens à la maladie. Cette réflexion est applicable à l'excès d'atonie ; ce-

pendant celle qui ne seroit qu'accidentelle, pourroit être dissipée. Une fièvre qui auroit un caractère de putridité, faciliteroit encore le développement de la matière gazeuse, et par conséquent rendroit la tympanite plus redoutable. Or ces fièvres sont très-fréquemment unies à la tympanite, et lui donnent quelquefois naissance.

Le degré de curabilité ou d'incurabilité, se mesurera aussi sur la durée de l'affection, sur le degré de véhémence de ses causes, les forces de la malade et les complications fébriles qui se joindront à la tympanite.

J'avois observé que l'usage de l'alkali volatil avoit produit de très-bons effets dans les cas mêmes les plus graves, lorsque Cornette me communiqua ses observations sur l'eau de chaux, comme absorbant du gaz crayeux. Nous avions donc la même théorie sur la tympanite, et nos succès prouvoient les avantages de notre doctrine. Je laisse au lecteur à décider si l'alkali volatil ne convient pas mieux que l'eau de chaux. Voici les motifs qui me paroissent devoir lui mériter la préférence. Il est certain, d'après mes observations, qu'il se combine avec le gaz crayeux, mais à la vérité en

moindre proportion que l'eau de chaux, parce que l'alkali volatil, non caustique, est déjà lui-même un sel neutre avec excès d'alkali. Il n'y a peut-être que cet excès qui se combine véritablement (on ne connoît point assez les substances aériformes qui se dégagent en nous, dans l'état pathologique, pour connoître les combinaisons dont elles sont susceptibles, et les décompositions qu'elles peuvent opérer sur des sels de la nature de l'alkali volatil) : en même temps, il est sédatif et apéritif; d'où il résulte qu'il dissipe le trouble de la tympanite, et porte les humeurs à la peau. En effet, les accouchées auxquelles je l'ai administré, ont eu des sueurs très-abondantes avec un soulagement très-prompt.

Cependant, si le volume de l'abdomen étoit excessif, il seroit peut-être plus avantageux de commencer la cure par quelques verres d'eau de chaux, et de ranimer les fonctions avec l'alkali volatil auquel on joindroit quelques légers aromatiques, comme l'eau de fleurs d'oranges ou de menthe. Je n'ai point eu d'occasion de combiner les deux méthodes que je propose. Entraîné depuis plusieurs années par la multitude d'affaires politiques qui m'ont arraché de mon cabinet, et dé-

robé

robé le temps que j'employois au service des malades, je ne puis donner que mes anciennes idées.

A quelle cause dois-je attribuer les succès rapides que j'avois obtenus chez quelques personnes par l'usage de l'alkali volatil ? Est-ce à l'action d'un sel ammoniacal carbonique, formé dans le tube alimentaire ? On sait que toutes les substances de ce genre sont très-pénétrantes et très-actives ; on sait aussi qu'elles sont sudorifiques, car elles atténuent singulièrement les humeurs qui auroient de la tendance à la viscosité ; elles sont aussi anti-septiques. Sous ces différens rapports, elles facilitent l'absorbtion de la matière aériforme, pendant qu'elles opèrent celle des fluides qui stasoient dans le tube alimentaire ou dans la capacité de l'abdomen. La soif fait boire les malades très-fréquemment ; circonstance qui favorise l'excrétion des sueurs : celles-ci entraînent la matière laiteuse divisée par le sel ammoniacal carbonique. Telle est, ce me semble, l'idée qu'on peut raisonnablement se former de la cessation des accidens inséparables de la tympanite.

J'observerai que j'ai uni le laudanum à l'alkali volatil, quand il m'a paru nécessaire

de calmer une irritation violente, et quand la maladie n'étoit pas encore avancée au point de faire craindre d'augmenter les effets de l'inertie. Cette méthode m'a réussi au-delà de mes espérances chez les sujets vigoureux, chez lesquels la fibre élémentaire ne perd pas promptement sa vertu tonique. Quand la durée de la maladie annonçoit la perte de ces facultés, je n'usois plus de laudanum ; j'augmentois la dose de l'alkali que j'ai portée à vingt-cinq et trente gouttes. Il me paroissoit impossible que l'embarras du bas-ventre n'occasionnât la coagulation d'une portion de la matière laiteuse ; cette idée étoit confirmée par l'inspection des cadavres; c'est pourquoi j'augmentois la proportion d'alkali volatil, comme le meilleur dissolvant des coagulations formées par le lait. Je faisois dissoudre, dans la même vue, deux gros de sel neutre dans chaque pinte de boisson. Les sels de Glauber et d'Epsom étoient ceux que je préférois.

Les lavemens facilitent la sortie de l'air contenu dans les intestins ; mais leur action n'est bien sensible qu'après avoir procuré un calme remarquable au moyen des substances que j'ai indiquées ci-dessus. Dans ce cas, on peut les rendre laxatifs, et solliciter l'action

des intestins qui se débarrassent plus aisément des matières en fermentation contenues dans leur capacité.

Quand les accidens sont modérés et que le ventre s'affaisse, il est nécessaire de soutenir et de ranimer les forces des viscères de la digestion ; car on a vu plus haut que la tympanite avoit souvent des récidives. On prescrit les pilules de Stahl et de Becker, à la dose d'un gros chaque matin, pendant plusieurs jours consécutifs. Hoffman les regarde comme le tonique le plus doux et le plus convenable à la circonstance dont on s'occupe.

Je n'ai point parlé des fomentations et des embrocations spiritueuses, parce que j'en indiquerai l'usage en parlant de la tympanite de l'utérus. On n'oubliera dans aucun cas les secours nécessaires pour rappeler l'écoulement des lochies, ou favoriser sa continuité, s'il n'est pas encore totalement supprimé. On emploiera les injections émollientes et même narcotiques pour prévenir l'irritation de la matrice. On maintiendra le liquide des injections dans le vagin, par la méthode que j'ai indiquée ailleurs.

Il me paroît qu'il y a une analogie assez marquée entre cette maladie et celle qui

existoit il y a quelques années à l'Hôtel-Dieu de Paris. Elles se ressemblent par la plupart des symptômes principaux, par la promptitude de leurs accroissemens, leur terminaison et les phénomènes observés à l'ouverture des cadavres. On trouve une autre ressemblance dans les causes ; car les femmes qui en étoient plus particulièrement attaquées dans cet hôpital, avoient le moral douloureusement affecté. Les remarques intéressantes qui m'ont été communiquées par feu l'Héritier, chirurgien de cet hospice, m'ont confirmé dans la pensée que je viens d'exprimer. Il a inséré ses observations dans un ouvrage que j'ai cité ailleurs.

Je ne propose point la paracenthèse parmi les moyens curatifs, parce que la tympanite abdominale est la plus rare et la plus dangereuse. Cette opération seroit infructueuse dans l'intestinale qu'Hyppocrate croyoit la seule qui existât; elle n'opéreroit pas un soulagement durable dans la première, qui paroît n'avoir jamais cédé aux tentatives qu'on a faites : l'opération a toujours été sans succès. D'ailleurs, on ne la pratiqueroit pas dans les commencemens de la maladie ; en la retardant plus long-temps, l'action tonique des vaisseaux est détruite ; par

conséquent l'exercice des fonctions devient presque nul.

On doit être surpris du silence des auteurs sur la tympanite des accouchées : le traité de Van-Helmont *de Flatibus*, ouvrage généralement estimé, ne contient rien de satisfaisant sur la maladie qui fait l'objet de ce chapitre. Combalousier, qui a fait un travail étendu sur les affections du même genre, ne nous apprend rien sur la tympanite des accouchées. Morgagni est le seul qui ait fait quelques réflexions utiles sur un sujet devenu pour les médecins un objet important de méditations et de recherches.

CHAPITRE XXXIV.

De la tympanite de l'utérus.

La tympanite de l'utérus n'a pas été traitée comme elle auroit dû l'être par les modernes. Il y a peu d'auteurs anciens qui en fassent mention. Van-Helmont, qu'on peut compter parmi les premiers, assure qu'il est impossible que l'utérus se remplisse de flatuosités ; selon lui, ce viscère ne contient aucune matière, de laquelle elles émanent. Il ajoute

que l'air extérieur ne pénètre point dans sa cavité. On verra dans la suite ce qu'il faut penser de cette doctrine.

Gorrhœus fut appelé pour une femme qui, voulant terminer une querelle élevée en sa présence, deux heures après son accouchement, se leva de son lit, et se tint quelques instans sur la porte de sa chambre. Elle éprouva une sensation singulière, comme si un air froid s'étoit introduit dans la matrice. Le viscère se gonfla promptement, au point que son volume surpassoit celui auquel il étoit parvenu avant l'accouchement. Il guérit cette femme par des fomentations hystériques. Il la fit couvrir de la peau d'une brebis tuée sur-le-champ, et lui fit prendre du vin mêlé à une très-petite quantité d'eau. Il dit encore que, vingt ans avant cette époque, une cousine de cette femme avoit éprouvé la même maladie.

Jean Lebon, médecin du cardinal de Guise, dit que l'utérus reste quelquefois très-volumineux, soit parce qu'il contient une substance aériforme, soit qu'une grande quantité d'humeurs y séjournent. Ætius avoit remarqué que la matrice se remplissoit d'air, quand les accouchées s'exposoient au froid ; il pensoit qu'il pouvoit y être

retenu par la contraction de l'orifice, ou par des caillots de sang qui en bouchoient l'ouverture. Paul d'Æginе croyoit aussi que l'air pouvoit pénétrer dans la cavité de ce viscère, et distendre ses parois, ou que la putréfaction du fœtus ou de quelque liquide donnoit lieu à la même maladie.

Personne ne l'a mieux connue que Laforest qui l'a observée dans la personne de sa femme, après l'écoulement des menstrues (car les nouvelles accouchées ne sont pas les seules qui y soient exposées). Il pense que l'orifice de la matrice dilaté chez les femmes dont l'abdomen n'est pas contenu par un bandage convenable après l'accouchement, admet quelquefois l'air extérieur dans sa cavité. Il est persuadé que la raréfaction de ce fluide distend l'utérus au point de faire mourir les malades, quand on ne leur donne pas des secours assez prompts.

Lorsque la tumeur formée par l'utérus, acquiert un grand volume, elle occasionne des douleurs déchirantes dans ce viscère; elles s'étendent dans la région du pubis, des aines, et des lombes, par suite du tiraillement des ligamens. On a vu des femmes ne pouvoir exécuter le moindre mouvement du tronc, sans souffrir au point de perdre

connoissance. Tout l'abdomen est douloureux. Le diaphragme est repoussé dans la poitrine : la compression des viscères du bas-ventre est extrême. De ces causes naît une sensation d'arrachement de presque tous les organes. La face devient rouge et enflammée, le délire s'empare des malades, le pouls ne suit point de rithme, les douleurs continuent à s'augmenter, jusqu'à ce que l'insensibilité annonce la cessation prochaine de toutes les fonctions. Ces derniers momens se passent comme dans la tympanite de l'abdomen, qui a fait l'objet du chapitre précédent.

A l'ouverture des cadavres, on trouve la matrice remplie d'un gaz fétide ; quelquefois les intestins en contiennent une certaine quantité. Les parois de l'utérus sont affectées de gangrène. Il y a une proportion quelconque d'un liquide infect dans sa cavité. Les viscères voisins portent des marques d'inflammation, suite de la forte compression à laquelle ils ont été soumis. Les poumons sont gorgés de sang : le cerveau en est surchargé.

On dit, dans le monde, que les cadavres de quelques accouchées qui étoient d'un volume extraordinaire, se sont affaissés subitement

au moment de la mort. Ne pourroit-on pas attribuer ces faits à l'inertie de la fibre élémentaire qui n'opposoit plus d'obstacle à la sortie de l'air qui fait toujours effort pour s'échapper ? D'ailleurs des phénomènes de cette espèce, assez fréquens dans les cadavres gonflés par une substance aériforme, semblent confirmer cette conjecture. Un fait de pratique, dont j'ai été témoin dans une inflammation de matrice, donne à cette théorie le degré de vérité dont elle est susceptible. La malade avoit souffert plusieurs jours presque sans interruption, quelques moyens que nous ayons employés, Faure médecin à Langres, mon ami, et moi, pour calmer ses souffrances. Cependant elle rendit dans le bain plusieurs vents, qui formèrent, à diverses reprises, des bulles très-volumineuses à la surface de l'eau. Elle sentit distinctement cet air passer par la vulve. Dans le moment elle éprouva un soulagement manifeste. Les vents continuèrent à s'échapper par le même passage. Le même jour, les accidens étoient calmés : le ventre s'affaissa à l'instant.

Cette observation servira à faire connoître la cause de la tympanite de matrice. Il est prouvé par ce fait que la corruption des

solides, comme une portion du placenta retenu dans la matrice, ou la dégénérescence des liquides, laissant échapper une quantité d'air qui entroit dans la composition de leurs principes, est une cause peut-être plus fréquente du gonflement de l'utérus, que l'introduction d'un air étranger. Paul d'Ægine est de cette opinion. Cette doctrine est confirmée parce qu'on a lu dans le chapitre précédent.

Par les observations citées ci-dessus, on reconnoît que la tympanite de l'utérus est due aux mêmes causes que celle du bas-ventre; mais il y en a une particulière, qui est l'admission de l'air extérieur dans sa cavité. Les symptômes suivent aussi la même marche, et ne diffèrent que par les organes qui sont le siége de la maladie et des douleurs.

Le diagnostic n'est pas difficile dans les premiers temps. La région hypogastrique est extrêmement tuméfiée, pendant que les régions supérieures restent dans l'affaissement. Le siége des douleurs fait aussi distinguer le viscère affecté. Le tact confirme cette connoissance, car l'utérus ne supporte pas la moindre compression. En introduisant le doigt dans le vagin, on connoît parfaitement

qu'il est très-volumineux et brûlant. L'examen de son état par l'extérieur ne présente pas la même certitude.

Quand la maladie est parvenue à son état, le diagnostic en est plus difficile, parce que tout l'abdomen est tendu : on croiroit que la tympanite est générale dans le bas-ventre ; mais les signes commémoratifs rappellent cependant l'attention sur le véritable siége de l'affection.

Il n'est pas de maladie plus dangereuse. Quand elle est abandonnée à elle même, elle se termine presque toujours par la mort, à moins qu'une foiblesse ne suspende quelques instans l'éréthisme de l'utérus, et que l'air ne s'échappe spontanément pendant que l'orifice de ce viscère cesse de se contracter. J'ai été témoin d'un fait semblable dans la rue Mauconseil, chez une femme qui m'avoit fait demander des secours. A mon arrivée, on la dit expirante : elle rendit beaucoup d'air par la vulve, le ventre s'affaissa. Comme la syncope étoit plutôt l'effet des douleurs excessives, que celui de causes plus dangereuses, elle revint assez promptement de son évanouissement, à l'aide de quelques eaux spiritueuses. Elle se trouva très-soulagée. Je parvins à faire reparoître

l'écoulement des lochies, et la malade fut rétablie en peu de temps. Cette terminaison heureuse est trop rare pour qu'on doive la compter parmi celles qu'on peut raisonnablement espérer.

Quoi qu'il en soit, cette maladie se guérit assez aisément, quand elle n'a pas pris de trop grands accroissemens. Dans le cas contraire, elle détermine des engorgemens inflammatoires qui deviennent promptement gangréneux; parce que la distension extrême anéantit le ton et l'élasticité des solides. Par conséquent, ils sont incapables de reprendre l'exercice de leurs fonctions.

Les auteurs qui ont traité de la tympanite de l'utérus, sont tous d'avis d'employer les substances carminatives, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Hyppocrate dit qu'il faut faire manger, quatre jours de suite, à la malade, le foie d'une chèvre ou d'une jeune brebis, cuit sous la cendre, et lui faire boire du vin vieux mêlé à une petite quantité d'eau, s'il n'y a pas de symptômes qui s'y opposent. S'il y a des douleurs de lombes, on lui donnera des infusions d'anis et de cumin d'Éthyopie, et on la lavera avec l'eau chaude. Si elle est oppressée, on broyera ensemble du soufre, du cardamome, de la rue et du

cumin d'Éthyopie, de chaque le volume d'une fève ; on délayera le tout dans du vin, et on lui fera boire ce mélange.

Paul d'AEgine et AEtius recommandent la saignée, mais avec des restrictions qu'ils passent sous silence. Il est certain que si le volume du bas-ventre gêne tellement la circulation, que le sang accable la poitrine ou la tête, la saignée devient nécessaire ; plus encore, si la maladie s'est déclarée peu de temps après l'accouchement, et qu'elle ait arrêté l'écoulement des lochies. Ils prescrivent des fomentations avec l'huile de rue et des cataplasmes faits avec les semences de persil, de cumin, d'anis et de farine de lolium. Ils veulent que l'accoucheur introduise le doigt dans l'orifice de l'utérus, pour en extraire les caillots de sang, s'il s'en trouve. Cette pratique est très judicieuse.

Si la simple contraction de l'utérus empêche l'issue du gaz aériforme, il sera beaucoup plus simple d'introduire dans la matrice un siphon, tel que celui que j'ai indiqué pour faire des injections dans ce viscère. On l'assujettira à l'extérieur, et on donnera un passage aux matières élastiques qui distendent l'utérus. Comme son ouverture pourroit se remplir par des liquides épaissis qui

la boucheroient, on le formera de deux pièces; c'est-à-dire, qu'on aura une verge de métal, surmontée d'un bouton qui ferme l'ouverture du siphon : cette verge sera d'une longueur commode pour repousser le bouton auquel elle sera fixée solidement Le siphon étant introduit dans l'utérus à une certaine profondeur, on élèvera le bouton, pour donner issue à la matière gazeuse. On ne videra pas complètement l'utérus, de crainte qu'il ne tombe dans l'affaissement ; on se comportera comme dans l'opération de la paracenthèse, sur-tout si la tympanite a duré quelques jours. On débarrassera la matrice à plusieurs reprises, pour qu'elle puisse se contracter avec plus de facilité.

Si l'orifice de l'utérus est tellement irrité, et resserré au point que l'introduction du siphon soit difficile, ou qu'on expose la malade au déchirement de cet organe, on l'engourdira en quelque sorte par l'usage des injections narcotiques maintenues dans le vagin ; on donnera aussi les narcotiques à l'intérieur. La matrice n'étant plus agacée, le gaz pourra se faire passage de lui même, comme on a vu que cela étoit arrivé par l'effet d'une syncope chez une malade dont j'ai cité l'exemple.

C'est dans la même vue que Paul d'Ægine recommande les bains de siége faits de lait chaud, et l'usage des pessaires un peu âcres. Ce dernier moyen ne convient point avec l'irritation de l'utérus. Il l'avoit lui-même entrevu, puisqu'il dit qu'on fait précéder les bains adoucissans, pour émousser l'action des substances irritantes qui composent les pessaires. Il craignoit l'effet qu'elles déterminent sur des parties irritables.

Laforest prescrit les lavemens composés de décoction des plantes calmantes, comme les fleurs de camomille, les sommités de mélilot, d'aneth, d'armoise, de pariétaire, de mauve, de chaque une poignée ; les semences de fénu-grec, d'anis, de daucus, de carvi, de chaque un gros, à un gros et demi : de racine d'althéa, une once. On fait cuire le tout dans quatre livres d'eau commune ; on ajoute à la colature, de bénédicte laxative et d'iérapicra, de chaque demi-once ; d'huile d'aneth et de rue, de chaque une once ; de sel commun, deux gros.

Le même auteur faisoit appliquer sur l'abdomen le cataplasme suivant :

Prenez de fiente de vache, une livre (on peut substituer les herbes communes) ; de cumin, deux onces ; de semences de persil

et de fenouil, de chaque trois gros; de miel cuit, deux onces; de vin de Malvoisie, la quantité suffisante pour former un cataplasme, qu'on appliquera chaud sur la région hypogastrique.

Quand après la sortie d'une partie de la matière gazeuse, ou son issue complète, la matrice se trouvera plus libre ou entièrement débarrassée, on la soutiendra avec un bandage de corps, afin de prévenir la récidive de la tympanite et ranimer son irritabilité. Car si on l'abandonne à elle-même, après une distension semblable à celle qu'elle a éprouvée, elle restera dans l'atonie et ne reprendra pas l'exercice de ses fonctions; d'où il résulteroit que l'évacuation puerpérale ne seroit pas complète; d'où les maladies chroniques, inévitables par défaut d'écoulement suffisant des lochies.

Je suis convaincu, et Laforest paroissoit l'être, que la tympanite est souvent due à la négligence de laisser l'abdomen sans soutien après l'accouchement. On sait qu'il y a beaucoup de circonstances dans lesquelles l'utérus reprend difficilement l'exercice de ses fonctions, parce que l'extension opérée par la gestation a détruit en partie son élasticité. Dans ce cas, les fluides qui y séjournent faute

faute d'en être expulsés, sont pris d'un mouvement de fermentation qui en fait dégager une grande quantité de gaz aériforme. C'est ce que l'expérience m'a prouvé. J'ai vu les femmes, dont les tranchées étoient douloureuses, avoir l'abdomen promptement gonflé, et s'étendre d'autant plus qu'on tardoit davantage à le soutenir par un bandage. La même chose se passe dans les autres viscères, dont les facultés sont momentanément lésées par une cause active. Ainsi, chez les hystériques et les hypocondriaques, la région épigastrique se gonfle tout-à-coup, par cela seul que ces personnes auront éprouvé un trouble subit par une cause morale. Cet accident est très-fréquent chez celles qui ont habituellement de mauvaises digestions par foiblesse d'estomac. Il y a donc parité entre elles et les accouchées, quant à l'inertie des viscères; il doit donc aussi y avoir des accidens qui aient entre eux une analogie remarquable dans les causes et dans les effets. Or, il est encore prouvé qu'en comprimant plus ou moins fortement (selon le degré de sensibilité des individus) la région épigastrique, quand elle se gonfle par les causes qu'on vient d'énoncer, les malades éprouvent un soulagement prompt et marqué; ils ren-

dent des vents, et les paroxismes de ces indispositions cessent promptement.

Qu'on fasse maintenant l'application de cette méthode aux accouchées, on jugera d'avance ce que l'expérience confirme ; c'est qu'elle doit leur être très-avantageuse. D'où je conclus que dans l'invasion de la tympanite, soit abdominale, soit utérine, les bandages sont de la plus grande utilité: qu'ils le sont pour prévenir cette maladie ; et qu'ils le sont enfin pour aider l'utérus à reprendre l'exercice de ses fonctions, après la sortie de la matière gazeuse.

Si après avoir facilité le dégagement des substances aériformes, l'écoulement des lochies n'est pas assez abondant ou reste nul, si la matrice est engorgée, s'il y a inflammation, etc., on fera la curation particulière de chacune de ces affections, d'après les principes indiqués dans les chapitres qui traitent de chacune d'elles.

CHAPITRE XXXV.

Défaut de lait.

Les femmes dont la sanguification est imparfaite, sont peu propres à être nourrices. La sécrétion du lait n'est pas assez abondante dans leurs mammelles, pour fournir la nourriture nécessaire à leurs enfans. Quand les causes de cet état sont multipliées, ou lorsque chacune d'elles est capable d'apporter un grand changement dans l'économie animale, il ne se fait aucune sécrétion de lait, ou la quantité est trop peu abondante pour servir à la nourriture du fœtus. On n'a peut-être pas encore vu des mammelles absolument flasques ou affaissées après l'accouchement; mais il n'est pas rare d'en trouver avec une tuméfaction si modérée, qu'il est impossible d'en attendre la sécrétion du lait. La succion même, qui est le moyen le plus actif et le plus propre à faire dériver les fluides dans ces organes, a quelquefois été employée sans succès chez certaines accouchées. Un état si contraire à celui qu'on observe dans les femelles de toutes les espèces d'animaux qui élèvent leurs petits par la

lactation, mérite d'être considéré avec attention, tant par rapport à ses causes, que relativement aux ressources que l'art peut employer pour y apporter quelque changement.

Il y a des femmes d'une constitution si délicate, qu'elles paroissent n'avoir que la quantité de sang suffisante pour faire continuer la vie : on ne doit pas s'attendre qu'elles fourniront un lait abondant à leurs enfans. Cependant la sécrétion de ce fluide n'est pas absolument impossible chez elles, mais la quantité de lait est défectueuse. C'est à d'autres causes qu'on doit rapporter le défaut absolu de cette sécrétion. Parmi ces dernières, on compte les maladies fébriles, qui se manifestent pendant la grossesse, et qui épuisent les femmes. Celles (les fièvres) qui ont lieu après l'accouchement, quand elles ont de la véhémence et de la durée, occasionnent aussi le même épuisement. La perte d'appétit pendant la gestation ; le dégoût des alimens ou les vomissemens continués, sont suivis des mêmes inconvéniens. Les veilles trop prolongées, les inquiétudes et les chagrins violens, les travaux excessifs et portés au-delà des forces, consument les fluides et jettent les femmes dans l'inanition.

Les évacuations répétées, comme les sueurs, les diarrhées, les menstrues abondantes pendant la grossesse, les hémorragies excessives avant, pendant et après l'accouchement, sont autant de causes d'épuisement qui mettent obstacle à la sécrétion du lait chez quelques accouchées.

Le défaut de lait a aussi pour cause les vices des mammelles. Parmi ceux-ci, on comprend les tumeurs qui embrassent une grande étendue, soit lymphatiques, soit scrophuleuses, soit squirreuses, etc.; les grandes cicatrices après des plaies étendues, l'extirpation des glandes, la dureté des mammelons, l'application trop continuée des astringens dans les premières couches, ou dans le temps du développement des mammelles, lorsqu'on craint qu'elles n'acquièrent un volume trop considérable. Rien ne met obstacle à cette fonction d'une manière aussi marquée, que les chagrins violens, les surprises allarmantes et toutes les affections de l'ame, qui sont portées à un grand degré d'activité.

Le diagnostic de cet état est manifeste par lui-même; mais celui de ses causes exige un examen pour être connu. L'état de l'accouchée indiquera si elle a eu ou si elle a encore

des pertes trop considérables. Une fièvre trop vive, une maladie étrangère à celle de ses couches, se reconnoissent par leurs signes particuliers. On sait encore facilement si elle est épuisée par des sueurs, un dévoiement, des lochies trop abondantes, etc. Les vices des mammelles seront faciles à distinguer par l'inspection, d'après ce qui a été dit plus haut.

Le défaut de lait, qui a pour origine l'affoiblissement de la constitution, l'épuisement opéré par des évacuations excessives, soit sanguines ou autres, n'est pas par lui-même une maladie dangereuse. Il est la preuve de l'insuffisance des liquides pour fournir la matière nécessaire à cette sécrétion : mais, d'un autre côté, il n'en résulte aucun mal pour l'accouchée, à moins qu'elle ne s'exténue encore en forçant son enfant à la téter : dans ce cas, les maux auxquels elle s'exposeroit, ne naîtroient pas de son premier état, mais de son obstination à nourrir. Le pronostic est bien différent pour une femme qui ne seroit point épuisée, et chez laquelle il n'y auroit point de sécrétion de lait, en supposant les mammelles saines. La matière laiteuse, qui doit se porter aux seins, restant confondue avec le sang, ne manque-

roit pas de se déposer sur quelques parties dans lesquelles naîtroient des engorgemens inflammatoires ou lents, des engorgemens lymphatiques ou laiteux, des obstructions promptement volumineuses, et les suites des maladies que j'ai nommées.

Si le défaut de sécrétion dépendoit des engorgemens partiels des seins, du vice des mammelons, de l'obstruction des glandes mammaires, le lait, se portant abondamment dans ces parties, occasionneroit des congestions inflammatoires, desquelles résulteroient des suppurations considérables, qui détruiroient la contexture de ces organes. Je donnerai l'histoire de ces accidens en traitant des *tumeurs des mammelles*. Il n'y a point, dans cette circonstance, défaut de fluides propres à la sécrétion, mais vice dans les parties qui sont destinées à l'exécution de cette fonction : or, les liquides laiteux, lymphatiques et sanguins, faisant irruption sur elles, exciteront nécessairement les plus grands désordres dans leur tissu.

Quand les passions de l'ame s'opposent à la sécrétion du lait, le danger est très-grand, parce que la matière laiteuse reste erránte avec le sang, et se porte indistinctement sur tous les viscères qu'elle affecte d'une ma-

nière violente. Le danger est d'autant plus grand, que la suppression des lochies se joint ordinairement à ce premier événement; l'irritation du système nerveux suspend toutes les évacuations; d'où les engorgemens des viscères du bas-ventre, leur inflammation, leur suppuration, les fièvres putrides, malignes, etc. dont on aura l'exposé dans la suite.

On conçoit, par ce qui vient d'être dit, que la maladie qui fait le sujet de cet article, doit être considérée sous des points de vue bien différens. Le défaut de lait, qui tire son origine de l'épuisement d'une nouvelle accouchée, fait assez voir qu'elle a besoin de réparer les fluides antérieurement dissipés par quelque cause que ce soit. Si elle nourrit son enfant, le besoin de réparer est encore plus urgent, parce que l'épuisement seroit augmenté par la perte de lait, quelque petite que fût la quantité.

Les maladies des mammelles, qui mettent obstacle à la sécrétion du lait, ne sont pas toujours de nature à être guéries assez promptement pour faciliter la lactation, sur-tout si elles sont anciennes. Quelques ressources qu'on emploie, on ne pourra donc pas dans ces cas faciliter cette sécrétion, avant d'avoir

changé la disposition vicieuse des organes ainsi affectés. Je renvoie à cet égard aux chapitres qui traitent *des tumeurs des mammelles*, *de la fièvre de lait*, etc. Il en est de même de la mauvaise conformation du mammelon et des tuyaux laiteux qui s'y rendent. Je parlerai de ces objets, quand il sera question des maladies du *mammelon*, et de celle qu'on nomme *poil*.

Quand les seins auront été durcis par des applications astringentes, on pourra par les cataplasmes émolliens, les fomentations de la même nature, rendre la souplesse nécessaire aux vaisseaux, pour permettre à l'humeur laiteuse de les parcourir.

Mais mon objet principal, dans ce chapitre, est de considérer le défaut de lait, comme l'effet de l'inanition ou de l'épuisement de la nouvelle accouchée ; soit que cet épuisement dépende de circonstances liées à l'accouchement, soit que la constitution même de la malade la maintienne habituellement dans un défaut de liquides suffisans.

L'indication que présente la première de ces deux circonstances est simple ; il s'agit de réparer par les alimens les pertes que l'accouchée a éprouvées ; mais quelle sorte

d'alimens conviennent dans ce cas : c'est ce qui reste à examiner. Il n'est pas douteux que de précipiter sans prudence, une nourriture trop succulente et trop abondante à-la fois, ce seroit une grande faute ; car quoique le sujet n'ait pas langui long-temps par l'effet des pertes, cependant celles-ci laissent à leur suite une atonie générale, qui s'observe particulièrement dans l'action difficile des viscères de la digestion. C'est par cette raison que toutes les personnes épuisées sont exposées à des diarrhées, à des fièvres aiguës, ou chroniques, toutes les fois qu'elles se gorgent d'alimens. Or, ces accidens seroient encore plus redoutables chez une nouvelle accouchée que chez tout autre malade, parce que le spasme qui est presque inséparable du travail de l'enfantement et qui persiste long temps après cet état, rend les symptômes des indigestions plus graves. D'ailleurs les intestins irrités, appelleroient l'humeur des lochies : celle-ci passant par le canal alimentaire, entretiendroit la fréquence des évacuations, contracteroit de l'acrimonie et donneroit lieu à une sorte de flux dyssenterique qui feroit périr la malade.

On convient généralement que le lait est un des alimens qui ranime le plus prompte-

ment les forces, parce qu'il est très-nourrissant et d'une facile digestion. Cette vérité souffre des exceptions nombreuses; car il est peu de femmes qui le digèrent bien. Cependant, en y mêlant des jaunes d'œufs ou du sucre, la digestion en devient plus facile; mais on ne doit pas perdre de vue que s'il paroît fatiguer l'estomac, il doit être abandonné sur-le-champ. Personne ne méconnoît les avantages qu'on retire de la décoction des viandes; les bouillons qu'on en fait, portent avec eux une grande quantité de sucs nourriciers, sans fatiguer les viscères de la digestion.

Boerhaave recommandoit les décoctions de pain avec les jaunes d'œufs et le sucre : elles sont faciles à digérer, sur-tout en les aromatisant avec quelque substance dont le goût soit agréable aux malades. Si l'on croit que ces décoctions puissent passer en les faisant dans le bouillon gras, elles seront doublement nourrissantes.

Les gelées de viandes contiennent aussi beaucoup de parties alimentaires sous un petit volume, et par cette raison conviennent infiniment aux personnes épuisées. Celle qu'on obtient des poulets avec le veau, est préférable aux autres, en ce qu'elle est plus

humectante et fournit une plus grande proportion de sérosité.

Les bouillies faites avec la farine des semences céréales, sont aussi d'un usage avantageux ; mais elles doivent être très-claires pour ne pas fatiguer le ventricule : on les fait au bouillon gras pour les rendre plus restaurantes. Les mêmes graines, cuites au bouillon, sont préférables aux bouillies qu'on obtient de leur farine.

On compte encore dans le nombre des alimens de facile digestion, les poissons connus sous le nom de sole, carlet, limande, barbeau, perche, etc.

Les légumes tempérans, comme les carottes, les betteraves, le choux rouge, la bourrache, les chicorées, les sommités nouvelles de mauve, etc. comme humectans et nourrissans, sont indiqués.

Les boissons douces, qui contiennent un extrait sucré, ou un extrait simple, accélèrent l'accroissement des forces et augmentent promptement la quantité des liquides : ainsi les décoctions de raisins de Corinthe, d'orge, de réglisse, de chiendent ; les boissons sucrées; celles qui sont fermentées, mais en même temps nourrissantes, comme la bierre, facilitent la sécrétion du lait. Les

boissons, non fermentées, ont besoin d'être aromatisées pour ne pas trop charger l'estomac.

Après ces substances alimentaires viennent les viandes blanches, telles que le veau, les poulets, les lapins, etc.

Quel que soit le choix qu'on fasse des alimens, d'après les circonstances données, il est indispensable d'en commencer l'usage en petite quantité, pour ne pas fatiguer les malades. Ce précepte est sur-tout indispensable à observer chez les femmes d'une constitution habituellement foible. On ajoutera que celles-ci supportent mieux l'action des nourritures aromatisées. Les liqueurs spiritueuses, étendues d'eau, leur sont nécessaires; mais le vin qu'on leur donne doit être vieux, de bonne qualité, comme sont les vins ordinaires de la Bourgogne. Les vins froids ne leur conviennent point; ceux qui sont trop chauds les agacent; on n'en modère pas même l'effet, en les mêlant avec beaucoup d'eau. Au reste, les mêmes préceptes doivent être observés dans les deux cas indiqués plus haut, avec les différences que je viens d'exprimer en dernier lieu.

Si l'action vasculaire est tellement affoiblie que la sécrétion du lait n'ait pas lieu faute

de force suffisante, on aromatisera les alimens de la nouvelle accouchée par des substances cordiales et alexipharmaques, telles que la cannelle, le gérofle, les écorces de citron, d'orange, etc. On fera aussi infuser quelques-unes de ces substances dans les boissons. On appliquera des ventouses sèches sur les deux seins pour y attirer les fluides. Cet état (le défaut de sécrétion par atonie) s'observe souvent chez les femmes qui sont agitées par des inquiétudes. On emploiera les moyens que j'ai prescrits pour celles qui ont la circulation lente et difficile, parce que les grandes passions gênent le libre exercice des fonctions. Pour rappeler l'action de ces dernières, il est nécessaire de ranimer les esprits animaux, autrement l'affaissement qui est la suite du chagrin, mettroit obstacle aux sécrétions. A ces vues physiques on joindra celles qui tiennent au moral, en apportant aux malades les consolations que les circonstances exigeront; pratique difficile sans doute, mais qui n'est pas moins nécessaire pour obtenir la guérison, que l'usage des médicamens.

CHAPITRE XXXVI.

De la fièvre de lait.

On jugeroit mal les causes et les symptômes de la fièvre de lait, si l'on ne recherchoit pas l'origine de cette affection dans la comparaison de l'état des femmes qui vivent dans l'abondance et la mollesse, avec celui des personnes assujetties à des fatigues continuelles, et à des exercices que les premières ne pourroient soutenir. Mais c'est particulièrement dans les phénomènes de la grossesse qu'il faut considérer cette différence, pour reconnoître ce qui doit se passer après l'accouchement.

On se rappellera qu'en parlant des lochies il a été prouvé que les Africaines, toujours en courses avec leurs maris, n'avoient pour vidanges qu'un très-léger écoulement, et que leurs seins, pendant la gestation, n'acquéroient pas un volume beaucoup plus considérable que dans l'état habituel. On a prouvé aussi que la diversité de nourritures, augmentoit ou diminuoit la quantité des lochies et de l'humeur laiteuse, selon que les alimens étoient plus abondans

et plus nourrissans : d'où il résulte que les femmes mal nourries et fatiguées par des travaux excessifs, ont peu de lochies et peu de lait, parce qu'il se fait chez elles une grande dissipation de liquides, et parce que leur nourriture ne fournit pas une grande quantité de chile.

Comme nous vivons dans des climats où la nourriture est assez ordinairement succulente, on a remarqué que l'effet de la gestation étoit de faire séjourner dans l'abdomen une quantité considérable de liquides. D'où il est évident qu'au temps qui suit immédiatement l'accouchement, la contraction de l'utérus, gorgé lui-même d'une masse excessive de fluides, fait passer dans le torrent de la circulation, ceux qui ne contribuent pas à la formation des lochies. Les artères des autres viscères du bas-ventre opèrent la même révolution ; leur pléthore se dissipe par une contraction graduelle, dont la durée n'est pas prolongée au-delà de quelques jours, quant à son effet le plus remarquable. Tout le sang, qui avoit stasé dans ces différens vaisseaux d'une manière particulière à la grossesse, et dont on a rendu compte ailleurs, est reporté à la masse générale.

Il

Il est nécessaire de prouver que le changement opéré dans la dilatation de la matrice et dans l'espace qu'elle contient, est la véritable cause de la métastase ou du déplacement dont nous parlons. Deux faits bien constatés, par une observation scrupuleuse, éclairciront parfaitement cette question, et leurs résultats serviront à développer plus lumineusement la marche de l'opération dont on parle.

Une femme étoit accouchée d'un premier enfant par un travail facile; on étoit cependant étonné que le ventre conservât encore un volume considérable, en le comparant avec celui des autres accouchées. Son embonpoint, assez habituel, fut regardé sans doute, mais trop légèrement, comme la cause de cette différence. L'hémorragie qui suivit le déplacement du placenta, parut ordinaire, et les lochies eurent un cours régulier. Sur la fin du troisième jour, les seins se gonflèrent: la fièvre de lait étoit manifeste: elle étoit accompagnée d'une sueur continuelle. La malade éprouvoit toute fois des douleurs modérées au bas-ventre. Mais comme ce symptôme est fréquent chez les accouchées, et que les douleurs étoient rares; on n'y fit point attention. On re-

marquera que le gonflement des seins ne présentoit pas une grande dureté dans leur tissu : circonstance encore fréquente dans des cas semblables. On n'eut pas besoin d'employer beaucoup de moyens pour prévenir les engorgemens, parce que l'écoulement des lochies se continuant sans interruption, on ne craignoit point l'inflammation des viscères de l'abdomen.

Quoi qu'il en soit, au huitième jour, à dater de celui de l'accouchement, des douleurs violentes inquiétèrent l'accouchée sur son état. Elles étoient parvenues à ce degré d'intensité dans l'espace de dix-huit à vingt heures. Nous reconnûmes, l'accoucheur et moi, que l'utérus contenoit un corps étranger. Le caractère des douleurs ne différoit point de celui qui annonce un prochain accouchement. En effet, dans le jour même, la personne dont on parle eut un second enfant.

Il est essentiel de rappeler au lecteur que, dans le temps qui s'étoit écoulé depuis l'invasion de la fièvre de lait jusqu'au second accouchement, les seins avoient diminué visiblement de volume, et que leur mollesse dans les derniers jours n'étoit pas même proportionnée à ce décroissement.

Mais quarante-huit heures après le second accouchement, une nouvelle fièvre de lait et un nouvel engorgement des seins, reprirent la place des premiers symptômes. Je passerai sous silence tout ce qui suivit ce phénomène peu ordinaire ; parce qu'il n'y eut point d'accident qui mérite d'être rapporté, ni de symptômes étrangers au cours habituel des autres accouchemens. Je ne dirai rien non plus de l'évacuation des lochies, ni de la perte qui succéda au second accouchement, parce que l'une et l'autre circonstances n'ont rien offert qu'il faille considérer comme ayant une marche extraordinaire.

Une femme de trente-huit ans fit une chute au sixième mois d'une quatrième grossesse ; elle étoit pléthorique. Sa chute occasionna de violentes douleurs dans la région lombaire. Les douleurs se propageoient jusqu'à la matrice. Cette femme ne permit pas qu'on la saignât. Une fièvre, avec quelque caractère d'inflammation, survint. Il parut même, par la sensibilité de l'abdomen, au toucher, par son gonflement et sa dureté, que l'inflammation attaquoit l'utérus. Peut-être qu'elle eut lieu intérieurement dans la surface de ce viscère adhérente au

placenta. On jugera bientôt pourquoi je soupçonne l'existence de cette espèce d'accident.

La véhémence des douleurs fit *percer les eaux* spontanément. Elles avoient de la fétidité. L'enfant se présentoit mal au passage. Il étoit possible d'accélérer la délivrance ; mais la mère irréfléchie et d'un entêtement extrême, refusa toute espèce de secours pendant quatre jours. La petite portion de liquides qui s'écouloient de l'utérus étoit ensanglantée, et acquéroit une puanteur toujours croissante. La fièvre survint avec des signes qui faisoient craindre la putridité. Le séjour de l'enfant, qui n'avoit point donné de marques de vie depuis la chute, et que par cette raison on croyoit mort, n'étoit pas propre à calmer les inquiétudes sur l'existence d'une fièvre de lait vraiment putride.

Cependant les seins se tuméfioient considérablement, sans acquérir de même degré de dureté que celui qu'ils avoient eu dans les couches précédentes. Il y avoit toutefois un écoulement par les mammelons d'un lait séreux et mal coloré. Une soif continuelle accompagnée d'une petite fièvre, avec sécheresse et aridité de la peau, tourmentoit

la malade. Dans cet état, le bas-ventre conservoit encore une grande sensibilité au toucher; mais sa dureté n'étoit pas considérable. L'écoulement fétide par la vulve continuoit toujours. Ces symptômes persistoient depuis cinq à six jours, lorsque de nouvelles douleurs de l'utérus firent passer les pieds du fœtus hors de la vulve. La mère qui s'en aperçut pendant la nuit, se délivra elle-même. Le placenta me parut entrer en putréfaction. Il étoit infect et avoit perdu sa consistance. J'obtins alors de la malade que, malgré la perte peu considérable qui suivit le détachement du délivre, elle feroit des injections émollientes, dont il est facile de connoître l'objet. L'enfant ne parut pas avoir participé à la putréfaction du placenta.

Les lochies furent modérées, et quelques jours après l'accouchement les seins se gonflèrent de nouveau avec une fièvre très-violente, qui fut heureusement accompagnée de sueurs d'abord un peu fétides, puis sans fétidité. Dans l'espace de quarante-huit heures la malade se trouva dans l'état presque habituel des nouvelles accouchées au temps de la fièvre de lait bien prononcée.

On ne dira rien des accidens qui se manifestèrent dans la suite, dépendans du mauvais

régime et des habitudes inconsidérées de cette personne, pendant qu'elle avoit encore beaucoup de lait dans les seins. Ce point n'est pas ce que je me propose d'offrir en ce moment à la méditation des lecteurs.

Il résulte évidemment de ces deux observations que le refoulement des fluides amassés dans l'abdomen pendant la gestation, suit les proportions du décroissement de volume de cette capacité, et qu'il ne devient complet qu'autant que l'utérus est entièrement évacué. Telle est la marche des liquides qui du bas-ventre rentrent dans la circulation, lorsque les phénomènes de cette métastase s'opèrent de la manière qui se rapproche davantage de l'état habituel des nouvelles accouchées. Car quand il y a des accidens étrangers, la chose ne se passe pas ainsi ; mais ce n'est pas ce que nous avons à considérer ici.

Il suit de ces faits qu'une grande quantité de liquides, à quelques égards séparés du sang, sont brusquement mêlés avec lui. Il en naît un trouble proportionné à la masse de fluides dont cette union est composée. C'est ainsi que le chile, à l'instant où il passe dans le sang, occasionne une sorte de frisson chez les personnes dont la circulation

est languissante, fait élever le pouls et détermine des contractions plus fréquentes dans les artères, jusqu'à ce qu'il soit combiné avec le sang. Il en est de même des fluides les plus légers mêlés par un moyen quelconque à nos humeurs, si leur mélange est précipité. En consultant les expériences faites à ce sujet sur divers animaux, on se convaincra qu'un liquide même nourrissant, introduit dans les veines, donne lieu à des accidens formidables. Or, si une petite quantité de chile, extrait par la digestion, peut déterminer un trouble manifeste, quand il parcourt les voies de la circulation, quels symptômes doit susciter une masse de fluides qui, quoique animalisés, a stasé long-temps dans ses vaisseaux, mais qui n'a pas subi une élaboration parfaite, à l'instant où elle est mêlée au sang?

Willis avoit bien observé ce passage. Il remarque qu'en se portant dans les mammelles ou passant des mammelles dans la masse commune, la présence de ce fluide est toujours reconnoissable par un désordre universel, accompagné de soif et de chaleur, signes manifestes de la fièvre.

J'ai dit plus haut qu'il y avoit une différence entre les fluides qui ont séjourné tant

dans les vaisseaux de la matrice que dans ceux des viscères, voisins du mésentère, etc., et celui qui étoit soumis à l'action constante de la circulation. Il est nécessaire de prouver l'existence de cette diversité. L'examen des liquides contenus dans le placenta nous donnera des idées précises sur cet objet.

Quand ils sont récens, ils se coagulent par la chaleur comme la lymphe ; ils acquièrent une consistance ferme par la décoction. Dans cette opération, on en obtient des parties filamenteuses. Ils se coagulent aussi avec l'esprit-de-vin rectifié. On y trouve quelquefois des parties caséeuses. Un enfant qui venoit de naître et auquel on n'avoit rien fait avaler, rendit, par le vomissement, une matière semblable. Haller croit que ce fluide est le même que celui du péricarde ; espèce de lymphe peu différente de la nature du lait.

La liqueur qui séjourne dans les vaisseaux de la matrice et du placenta, est aussi d'une nature lymphatique particulière ou laiteuse. On trouve dans l'examen de ses parties solides, la plupart des extrémités vasculaires remplies d'une liqueur blanche comme du lait. Astruc nommoit les vaisseaux qui la fournissent *lymphatico-arté-*

riels. Il asssure en avoir exprimé une matière laiteuse, en comprimant les ouvertures visibles dans la matrice, auxquelles aboutissoient plusieurs rameaux artériels. Mais ce qui donne une idée plus exacte et plus complète de la nature de ce liquide, c'est que des hommes d'un mérite distingué, sont persuadés que les vaisseaux lymphatico-artériels se rendent de l'utérus au placenta. Ils les ont reconnus dans l'utérus, après l'avulsion du délivre dans la substance duquel ils étoient implantés. Noortwyk, en disséquant le chorion avec attention, a rencontré un espace rempli d'une matière blanche, un peu épaisse, ressemblant à la crême de lait.

Il suit de ces faits que l'utérus, à-peu-près comme les mammelles, est propre à la sécrétion d'une humeur laiteuse, au moins pendant la gestation. C'est le sentiment de Willis. Ce qui apprend encore comment une grande portion du chile qui devoit servir à la nourriture de la mère, est déposée dans la matrice, les membranes et les vaisseaux du placenta, pour l'accroissement du fœtus. D'où il résulte que la plupart des femmes enceintes ont et doivent avoir le tissu des chairs moins dense et plus maigre. Les ex-

ceptions qu'on pourroit citer et par lesquelles on prétendroit combattre la vérité de cette dernière proposition, ne la détruisent point.

J'ai prouvé plus haut qu'une portion considérable de liquides contenus dans les vaisseaux de l'utérus et une quantité plus grande encore dans ceux des parties environnantes, étoit après l'accouchement reportée vers les mammelles en s'introduisant dans le torrent de la circulation. Il est encore indispensable de faire quelques remarques sur la différence de ces fluides, comparés avec eux-mêmes, dans l'état habituel de la santé et hors de la grossesse. On a vu que les vaisseaux acquéroient un diamètre spacieux; on a remarqué que le tissu des solides, ordinairement rare chez les femmes, l'étoit encore davantage par l'effet mécanique de la gestation. J'ai expliqué ailleurs la cause de cette différence. On a vu enfin que leur sang étoit plus aqueux, et particulièrement dans les viscères abdominaux. Ces détails nous aident à comprendre quelle est la source des sueurs si abondantes des accouchées, et la facilité avec laquelle se résolvent des engorgemens peu solides, formés dans les viscères du bas-ventre. Mais il s'agit mainte-

nant de considérer quels phénomènes résultent du passage de cette quantité excessive de liquides dans le sang, et quels sont les symptômes fébriles auxquels ils donnent naissance. Il ne sera pas inutile cependant de combattre en passant le système d'un accoucheur célèbre, dont la doctrine est dangereuse, par cela même que sa réputation est méritée à beaucoup d'autres égards.

Levret n'admet point l'existence de la fièvre de lait : il la rejette complètement dans son *Essais sur l'abus des règles générales*. « On sera peut-être surpris, dit-il, que » je mette en question la dénomination de » fièvre de lait, question qui semble être dé- » cidée depuis les siècles les plus reculés, et » que je la place en cet endroit comme hors- » d'œuvre. En cas qu'on se forme cette » idée sur cet objet, on ne tardera pas à » connoître les raisons que j'ai eues pour » prendre ce parti. Je vais commencer par » la question que je mets en problême.

» Par le mot générique de *fièvre*, on a enten- » du de tout temps, un état contre nature, » et par conséquent nuisible au sujet qui » en est affecté. Ce qu'on a nommé *fièvre* » *de lait*, est un état naturel à ces mêmes

» suites de couches ». En parlant ainsi ; Levret ne réfléchissoit pas que ses propres écrits offrent des observations qui prouvent que *cet état a été nuisible aux sujets qui en étoient affectés*, quoi qu'il fût *une suite de couches*. Il a rarement lieu sans un grand trouble : il est accompagné d'inflammations fréquentes, etc. ; or en cela, on ne peut assurément méconnoître *un état contre nature*. D'ailleurs la sécrétion du lait est une sorte de crise par laquelle le système vasculaire tend à assimiler au sang la matière laiteuse qui a séjourné dans les membranes et les viscères du bas - ventre. Cette crise a besoin d'un effort pour être parfaite, et cet effort consiste dans le mouvement fébrile que Levret avoue plus loin être reconnoissable par l'altération du pouls, chez les femmes mêmes dont les couches sont le plus exemptes d'accidens étrangers à la naissance du fœtus. Je ne suivrai pas plus loin l'auteur dans ses réflexions ; j'ajouterai seulement que la fièvre de lait est commune à toutes les femmes, soit qu'elles nourrissent ou non ; que les quadrupèdes domestiques n'en sont pas mêmes exempts. Les habitans des campagnes n'exposent point leurs vaches et leurs jumens au grand froid

à cette époque, parce que ces animaux sont véritablement malades, et qu'en les exposant à la rigueur de l'hiver, on en a vu mourir des suites de la fièvre de lait.

J'ai déjà dit que du mélange de la matière laiteuse au sang, et de l'impression qu'il faisoit sur le système vasculaire, résultoit une accélération marquée dans le pouls, une chaleur considérable dans toute l'habitude du corps, une sorte d'oppression, une gêne plus ou moins sensible dans la respiration, des douleurs de tête quelquefois véhémentes. Cet état est accompagné de la tuméfaction des mammelles : elle s'étend chez quelques sujets jusqu'aux glandes axillaires. Quelques femmes sont obligées de garder les bras éloignés du corps; elles ne peuvent les rapprocher de la poitrine sans éprouver des douleurs insupportables. Le seul gonflement des mammelles, quand il est porté à un degré éminent, est un tourment continuel. Dans ce cas, la circulation est gênée dans les extrémités supérieures, dans les vaisseaux des tégumens du thorax, dans ceux qui traversent les muscles intercostaux et les membranes qui revêtent la poitrine. Alors la fièvre est plus véhémente; ses symptômes augmentés et violens annoncent

l'inflammation très-prochaine des mammelles.

La dureté qu'acquierrent les seins, quand ils continuent à s'engorger, est quelquefois telle, qu'on y reconnoît, au tact, une solidité capable d'alarmer pour les suites, si l'on n'étoit pas habitué à l'observation de ces phénomènes. Cependant par son excès, elle forme, ainsi que nous le dirons ailleurs, des engorgemens irrésolubles, suites d'une inflammation intense avec douleurs pulsatives, fièvre aiguë et violente, et chez quelques sujets, délire, engorgement du cerveau, etc.

Les accidens dont j'ai fait l'énumération, ne sont pas fréquens chez les femmes foibles; mais ils attaquent celles qui sont d'un tempérament sanguin. Les dangers croissent en raison de la quantité de matière laiteuse qui séjournoit dans l'abdomen. Quand elle passe rapidement aux mammelles, on peut assurer que les accidens augmentent à proportion que la constitution est plus forte et le sujet plus sain. Les personnes qui ont constamment les seins volumineux, y sont plus exposées que les autres; celles qui sont épuisées ou d'une mauvaise santé, ne sont pas menacées des mêmes orages. Quelque-

fois chez ces dernières, le lait se porte en petite quantité aux seins. Il y a aussi un rapport de quantité très-marqué entre le lait et les lochies; car les fluides dont cette évacuation est composée, viennent en partie de la matière destinée à la sécrétion du lait. En effet les nourrices ont des lochies moins prolongées et moins abondantes que les autres accouchées, et par la raison opposée, les engorgemens des seins sont moins considérables, quand des vidanges excessives entrainent la matière laiteuse dans leur évacuation.

D'après ce qui vient d'être dit, et la méditation des observations que j'ai réunies à la théorie qu'on vient de lire, il est évident que la cause de la fièvre de lait tire son origine des changemens survenus après l'accouchement dans la masse des liquides qui avoient séjourné dans les viscères et les membranes de l'abdomen pendant la gestation. Il est également démontré que les progrès de ce dernier état, avoient fait accumuler ces fluides dans les mêmes parties; on a eu l'explication du mécanisme par lequel s'opère cette congestion, dans l'énumération des phénomènes de la grossesse. On a aussi fait connoître que les liquides accumulés

dans l'abdomen étoient susceptibles de recevoir des impulsions réitérées, par les différens degrés d'affaissement de l'utérus. Dans ces circonstances peu fréquentes, il a été rigoureusement démontré que la fièvre de lait pouvoit s'établir et s'établissoit réellement à différentes époques chez la même personne, et dans le même accouchement ou l'enfantement de deux jumeaux dont la naissance étoit éloignée de quelques jours. C'est précisément par la considération de ces événemens extraordinaires, que la théorie de la fièvre de lait se trouve expliquée d'une manière plus intelligible et moins sujette à l'erreur des systêmes.

Le diagnostic de la fièvre de lait ne présente aucune difficulté; le temps où elle se manifeste, l'accroissement des mammelles, l'élévation du pouls, sa fréquence souvent précédée de frisson, la chaleur qui accompagne l'accélération du mouvement des liquides, l'altération, l'embarras de la tête et de la poitrine chez les femmes qui ont beaucoup de lait, sont les signes les plus ordinaires de cette affection.

Le diagnostic varie aussi, quant à l'intensité des symptômes : ainsi une matière laiteuse abondante, fait irruption sur les mam-

melles

melles qu'elle engorge avec toute la surface du thorax; d'où la difficulté de respirer, l'oppression, etc. surcharge la tête d'une quantité quelconque de ces liquides, ou y fait staser le sang qui y circuloit; d'où les douleurs de cette capacité, les élancemens, les yeux animés, étincelans, l'aliénation des facultés intellectuelles, les symptômes comateux de toute espèce.... Mais ce détail regarde particulièrement la fièvre de lait inflammatoire, ainsi que l'aberration de la matière laiteuse qui ne se porte pas aux seins : ce qui établit encore une autre maladie qui prend souvent un caractère de putridité. Disons enfin pour terminer ce qui regarde le diagnostic, qu'à partir des accidens qui manifestent l'inflammation la plus intense, jusqu'à l'état où les accouchées éprouvent à peine un trouble momentané, le diagnostic varie par toutes les différences que ces divers symptômes comportent. Ces faits seront développés par la lecture des différentes affections auxquelles la matière laiteuse peut donner naissance.

La fièvre de lait simple, celle qui n'est compliquée d'aucuns accidens étrangers à sa marche ordinaire, n'est jamais grave; mais pour qu'elle ne prenne pas un cours

redoutable, il est indispensable de faire observer aux accouchées un régime austère, et de faciliter la sécrétion du lait par les mammelles et l'évacuation des lochies. Une multitude de phénomènes concourent à déranger la marche de cette fièvre, et embarrasser les routes des fluides dont le lait et les vidanges sont composés. Les affections morales, tous les mouvemens de l'ame qui ont quelque intensité, sont à craindre par le trouble qu'ils causent dans les fonctions : ainsi le chagrin, la surprise, la frayeur, la joie même trop vivement sentie, peuvent suspendre le cours de la matière laiteuse, la faire séjourner dans les viscères abdominaux, y causer des engorgemens inflammatoires qui se termineroient par des suppurations dangereuses ou même mortelles, ou des engouemens que la dégénérescence rendroit putrides.

Ces dangers se multiplient ou s'aggravent en raison de la quantité de lait destiné à se porter aux mammelles, et en proportion de la somme de liquides dont les vidanges seroient formées. La différence de symptômes entre les femmes qui ont beaucoup de lait, comparées avec celles chez lesquelles cette sécrétion est médiocre, établit donc une

grande différence dans le pronostic à porter sur la naissance des accidens résultans des causes énoncées ci-dessus, et de celles dont on donnera les détails. La possibilité ou la difficulté de calmer ces accidens, se mesure donc aussi sur les mêmes dispositions, et sur la promptitude ou la lenteur avec laquelle ces accidens se manifestent.

Aux causes indiquées d'après lesquelles on prévoit la marche facile ou embarrassée de la fièvre de lait, on ajoutera l'ordre dans lequel s'opère la sécrétion de ce fluide dans les mammelles. Si dans le cours de la grossesse, les seins remplis de lait avant l'accouchement lui ont donné passage, la continuité de l'écoulement sera aisée à obtenir, parce que les voies sont ouvertes; d'où résulte une évacuation qui modère les symptômes de la fièvre de lait. Dans ce cas, la mère ne nourrissant pas son enfant, les engorgemens qui peuvent se former dans les seins, se dissiperont par une succion continuée quelques jours; ainsi l'on préviendra l'engorgement inflammatoire qui rendroit la fièvre véhémente.

Celle-ci s'accroît (la fièvre de lait) par la richesse du sang, par la manière dont les femmes ont été nourries; en sorte que des

alimens succulens, des digestions bonnes, un tempérament sanguin, et par conséquent une plus grande masse de sucs laiteux amassés dans le bas-ventre, rendront les symptômes de la fièvre plus véhémens. Le contraire aura lieu dans les sujets épuisés par des hémorragies, par une nourriture peu abondante et de qualité médiocre, et par toutes les causes qui s'opposent à l'existence de la pléthore ; mais à condition que les humeurs n'auront pas contracté une acreté capable d'occasionner des irritations qui détermineroient d'autres phénomènes : c'est ce que j'examinerai en parlant de la fièvre de lait putride.

Les vices des solides sont souvent la cause des dangers qui accompagnent la fièvre de lait. Je ne parlerai point ici de ceux qui affectent les mammelles, parce que j'en traiterai séparément. Je vais seulement exposer ce qui se passe quand il y a congestion dans l'abdomen. Ces vices sont ou récens ou anciens ; j'entends par récens, des affections telles qu'un mode d'irritation, occasionné par des manœuvres violentes sur la matrice, ou tout autre état de spasme qui tendroit à gêner la marche de l'humeur laiteuse : ainsi les contractions spasmodiques

et douloureuses de l'utérus, sont très-dangereuses; si les douleurs se propagent dans le bas-ventre, le danger devient plus pressant; car il se forme promptement des congestions inflammatoires ou indolentes. J'ai dit, en parlant des douleurs des nouvelles accouchées, ce qu'il falloit faire en pareille circonstance.

Les vices anciens sont les obstructions dont le volume et la pesanteur compriment un grand nombre de vaisseaux, et par ce mécanisme simple, suspendent ou empêchent le cours des liquides destinés à parcourir ces mêmes vases. Dans ce cas, il y a tendance à de nouveaux engorgemens, et à l'accroissement de ceux qui subsistoient avant l'accouchement. Les fluides en stagnation s'amassent autour des tumeurs anciennes; bientôt l'irritation les y fait aborder en plus grande masse, et la fièvre de lait prend un caractère dangereux.

Abandonnée à la nature, elle se guérit par des sueurs abondantes, quelle que soit sa véhémence, si les symptômes dont on a fait l'énumération ne contrarient pas son cours. Quand elle laisse à sa suite des maladies chroniques ou aiguës, c'est que son traitement a été ou négligé ou mal dirigé.

Quand le médecin est appelé à l'invasion, il a des moyens assurés pour calmer les symptômes, et prévenir les dangers ultérieurs; mais quand on a été quelque temps sans s'opposer à ses progrès, on n'obtient pas toujours la résolution des obstructions qu'elle occasionne. Leur dureté, leur solidité, leur étendue, les pulsations vives qui s'y font ressentir, et la fièvre véhémente qui se joint à ces symptômes, annoncent une inflammation intense. Cette inflammation marche d'un pas rapide, quand la chaleur embrâse les congestions laiteuses, et sur-tout quand la malade est très-sanguine. Le danger n'est pas moins imminent, si des maladies étrangères se réunissent à celle-ci, ou si une acrimonie particulière des humeurs a dépravé le sang; mais ces dernières causes ne sont pas l'objet des réflexions que je dois soumettre en ce moment à l'attention des lecteurs.

La curation de la fièvre de lait présente deux états à considérer : ou elle est modérée, et la matière laiteuse est peu abondante; ou elle est véhémente par la cause contraire. Dans le premier cas, l'indication se présente en quelque sorte d'elle-même à la réflexion. Il s'agit de faciliter le dégorgement de l'utérus

et des viscères du bas-ventre ; par conséquent les délayans sont utiles, car en se mêlant à la matière laiteuse, ils augmentent sa fluidité et par suite sa disposition à une prompte évacuation, par quelque émonctoire qu'elle se fasse.

La femme en couches nourrit son enfant, ou le fait nourrir par une mère étrangère : dans le premier cas, on favorisera l'abord du lait aux mammelles. On y parviendra en ramollissant leur tissu par des fomentations et l'application de substances émollientes ; en aidant l'excrétion du lait par le mammelon ; en préparant sa sortie par la succion, si l'enfant n'est pas assez fort pour la rendre facile. En même temps on aidera le cours des lochies en prévenant toute irritation de l'abdomen et de l'utérus ; ou en la calmant sur-le-champ, si elle paroissoit se manifester.

Si l'écoulement des lochies est régulier et suffisant, il n'y a aucun remède à faire. Si elles sont en moindre quantité, que le tempérament de l'accouchée ne le comporte, on appliquera sur la région hypogastrique les moyens indiqués ci-dessus, pour le ramollissement des seins. Si une irritation ou les douleurs de l'abdomen paroissent menacer

la malade d'une diminution ou de la suppression du cours des vidanges, on mettra en usage les cataplasmes formés de substances émollientes et narcotiques : les dernières sont la jusquiame, la morelle, la belladone, etc. ; on donnera aussi des potions calmantes, dont l'opium ou ses préparations seront la base. Si malgré l'usage des remèdes qu'on a indiqués, l'irritation et les douleurs ne se calment pas, ou deviennent plus graves, il existe alors une autre maladie soit inflammatoire, soit putride ; ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

La crise de la fièvre de lait s'opère donc par plusieurs évacuations spontanées, par les seins et par la matrice : à ces deux premières, il s'en joint une troisième, les sueurs copieuses et soutenues. On établit ces dernières, en procurant aux malades une chaleur douce, avec une température modérée ; en leur donnant des boissons légères et abondantes. Nous avons dit plus haut que les simples délayans suffisoient. Quelques praticiens prescrivent les décoctions légères des plantes nitreuses ; cette méthode est salutaire. On observera que les boissons ne doivent point être froides ; qu'il faut éviter soigneusement le contact

d'un air froid, capable de supprimer les sueurs : autrement il en résulte des désordres de toute espèce, qui laissent à leur suite des affections chroniques difficiles à guérir.

J'ai dit ci-dessus que le régime doit être sévère, parce que le bas-ventre est embarrassé par une grande quantité de liquides, chez les femmes mêmes qui n'ont pas beaucoup de lait, ni des lochies abondantes. Ce liquide est nourrissant, puisqu'il est laiteux et lymphatique ; or, la portion qui n'est pas évacuée par une des voies nommées ci-dessus, sert réellement d'aliment à la mère : il seroit donc dangereux de surcharger les viscères de la digestion d'une nourriture étrangère. L'expérience a toujours prouvé que cet abus causoit la mort des accouchées, ou les exposoit à des maladies très-graves. Au reste, les circonstances qui ont accompagné l'accouchement, sont le point d'où il faut partir pour diriger le régime. Ainsi, une femme qui auroit été épuisée par l'hémorragie utérine, auroit besoin d'être fortifiée par quelque nourriture ; dans ce cas, des bouillons gras suffisent ; on les donnera à des distances convenables. Il y a encore des cas où les mêmes alimens sont nécessaires : c'est quand

des douleurs violentes et trop long-temps prolongées ont épuisé les malades : quand elles ont été affoiblies pendant la gestation, faute d'avoir réparé suffisamment les pertes qu'occasionnent la nutrition et l'accroissement du fœtus, etc.

On sera moins sévère envers les nourrices, parce que la lactation les fatigue ; mais toutes les fois que les accouchées ne nourrissent pas, on ne pourroit sans danger leur procurer une nourriture substancielle.

Rien ne prouve plus manifestement la qualité nourrissante des liquides amassés dans l'abdomen pendant la gestation, que le défaut d'appétit ou son extrême modération chez la plupart des accouchées qui ne nourrissent pas leurs enfans. Une autre considération vient à l'appui de cette première, pour prouver cette vérité et par conséquent le besoin indispensable d'un régime austère, c'est le caractère des sueurs des femmes en couches. La matière a une grande disposition à l'acidité. L'odeur en est aigre comme celle du petit lait, au moment où il perd sa saveur sucrée. C'est donc véritablement une matière laiteuse, et par conséquent nourrissante, qui empâte le tissu cellulaire. Cette proposition est encore démontrée par la nature des dé-

jections que rendent les accouchées, au moyen des purgatifs et par les amas de matières caséeuses observés dans les cadavres de celles qui ont succombé aux accidens de la fièvre de lait. Les preuves de cette proposition sont si multipliées, qu'on ne conçoit pas comment des hommes, qui ont quelque réputation, osent élever des doutes à ce sujet. Mais laissons à ces spéculateurs la petite gloire de répandre des systêmes, dont la durée n'aura pas d'autre existence que celle de leurs défenseurs.

Par les précautions qu'on vient d'indiquer, on prévient la stase de l'humeur laiteuse dans les seins et le bas-ventre, on facilite son issue par les vidanges et par les sueurs. On fait un usage presque général de sels neutres dans les décoctions prescrites aux accouchées. Cette méthode est fondée sur les principes les plus sages, et nous ne pouvons nous dispenser d'exposer ici les plus importans.

Il est reconnu par l'expérience que le lait a une grande tendance à la coagulation ; il s'épaissit par l'action d'une chaleur modérée. Quand il contracte subitement cet épaississement, toutes ses parties constituantes restent confondues dans la masse coagulée. La plus légère fermentation lui fait contracter

de l'acidité, ou le dispose à l'acescence. Or, les acides n'ont pas besoin d'être très-développés pour le coaguler : on a la preuve de cette vérité dans la manière dont on fabrique les fromages, en coagulant le lait avec le caillé du veau. La partie caséeuse, qui devient la plus fixe par sa condensation, ne peut plus être remise en dissolution dans la sérosité chez les accouchées. D'ailleurs cette sérosité, comme on l'a dit plus haut, en parlant des sueurs, contracte aisément une acescence marquée ; elle agit donc sur la partie caséeuse en la coagulant, et par conquent en la forçant de se séparer d'elle. Ajoutons à ces particularités les changemens prompts et multipliés qu'on observe dans le lait des femmes : différences auxquelles le plus léger trouble peut donner naissance ; nous aurons réuni les raisons qui nous font concevoir les divers états sous lesquels la matière laiteuse se manifeste chez une accouchée.

Nous ne prétendons pas conclure de l'exposé des faits ci-dessus, que le lait acquiert chez les femmes, qui n'éprouvent pas d'accidens remarquables, une condensation ou une coagulation marquée; mais seulement mettre le lecteur à portée de juger que ce fluide

contracte une sorte d'épaississement par l'action de la fièvre de lait, en raison de la chaleur de celle-ci, et par l'acescence qui devient un principe coagulant, et par la facilité avec laquelle sa sérosité abandonne la partie caséeuse ; donc celle-ci se trouve nécessairement rapprochée, et par cela même acquiert de la consistance.

Or, il est essentiel de prévenir les stases et les empâtemens, qui seroient le produit de l'épaississement dont on parle. On est d'autant plus fondé à en craindre les suites chez les femmes qui n'ont pas une vie active, que malgré le calme et le bon état apparent qui subsiste pendant les couches, on retrouve souvent chez elles, quelque temps après cette époque, des engorgemens qui sont, sans contredit, formés par la matière laiteuse qu'on n'a pas complètement évacuée. Une expérience, appuyée sur des faits nombreux, nous détermine à présenter cette doctrine comme un résumé d'observations incontestables.

Ces données convenues, que reste-t-il à faire au médecin ? Prescrire les fondans dont nous avons parlé plus haut, les sels neutres : leur action entretient la fluidité du lait ; ils font plus, ils l'atténuent. On peut se con-

vaincre de cette dernière vérité par les expériences de Stipriaan et Bondt, médecins hollandais. Ils agissent donc, dans cette circonstance, comme incisifs et fondans. On a soin de les étendre dans un véhicule abondant, et par cette précaution, ils facilitent les sueurs, donnent à celles-ci la faculté d'entraîner avec elles la matière caséeuse qui a été dissoute. Par conséquent, elle n'a plus la possibilité de staser et de se cantonner pour former des congestions et des engorgemens, que nous avons dits plus haut si fréquens à la suite des couches.

On les donne ordinairement à la dose d'un gros par pinte de tisane ; quand la soif est considérable, il n'y a rien à craindre de laisser continuer la même dissolution plusieurs fois dans le cours de la journée. J'ai vu une femme qui prit ainsi une demi-once de sel d'ebshom dans l'espace de douze heures. Il en résulta l'effet le plus avantageux; car son état étoit alarmant par une congestion laiteuse qui menaçoit tout l'abdomen d'une inflammation très-prochaine. Elle fut délivrée de cette affection redoutable par une sueur abondante, qui fit passer la plus grande partie de l'humeur laiteuse par la transpiration. Nous aurons

occasion de revenir sur cet objet dans un autre temps.

Le choix des sels neutres est un objet qui mérite un examen réfléchi. La plupart des médecins, tous les accoucheurs et les accoucheuses donnent la préférence au tartre vitriolé. Il est connu parmi ces derniers sous le nom de sel *de duobus*. Il est de tous le moins soluble, si l'on en excepte la sélénite, et celui qui a la vertu purgative et fondante au moindre degré. Baudeloque observe qu'il ne peut être donné indistinctement (c'est déjà une grande preuve d'ignorance de le prescrire à qui que ce soit), *parce que*, dit cet accoucheur, *beaucoup de femmes ne peuvent le supporter, même à très-petite dose*. Il est certain qu'il irrite l'estomac et les intestins chez les sujets délicats. On ne remplit point le but qu'on se propose par son usage; on expose encore les malades aux accidens qui en sont l'effet immédiat. Ce médicament occasionne une irritation manifeste : événement qu'un peu de justesse dans l'observation devroit faire prévoir aux accoucheurs; puisqu'il n'est pas possible, sans un aveuglement extrême, de se dissimuler que les femmes en couches sont excessivement sensibles.

Il est prouvé par l'expérience, que les sels les plus solubles sont aussi les plus fondans : ainsi ceux à base de magnésie, comme le sel d'ebshom, ou à base calcaire comme le sel marin calcaire, sont plus atténuans et plus apéritifs que les sels neutres résultans de la combinaison des acides minéraux avec les deux alkalis fixes purs. C'est de cette loi de composition que dépend la vertu éminemment fondante de la terre foliée de tartre. On sait que sa solubilité est telle, qu'elle se résout en liqueur, comme le sel marin à base calcaire, en se combinant avec l'eau répandue dans l'atmosphère. D'après ces principes, l'alkali fixe du tartre ou le tartre crayeux, est un puissant dissolvant. C'est celui que Levret mettoit si fréquemment en usage; j'en parlerai ailleurs.

Tous les sels qui ont été indiqués sont dissous dans des boissons légères, qu'on édulcore avec des sirops dont le goût soit agréable aux malades; c'est le moyen le plus assuré pour les déterminer à boire abondamment, et prévenir le dégoût qui leur feroit refuser les boissons. Les infusions de chiendent, de primevère, de tilleul, de bouillon blanc, de capillaire, sont les plus légères et les plus convenables.

On

On est dans l'usage à la campagne et dans beaucoup de villes, de donner aux accouchées les infusions des plantes odorantes, comme le safran oriental, les fleurs d'oranges, etc.; on leur fait boire aussi une certaine quantité de vin chaud. Quelques personnes donnent des élixirs incendiaires. Cette coutume pernicieuse allume une fièvre violente, et occasionne des inflammations dont il est difficile d'arrêter les progrès. Cependant parmi les plantes âcres qui ont une qualité incisive, quelques-unes, malgré l'action qu'elles donnent au sang en augmentant la vîtesse de son cours, semblent porter leur impression plus particulièrement à la peau: de ce genre sont les anti-scorbutiques, comme le cresson, le bécabunga, la berle, etc. On en prépare des infusions en broyant ou froissant dans la main une poignée de ces plantes, sans les briser au point d'en faire couler le suc; on jette sur chaque poignée ainsi préparée, une demi-pinte d'eau bouillante: on laisse le tout infuser quelques momens. On édulcore l'infusion; on en donne deux tasses le matin, et autant le soir, en observant de faire prendre aux malades une tisane simple dans le cours de la journée. Par cette méthode, on fait

passer plus promptement à la peau la matière laiteuse atténuée : on évite ainsi les congestions du bas-ventre et des seins.

D'après les mêmes vues, on fait usage des infusions ou décoctions des plantes légèrement incisives et diaphorétiques, comme la bourrache, la scolopendre, la vipérine, la buglose, etc. La décoction de racines de bardane, de scorsonère, de réglisse, de chardon bénit, de navets, etc., provoque aussi des sueurs modérées qui ne fatiguent point les malades, et qui aident l'expulsion de la matière laiteuse.

Il ne seroit pas prudent de terminer la curation sans faire usage des purgatifs; car malgré que les seins ne soient plus distendus, malgré que les viscères de l'abdomen paroissent ramenés à leur état habituel, il est vraisemblable que la matière laiteuse éprouve encore une sécrétion particulière. Cette proposition étonnera quelques personnes; elle sera rejetée par d'autres, comme une erreur monstrueuse; mais avant que de juger, qu'on se donne la peine d'examiner ce qui arrive à la plupart des femmes dans les menstruations qui succèdent à l'accouchement; on se convaincra qu'il s'échappe encore de la matrice une portion d'humeur

laiteuse, très-reconnoissable chez quelques-unes, ou mêlée dans des proportions trop inégales avec le sang des règles, pour être aperçue par tous les yeux. Mais dans ce dernier cas encore, on sera forcé de convenir que le sang ne se montre pas avec sa véritable couleur ; car il est plus pâle, plus dissous, plus blanchâtre ; son odeur est différente et participe de l'acescence qu'on observe dans les sueurs des accouchées ; enfin on y rencontre des parties caséeuses très-manifestes. C'est un fait parfaitement connu des accoucheuses. La même chose a lieu dans les évacuations alvines ; et souvent dans la matière des diarrhées opiniâtres, on retrouve du lait caillé ; on en a vu dans des maladies dépendantes des couches, très-long-temps après l'accouchement. On aura ailleurs les preuves qui établissent la certitude de cette vérité.

Ces principes posés, il est évident que les purgations sont nécessaires pour tarir la source trop constamment soutenue de la sécrétion dont on parle. On sait que les évacuations se compensent en général les unes par les autres ; donc sous ce seul rapport, les purgatifs sont indiqués. Non seulement ils débarrassent les viscères de la digestion

des restes de la matière caséeuse qui continuoit encore à s'y accumuler ; mais ils entrainent en même temps celle qui se filtroit dans les vaisseaux de l'utérus, ses sinus et ses lacunes. Enfin on observe régulièrement que tous les accidens qui dépendent de la présence de la matière laiteuse dans les viscères, ne cessent qu'au moment où elle a été expulsée par le moyen des évacuations alvines. Elles seules terminent des affections toujours prêtes à se renouveler, et dont la durée s'étend sur celle de la vie entière, par la succession d'une multitude de phénomènes morbifiques dont on aura occasion de parler dans la suite.

Quelque désir que j'aie de terminer ici ce qui regarde la fièvre de lait simple, je ne crois pas devoir me dispenser d'étayer les dernières réflexions qu'on vient de lire, du sentiment de quelques praticiens connus. Les faits qu'ils rapportent ne laissent aucun doute sur la vérité de la doctrine exposée ci-dessus. « Une femme, dit Lamotte, que » j'accouchai pendant la semaine sainte, » qui s'étoit bien portée, son lait s'étant » bien écoulé, et s'étant relevée en moins » de quinze jours, alla par dévotion à une » chapelle éloignée au moins d'un quart

» de lieue de cette ville, la seconde fête » de la pentecôte. Elle ressentit dans ce » voyage un si grand froid au sein, qu'elle » fut obligée de le couvrir de sa main jus- » que chez elle. Il devint en peu de jours » dur et rouge, avec des élancemens con- » tinuels ; mais se voulant guérir par les » remèdes qu'on appelle *de bonnes femmes*, » elle essaya de tous ceux qu'on lui put » indiquer. Son sein devint d'une si énorme » grosseur, qu'elle en eut une inquiétude » qui la contraignit d'avoir à la fin recours » à moi. Je trouvai la matière disposée à » l'ouverture, qui fut par où je commençai : » je lui tirai, sans exagérer, une bonne livre » et demie de pus, nonobstant quoi je la » guéris en peu de temps, parce qu'elle étoit » d'une bonne constitution ».

Il suit de ce fait et de beaucoup d'autres semblables, que les accouchées ne sont pas hors de danger, quoique les symptômes de la fièvre de lait soient complètement dissipés, que les mammelles soient affaissées et que des évacuations considérables paroissent devoir prévenir tout accident ultérieur ; car, ainsi que l'observe Swieten, l'humeur laiteuse qui circule avec le sang, continue encore long-temps à se séparer de ce fluide,

et fait des métastases fréquentes, malgré les précautions qu'on auroit prises pour obvier à cet accident. C'est donc dans l'examen du sujet, plutôt que dans l'action des sudorifiques et des évacuans trop peu soutenus, qu'on doit chercher la cause des maladies chroniques qui pourroient se dévoiler dans les temps postérieurs. Ainsi, chez les femmes qui ont beaucoup de lait, les seins conservent long-temps la faculté d'en faire la sécrétion : malgré que cette fonction paroisse absolument interrompue, il seroit imprudent de ne pas surveiller la marche de ce fluide toujours prêt à donner des marques de sa présence par de nouveaux troubles, long-temps après l'accouchement. Mais cet objet trouvera plus particulièrement place dans l'examen des causes des maladies chroniques après les couches.

CHAPITRE XXXVII.

De la fièvre de lait inflammatoire.

J'AI dit, dans le chapitre précédent, que la fièvre de lait se manifestoit avec violence chez quelques accouchées; j'ai indiqué les symptômes qui annonçoient cet état; tels sont la plénitude, la dureté et la fréquence du pouls, la chaleur extrême de toute l'habitude du corps, la difficulté de respirer, l'oppression avec douleur dans les muscles du thorax, l'embarras de la tête, les douleurs, la pesanteur et les élancemens à cette région, l'assoupissement, les affections comateuses, le délire, l'engorgement excessif des mammelles, leur dureté, les douleurs qui ont leur siége dans ces organes, avec pulsations, élancemens, chaleur intolérable, etc.; tels sont les accidens qui, séparés ou réunis en grande partie, forment le caractère inflammatoire de la fièvre de lait.

Si l'on n'a pas oublié ce qui a été dit précédemment, et particulièrement en parlant de la grossesse, sur les causes de la pléthore générale de certains individus pendant la gestation, et sur-tout de la pléthore rela-

tive, qui a son siége dans les viscères du bas-ventre et les membranes qui les environnent, on concevra sans difficulté comment quelques accouchées sont attaquées d'une fièvre de lait inflammatoire : on trouvera dans l'abondance des liquides qui ont séjourné dans l'abdomen pendant la gestation, la cause matérielle de cette maladie. En réunissant à ces faits un tempérament sanguin, on aura connu les sources de l'affection dont je donne l'histoire.

Un autre objet se présente ensuite à l'examen de l'observateur : c'est la vîtesse extrême et la marche menaçante avec laquelle les symptômes de la fièvre inflammatoire se développent. Les viscères des grandes cavités paroissent tous affectés en même temps : on ne sait lesquels sont les plus disposés à l'engorgement inflammatoire, de ceux du bas-ventre, de la poitrine et du cerveau même. Cependant, si les sueurs s'établissent et qu'elles soient abondantes, ce grand orage se dissipe la plupart du temps de lui-même. Mais il ne seroit pas prudent d'attendre une issue si favorable, quand l'inflammation paroît fixer ses désordres sur une cavité déterminée : en abandonnant la maladie à la nature, les malades succomberoient promptement à la

véhémence des accidens. Nous exposerons bientôt le cours des symptômes qui annoncent l'inflammation des différens viscères, et la méthode curative applicable à la lésion de chacun d'eux. Revenons à l'examen des circonstances qui donnent lieu à la fièvre de lait inflammatoire, dont la cause matérielle ne paroît pas être cantonnée dans une capacité isolée.

J'ai déjà dit qu'elle étoit due à la pléthore générale : et en effet, elle est plus commune chez les femmes d'un tempérament sanguin, que chez celles dont les fluides ne sont pas abondans : j'ai ajouté que la congestion formée pendant la grossesse d'une grande quantité de liquides dans l'abdomen, étoit la source du trouble arrivé dans la circulation par le mélange de ces liquides avec le sang ; j'ai démontré par quel mécanisme ce trouble devenoit général ; ainsi l'ætiologie de cette affection a donc son explication complète dans ce qui a été dit au chapitre précédent, en supposant seulement les symptômes de la fièvre moins modérés que ceux dont j'ai présenté l'examen dans le même chapitre.

Il suit de cette dernière réflexion, que les mêmes moyens curatifs sont applicables dans les deux cas ; mais dans la fièvre de lait in-

flammatoire, outre les boissons délayantes et rafraîchissantes, les saignées deviennent indispensables pour éviter les engorgemens des viscères surchargés des liquides rentrés dans la circulation, ou qui reçoivent de la fièvre même le mouvement nécessaire pour s'y porter.

Puisque, malgré la véhémence des accidens et l'embarras général des viscères, il y a, comme je l'ai énoncé plus haut, des cas où la nature prépare elle-même une issue heureuse, il est essentiel d'observer la marche qu'elle suit dans ces circonstances, pour se guider d'après elle, dans celles où l'inflammation ne tendroit pas spontanément à la résolution. La maladie se termine favorablement toutes les fois qu'il s'établit une sueur précoce et abondante : on la facilitera par une quantité suffisante de boissons délayantes et incisives. On accélère cette terminaison par l'usage des fomentations émollientes, qui, en relâchant le tissu de la peau, aident la sérosité à parcourir ses tuyaux excrétoires, pour se porter au dehors : ainsi les liquides appliqués à l'extérieur, sous des formes commodes, ne sont pas moins nécessaires que les boissons. Il est d'expérience, que dans toutes les maladies inflammatoires on parvient à

diminuer la véhémence des symptômes par l'application des relâchans : il est encore prouvé que cette méthode facilite les crises par les sueurs, en tempérant la chaleur interne et la sécheresse des solides qui seroit l'effet indispensable du caractère inflammatoire. Ces maximes sont particulièrement applicables à la curation de la fièvre de lait; l'expérience m'en a démontré l'utilité.

Il est difficile qu'une maladie inflammatoire n'ait pas au nombre de ses causes un mode d'irritation quelconque ; mais il est impossible que l'affection prenne de l'accroissement sans être accompagnée d'irritation. C'est ce qui arrive toujours chez les accouchées dont on a déjà dit que la sensibilité et la mobilité sont extrêmes. Ces particularités ont été présentées à la méditation des lecteurs, en parlant des douleurs des accouchées. On trouvera dans le même lieu la marche qu'exige le mode curatif des phénomènes qui tirent leur origine de l'irritation.

Comme la fièvre de lait inflammatoire marche plus rapidement que les autres maladies avec inflammation, elle ne permet aucun retard dans l'emploi des moyens antiphlogistiques; autrement l'accroissement des accidens amèneroit à sa suite la diminution

ou la suppression complète des lochies ; d'où les nouveaux engorgemens qui se formeroient dans la capacité de l'abdomen, et la complication des symptômes les plus meurtriers. C'est ce que l'on concevra mieux par ce qui sera exposé dans les chapitres suivans.

Quelques personnes, fondées sur les réflexions de Boerhaave, qu'elles ont mal entendues, rejettent la saignée comme un moyen dangereux dans les maladies des femmes en couches. Leur opinion et l'obstination avec laquelle elles la soutiennent, vient de ce qu'elles ne distinguent pas la différence des affections morbifiques auxquelles les accouchées sont exposées. Ayant remarqué que ces maladies prenoient fréquemment un caractère de putridité, elles croyent rendre la maladie plus grave en versant du sang. Mais observons d'abord qu'il ne s'agit ici que de l'existence d'une fièvre qui se manifeste avec les symptômes d'une vraie inflammation ; en second lieu, que cette inflammation est intense ; que la maladie parcourt rapidement ses premiers temps ; que par conséquent il n'y a point encore de complication de putridité : que sa marche conduit promptement les malades au trépas, si l'on n'en arrête pas les progrès, et que les

caractères de putridité se développent à peine dans les derniers momens. Observons enfin que l'expérience condamne leur doctrine, autant qu'elle justifie celle qu'elles rejettent, et qu'une multitude d'observations établissent invariablement l'utilité des moyens antiphlogistiques, dans la curation de la fièvre de lait inflammatoire. Qu'on lise à ce sujet, Boerhaave même, Hoffman, Swieten, Lamotte, etc.

CHAPITRE XXXVIII.

Des engorgemens inflammatoires du bas-ventre, occasionnés par la matière laiteuse, et qui précèdent la suppression des lochies.

Existe-t-il chez les accouchées des engorgemens inflammatoires, qui n'ont pas pour cause la diminution ou la suppression des lochies, ou celle du lait dans les mammelles, et qui ne sont accompagnés de ces derniers accidens, qu'après les progrès de l'inflammation? l'exposé simple de cette question annonce une doctrine bien opposée à l'opinion généralement adoptée; mais je n'ai pas cru devoir la condamner au silence, malgré

l'éloignement qu'elle trouvera dans l'esprit de la plupart des lecteurs. Quand on aura connu les preuves sur lesquelles elle est fondée, il ne sera pas possible de se refuser à leur évidence. Cette doctrine présente aussi de nouvelles vues pathologiques ; elle donne l'explication des causes et des effets de quelques maladies dont la formation se reconnoît à des principes qui ont une parfaite analogie avec ceux par lesquels on explique la naissance des engorgemens dont il sera question dans ce chapitre : par conséquent elle est propre à éclairer les médecins dans la marche curative de ces dernières.

Swieten pense que l'inflammation des viscères du bas-ventre dépend toujours, chez les accouchées, de la métastase de l'humeur laiteuse. Pour admettre cette doctrine, il faut supposer que dans tous les cas où l'inflammation existe, l'écoulement puerpéral a été diminué ou supprimé, au moment qui a précédé l'inflammation ; ou bien encore que les liquides destinés à se porter aux seins pour la sécrétion du lait, ont rencontré un obstacle qui a détourné leur cours ; ou qu'enfin après y être parvenus, il s'est fait une métastase sur des parties étrangères. Mais suivons l'observation, pour apprendre d'elle

ce qui arrive dans des circonstances opposées.

Une femme de Langres, âgée de trente ans, avoit une douleur au côté droit de la région ombilicale : cette douleur n'avoit été sensible qu'au huitième mois de la grossesse ; elle s'augmenta jusqu'au moment de l'accouchement. Deux jours après qu'elle fut délivrée, la douleur acquit de nouvelles forces et causa de la fièvre. Cependant les lochies couloient abondamment. Le jour de l'accouchement il n'y eut point de tension ; mais le suivant, le côté devint sensible au toucher et s'éleva manifestement. Le troisième jour, le gonflement fut plus apparent et la douleur intolérable. L'écoulement des vidanges étoit encore abondant, et les seins aussi gonflés qu'ils l'avoient été dans les couches précédentes. Le quatrième jour, la malade ne résistoit plus à la douleur, à la chaleur et aux élancemens qu'elle éprouvoit dans cette partie.

Je la vis à cette dernière époque : j'employai inutilement les fomentations émollientes, le jour et la nuit suivante : j'avois prescrit une saignée qu'on ne voulut pas faire. J'éguisai les boissons avec un sel neutre. L'écoulement des lochies subsistoit

toujours, et les seins conservoient leur volume, mais avec une dureté un peu moindre. Je fis appliquer sur le côté douloureux, des cataplasmes de ciguë et de jusquiame, et fis arroser fréquemment ces topiques avec l'eau de la décoction. Les douleurs se calmèrent insensiblement; mais elles ne cessèrent complètement que quinze jours après l'accouchement. Je n'ai remarqué d'autre particularité, dans la marche de cette affection, qu'en ce que la tumeur, qui avoit tous les caractères de l'inflammation, s'augmenta rapidement au moment où la fièvre de lait se manifesta. Sa résolution n'eut rien d'extraordinaire; car les lochies continuèrent à couler, comme si le bas-ventre eût été parfaitement libre, et les seins à se gonfler, comme s'il n'y avoit point eu d'irritation, jusqu'à ce que le lait coulât par les mammelons. Ce genre d'affection ne présente point une marche extraordinaire, puisque les irritations locales attirent constamment les fluides vers le siège qu'elles occupent, par la facilité avec laquelle l'humeur laiteuse est susceptible de divagation.

Ce fait prouve qu'indépendamment de la métastase de l'humeur laiteuse et de celle des autres liquides contenus dans les vaisseaux

de

de l'utérus, il se forme des engorgemens dans les viscères du bas-ventre, qui reconnoissent pour cause une congestion antérieure à la fièvre de lait. Levret avoit fait la même observation. Si l'engorgement n'a pas été considérable jusqu'au temps de l'accouchement, il ne donne pas lieu à des accidens redoutables. Mais quand la circulation sera troublée par le désordre que suscite la fièvre de lait à son invasion, alors les liquides se porteront promptement vers la partie affectée, parce qu'il y a un point d'irritation qui les y attire. Telle est la marche ordinaire dans ces circonstances; marche prouvée par l'observation, et que de nouvelles remarques mettront hors de doute.

J'ai vu, en 1783, une jeune femme, faubourg Saint-Germain, qui étoit accouchée d'un fœtus d'à-peu-près quatre mois et demi. Elle avoit une perte effrayante: elle ressentit le jour de l'accouchement un tiraillement douloureux dans les deux côtés de la région hypogastrique; ils se gonflèrent rapidement. On ne pouvoit pas les toucher sans que la malade s'abstînt de crier. La perte disparoissoit par intervalle, au point de ne laisser subsister qu'un léger suintement: puis elle revenoit tout-à-coup avec des douleurs vio-

lentes. Ces alternatives me firent soupçonner que la malade n'étoit pas complètement délivrée : mais des raisons qui s'étoient opposées à un premier examen subsistant toujours, je fus réduit à la nécessité d'attendre l'événement, en m'efforçant de calmer les symptômes.

Cependant le troisième jour, la malade accoucha d'un second enfant ; dès lors la perte diminua sensiblement. Pendant le temps qui s'étoit écoulé entre la naissance de l'un et l'autre fœtus, les deux côtés du ventre s'étoient considérablement gonflés ; la malade soutenoient à peine le poids de ses couvertures, parce que la moindre pression lui étoit insupportable. Elle avoit une fièvre violente et une soif continuelle que des boissons abondantes ne pouvoient éteindre. Elle perdit *en rouge* plusieurs jours consécutifs. La perte, quoique diminuée après la naissance du second fœtus, étoit encore abondante. L'écoulement devint blanchâtre et lymphatique, et se termina après vingt jours, à dater du second accouchement. Il n'y eut point de gonflement aux seins ; la malade étoit épuisée par l'hémorragie qui avoit subsisté si long-temps. J'estime la quantité de liquides écoulés de la matrice dans cet avor-

tement, à une somme beaucoup plus considérable que ceux qui passent par la même voie dans l'accouchement, au terme ordinaire de la gestation.

Sans entrer ici dans les détails relatifs à la curation des engorgemens, n'est il pas évident que si le bas-ventre n'a pas été enflammé chez la personne qui fait le sujet de la dernière observation, on a dû cette terminaison heureuse aux pertes abondantes qui l'ont épuisée. Mais comme d'autres faits (voyez le chapitre de la suppression des lochies) nous apprennent que les congestions locales sont ordinairement la cause des inflammations des viscères abdominaux, il nous suffira dans ce moment de prouver, par les deux exemples rapportés ci-dessus, que la métastase de l'humeur laiteuse n'est pas indispensable pour donner naissance aux obstructions inflammatoires chez les nouvelles accouchées ; l'accélération qu'elle apporte aux progrès de ces congestions phlogistiques, en est elle-même la preuve la plus évidente.

Levret avoit remarqué que les obstructions anciennes de la matrice, quelle que fût leur origine, devenoient *cause prochaine* de l'inflammation de ce viscère dans le temps

des couches. Il faut, selon lui, considérer la partie primitivement affectée comme un point où se porte la matière laiteuse, quand elle se mêle au sang, ou lorsquelle circule avec lui, et comme celui qui détermine les congestions inflammatoires dont j'examine la formation. C'est donc au défaut d'organisation de la partie lésée, qui met obstacle à la libre circulation de la matière laiteuse, qu'on doit attribuer la facilité avec laquelle elle se fixe sur le viscère malade. Qu'il me soit permis de donner encore une dernière preuve qui établisse cette opinion, afin de l'étayer par des faits qu'on ne puisse contester.

Une femme se présenta aux écoles de médecine sous le décanat de Desessarts, pour avoir un conseil sur l'état dont on va exposer les symptômes. Elle avoit le genou énormément gonflé. Elle avoit eu quatre enfans. Le lait, dans la première couche, avoit occasionné des accidens graves; une partie de ce liquide s'étoit déposée sur l'articulation du genou. On lui avoit conseillé d'avoir un second enfant; le lait fit un nouveau dépôt sur l'articulation déjà malade, et en augmenta beaucoup le volume. Le même accident s'étoit renouvelé à chaque accou-

chement; en sorte que le genou étoit presque enkilosé quand nous l'examinâmes, et son volume, comme je l'ai dit, étoit devenu énorme.

C'est par un mécanisme semblable que des obstructions de l'abdomen acquièrent un accroissement progressif après chaque accouchement, parce que le lait dépose de nouvelles couches autour du noyau de l'obstruction, et forme ces tumeurs d'une vaste étendue qu'on observe chez les femmes qui, dans ces circonstances, ont eu plusieurs enfans. Ces vérités, quoique suffisamment prouvées, le seront encore davantage par l'examen du mécanisme des dépôts consécutifs occasionnés par la matière laiteuse.

Peut-être que les adversaires ne trouveront pas mon système convenablement établi, pour n'avoir pas montré par des exemples, l'existence des engorgemens inflammatoires, dont la naissance précède le dérangement des lochies et celui de la sécrétion du lait. J'aurois pu commencer par l'exposé de ces derniers; mais il me semble qu'on n'auroit pas obtenu de leur lecture une démonstration parfaitement convaincante, de la tendance qu'a l'humeur laiteuse à se porter sur les organes ou les parties attaquées de quel-

ques affections morbifiques antérieures à l'accouchement, et par conséquent avant que le cours des lochies éprouvât la moindre variation. En effet le peu de temps qui s'écoule entre l'enfantement et l'invasion des maladies dont je parle, auroit laissé quelque incertitude sur la cause de leur naissance. C'est ce que j'ai voulu éviter en présentant des faits qui ne donnassent pas occasion de suspecter la vérité de la doctrine exposée dans ce chapitre. Je vais donc passer maintenant à la considération de la dernière espèce d'engorgemens.

Une femme du Marais, agée de vingt-deux ans, fut accouchée de son second enfant par le frère d'un homme célèbre. La dureté de ses manœuvres irrita l'utérus, suscita des douleurs qui s'étendirent dans la région lombaire et dans les points d'attaches des ligamens larges. L'accouchée avoit été délivrée vers les huit heures du matin. Elle dormit à peu-près deux heures. Les douleurs avoient cessé dans le cours de la journée : elles se manifestèrent de nouveau sur le soir. On les prit pour des tranchées auxquelles les femmes en couches sont sujettes : on ne demanda point de conseil. La malade passa la nuit sans dormir.

Le lendemain une agitation continuelle avec un gonflement douloureux du bas-ventre, annoncèrent un état plus sérieux. Je trouvai les deux côtés de l'hypogastre très-sensibles au toucher. La malade ne pouvoit se courber sans des souffrances vives. Quand elle vouloit s'asseoir, des douleurs violentes l'en empêchoient, à moins qu'on ne la soulevât sans lui laisser faire d'effort pour prendre cette position. Ces dernières douleurs avoient leur siège dans les ligamens ronds, et se propageoient le long de la partie antérieure des cuisses. Je l'interrogeai sur ce qui s'étoit passé dans l'accouchement, elle m'assura qu'on l'avoit *martirisée par des manœuvres violentes* : c'étoient ses expressions. Elle ajouta que les tiraillemens lui avoient causé des maux de reins, des douleurs aux aînes et aux cuisses ; mais que les dernières n'avoient acquis de la violence que depuis l'accroissement des autres. L'abdomen étoit tendu et élevé, le pouls dur et fréquent, la tête embarrassée et pesante ; il y avoit chaleur à la peau. On me dit encore que la tension du bas-ventre et son élévation avoient été très-rapides. Je touchai la matrice ; elle étoit abaissée, et très-sensible au tact. On essaya de tenir un

instant la malade debout, pendant qu'on apprêtoit quelque chose qu'elle avoit demandé ; il lui fut impossible de rester droite ; elle se courba sur-le-champ en devant, et malgré cette position qui ne dura qu'un instant, les douleurs s'accrurent considérablement. Elle se plaignoit d'un poids qui tirailloit les parties affectées et rendoit ses souffrances intolérables. Elle perdit connoissance. On la coucha : son évanouissement ne fut pas long. Après avoir repris ses sens, elle demanda qu'on tînt ses genoux pliés, et qu'on les assujettît dans cette posture.

Les symptômes et son récit montroient que les tiraillemens exercés sur l'utérus avoient porté leur effet sur les ligamens de ce viscère, soit que le mouvement qu'elle avoit fait en descendant de son lit, eût augmenté l'irritation, soit que la maladie fût parvenue à l'époque où les progrès sont extrêmement rapides ; le bas-ventre devint beaucoup plus douloureux, plus dur et plus élevé dans l'espace de deux heures. Déjà la respiration étoit difficile. Une toux sèche survint : à chaque secousse qu'elle occasionnoit, les souffrances redoubloient. La fièvre étoit plus forte ; la chaleur de l'abdomen plus considérable.

Pendant que ces derniers événemens avoient eu lieu, on préparoit des fomentations narcotiques et une potion calmante avec le laudanum de Sydenham. Ces médicamens dont l'usage fut commencé après neuf heures du matin, eurent un effet assez prompt pour que la malade fût beaucoup mieux vers midi.

Les lochies dont l'écoulement commençoit à diminuer sensiblement, reprirent leur cours dans la fin du même jour. La nuit fut tranquille. Le lendemain le ventre étoit encore volumineux, mais moins dur et moins sensible au toucher. Les régions des attaches de l'utérus étoient les seules qui ne supportassent pas la moindre compression. Des boissons abondantes, aiguisées de sel marin calcaire, déterminèrent des sueurs continuées. Il resta des engorgemens aux ligamens larges, qui ne disparurent qu'après plusieurs mois, pendant lesquels la malade prit des fondants.

En 1782, une femme de vingt-quatre ans, d'une bonne constitution, accouchée sans accidens, reçut au second jour de son accouchement une nouvelle affligeante. L'abdomen se tendit, se durcit et devint douloureux. La région hypogastrique droite

fut la première affectée. La tension, à ce qu'on m'assura, étoit devenue générale dans quelques heures. Je la vis au quatrième jour, à dater de son accouchement. On me dit qu'elle étoit d'un tempérament sanguin, et que dans les couches précédentes elle avoit beaucoup perdu; mais que du moment où l'on lui avoit annoncé une nouvelle fâcheuse, un spasme violent s'étoit déclaré; et qu'au même moment pour ainsi dire, elle avoit été attaquée de la douleur de la région hypogastrique droite. On avoit observé que l'écoulement puerpéral avoit diminué dans le jour. Quand je la vis, il étoit léger; le fluide étoit d'un jaune pâle : la moindre pression sur la région hypogastrique droite lui faisoit pousser des cris véhémens. Les seins étoient médiocrement gonflés; à cette remarque, on ajouta que dans les couches précédentes ils avoient toujours été très-volumineux.

Elle éprouvoit des déchiremens dans les tégumens de la tête, et des élancemens intolérables à l'intérieur, avec fréquence, dureté et tension du pouls, une chaleur dévorante dans les viscères de l'abdomen.

La violence des symptômes me détermina à lui donner le laudanum à la dose de

quinze gouttes, étendu dans huit onces d'eau édulcorée avec un sirop. La malade en prit moitié, comme cela étoit prescrit : les douleurs se calmèrent dans quelques momens. Trois heures après elles recommencèrent avec la même véhémence : le reste du calmant les fit disparoître : elles ne revinrent plus. La soif étoit si ardente qu'elle but quatre pintes de tisane depuis minuit jusqu'à huit heures du matin. Chaque pinte étoit aiguisée d'un gros de sel de Glauber : on a dit dans le chapitre précédent quels étoient les motifs de cette addition.

Je retournai chez elle après huit heures du matin : le volume de l'abdomen étoit diminué, le pouls moins fréquent, moins dur, la soif calmée, les douleurs du ventre dissipées ; les mouvemens étoient libres. Cependant en comprimant l'abdomen elle éprouva encore de la douleur. Les seins n'étoient pas plus gonflés que la veille, mais les lochies couloient plus abondamment ; elles étoient plus colorées. J'appris par l'accoucheuse qu'après lui avoir donné le reste du laudanum, les douleurs s'étoient calmées promptement, et qu'une sueur abondante avoit succédé à ce calme. La sueur

étoit excessive et formoit de grosses gouttes sur le visage et la gorge qu'on étoit obligé d'essuyer à tout moment, pour empêcher que la malade ne fût dans son lit comme dans un bain. La langue couverte d'un limon abondant, et quelques coliques annonçoient le besoin d'une évacuation par les selles. Le calme étoit si bien établi que je la purgeai le soir avec un minoratif qui procura des selles copieuses sans la fatiguer.

Il suit de ces faits que l'existence d'un engorgement dans une partie quelconque chez une accouchée, détermine la matière laiteuse à se porter sur la partie affectée. La facilité de cette métastase est expliquée précédemment. On conçoit par les mêmes faits, comment une obstruction prend des accroissemens successifs aux différentes couches. D'où il résulte que le médecin qui sait qu'une accouchée a des engorgemens antérieurs aux travaux de l'enfantement, doit prévoir les accidens dont on vient de faire l'énumération, et prendre les précautions que nous indiquerons bientôt, pour en prévenir la naissance.

On voit aussi par le résultat des mêmes observations, comment un trouble moral,

ou un point d'irritation, quel qu'il soit, fait naître des engorgemens avec un caractère d'inflammation, et comment la matière laiteuse est attirée vers le point d'irritation; comment par conséquent elle se détourne des routes qu'elle devoit suivre, pour créer les accidens dont nous avons fait l'exposé. Il suit enfin (et c'est la conséquence que nous voulions principalement offrir à l'examen des lecteurs) de ce qui a été énoncé antérieurement, que le fluide dont les lochies sont composées, et celui qui est destiné à se rendre aux seins, n'occasionnent pas toujours les engorgemens inflammatoires de l'abdomen chez les accouchées, par l'effet de leur métastase, ainsi que l'affirment les adversaires, mais qu'au contraire les engorgemens inflammatoires sont eux-mêmes la cause prochaine et immédiate de la métastase dans beaucoup de circonstances. Nous croyons avoir prouvé cette dernière proposition par des faits incontestables.

De quelque cause au reste, que naissent les engorgemens dont nous parlons, et quelle que soit la partie qu'ils affectent, ils occasionnent des douleurs violentes, et un spasme général qui intéressent tout le système nerveux, troublent la circulation, en in-

tervertissant l'ordre que devoient suivre les liquides dans leur cours, diminuent ou suppriment complètement l'évacuation des lochies, sont cause de l'affaissement des seins et font refluer le lait sur les viscères affectés, donnent naissance à une soif véhémente, à une chaleur extrême; d'où la sécheresse et l'aridité de la bouche, le feu des entrailles, les pulsations douloureuses des parties engorgées, la fréquence et la concentration du pouls avec sa dureté, l'élévation de l'abdomen, les progrès rapides des symptômes de l'inflammation qui s'étend autour du foyer d'irritation et se propage au loin; d'où la difficulté de respirer, l'oppression, l'engouement des poulmons, le délire, les affections commateuses et enfin l'anéantissement des facultés vitales par le désordre extrême et la véhémence des symptômes dont on a fait l'énumération.

Si les malades résistent à ces grands accidens, ou que leur violence n'ait pas été portée au point d'anéantir les sources de la vie, il survient des suppurations abondantes qui épuisent les accouchées. Quelquefois le foyer des abcès est assez rapproché de la surface du corps pour en faciliter l'ouverture; quelquefois aussi les

dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes à l'extérieur. L'ouverture spontanée ou artificielle offre des moyens de guérison. J'entrerai à cet égard dans un plus grand détail en parlant des dépôts consécutifs.

Quand on est appelé assez à temps pour secourir les malades, on obtient assez promptement la diminution des symptômes de l'inflammation. Mais ordinairement les viscères qui en ont été attaqués restent obstrués. C'est par cette raison qu'on rencontre communément, après la cessation des symptômes, des femmes portant dans l'abdomen des tumeurs plus ou moins volumineuses qui restent long-tems douloureuses au toucher. Si l'on ne s'occupe promptement de leur résolution, elles prennent des accroissemens considérables, parce que la matière laiteuse (comme il a été dit ailleurs) encore mêlée au sang, continue à se déposer sur les parties affectées. Si la douleur persiste, la chaleur qui l'accompagne donne plus de fixité aux liquides coagulés, et les obstructions contractent promptement l'induration squirreuse.

J'ai déjà dit que l'irritation qui occasionne des engorgemens inflammatoires pendant les couches, n'étoit pas toujours une cause

capable d'exciter les grands désordres dont on a vu le tableau ; il arrive souvent que les accidens se bornent à la douleur et à la tension de la partie affectée, mais sans s'étendre sur les viscères environnans. Pour que la chose se passe ainsi, il est indispensable que le cours des lochies n'éprouve ni suspension ni même de diminution très-sensible, et que la quantité de liquides qui doit s'écouler, ne soit retardée dans sa marche par aucun obstacle. Dans ce cas, la matière laiteuse qui se porte à la partie affectée ne fait que des dépôts médiocres et lents ; mais la douleur et la tension symptômatique subsistent en partie jusqu'à ce que ce fluide soit épuisé. A cette époque la tumeur diminue de volume, parce que la tension se dissipe ; il reste dans le lieu malade une obstruction qui s'accroît par les causes énoncées ailleurs : obstruction dont le traitement curatif sera donné en son temps.

Une femme de la rue du Four Saint-Germain, avoit la région hypogastrique tendue et douloureuse. Je la visitai le huitième jour après son accouchement et le quatrième de la naissance de ce symptôme. Les lochies couloient régulièrement.

Le

Le lait passoit aussi en grande quantité par les mammelles : une sueur douce et égale couvroit toute la surface du corps. On ne put la décider à faire quelques remèdes. Les symptômes n'augmentèrent point en intensité ; ils se calmèrent d'eux-mêmes très-lentement. Trois mois après, elle vint me consulter sur les moyens nécessaires pour fondre deux obstructions volumineuses qui avoient leur siège dans les ligamens larges de la matrice. Ces deux tumeurs avoient acquis beaucoup de solidité ; depuis ce jour je n'ai pas revu la malade.

En comparant cette dernière observation avec les précédentes, on reconnoît les différens degrés d'intensité dont les engorgemens laiteux du bas-ventre sont susceptibles. Les premiers ont une marche très-accélérée, et causent fréquemment la mort des sujets qui en sont attaqués : événement qui a lieu dans l'espace de quelques jours ; tandis que les derniers laissent à leur suite des maladies dont la gravité s'augmente seulement par le laps du temps et les circonstances ultérieures qui les accompagnent.

L'ouverture des cadavres offre des délabremens à-peu-près semblables à ceux qui

seront relatés en traitant de la fièvre putride et maligne des accouchées : car les engorgemens inflammatoires des couches, avec quelque promptitude qu'ils fassent succomber les malades, acquièrent toujours un caractère de putridité dans les derniers temps de leur existence. La raison en est que la matière laiteuse étant un fluide composé, et la désunion de ses principes étant très-facile, la fermentation qui s'en empare dans le cours de la fièvre inflammatoire, leur donne bientôt un caractère de dégénérescence et de décomposition, qui constitue un commencement de putréfaction.

On connoît par ce qui a été exposé ci-dessus, que toutes les causes ordinaires de l'inflammation peuvent exercer leur influence sur les viscères du bas-ventre, pour susciter des engorgemens inflammatoires; c'est pourquoi les violences faites à l'utérus, un choc ou un coup porté sur la surface de l'abdomen, un sang privé de sérosité par des accidens prolongés pendant la gestation, une lymphe trop épaisse ou devenue acrimonieuse, les contractions spasmodiques, les affections morales qui occasionnent un grand trouble, etc., doivent être mis au nombre des causes de la maladie dont nous parlons.

On juge, par les mêmes raisons, que l'inflammation varie suivant la partie affectée; elle attaque indistinctement tous les viscères, mais particulièrement les ovaires, les ligamens larges : la matrice y est exposée. Si le péritoine est enflammé, il paroît ne l'être que secondairement et par extension de l'inflammation. Le mésentère et les intestins sont constamment dans un état pathologique, soit que l'inflammation y ait son siége primitif, soit que l'irritation qui se propage de la partie affectée, détermine dans leur substance une congestion inflammatoire. Les glandes disséminées dans le mésentère sont fréquemment le siége des obstructions qui succèdent aux accidens de l'inflammation. La matière laiteuse, coagulée par la phlogose, est quelquefois déposée dans le tissu cellulaire qui recouvre les psoas; elle se fixe aussi dans les lombes, les aînes, et tous les points de la capacité intérieure ou extérieure de l'abdomen.

L'inflammation des viscères du bas-ventre est facile à connoître. Le genre d'inflammation qu'occasionne chez les accouchées la fixation (qu'on me permette cette expression) de la matière laiteuse sur un viscère déterminé, ne laisse aucune incertitude sur

son diagnostic, soit que la maladie se borne à une partie circonscrite, ou même à une région, soit que dans ses accroissemens elle embrasse la capacité entière de l'abdomen. Il y a une fièvre violente, des douleurs aiguës dans la, ou les parties affectées, élancemens avec une sensation de déchiremens, par l'extension qui est le produit d'un engorgement précipité, tension d'une région ou de la capacité entière, douleur vive au toucher, chaleur véhémente, avec une soif considérable, etc.

Les signes accessoires, qui se tirent des autres capacités, comme les douleurs de tête, les affections comateuses, l'embarras de la respiration et l'oppression, la diminution du volume des seins et celle de l'écoulement puerpéral, sont l'effet immédiat des progrès de la maladie essentielle.

On distingue aussi cette inflammation des autres, par la circonstance même de l'accouchement. On reconnoît encore que l'engorgement inflammatoire a précédé la diminution ou la suppression des lochies, par un simple examen et le récit des assistans, si l'on a été appelé trop tard pour juger par soi-même cette circonstance essentielle. Le diagnostic de la cause se tire d'un exposé

fidèle de ce qui est arrivé à la malade. Le temps où l'affection s'est manifestée, est très-important à connoître, parce qu'à proportion qu'il s'éloigne du terme de l'accouchement, l'inflammation est moins redoutable : on en conçoit les raisons.

Le diagnostic se tire encore de l'état antérieur à l'enfantement. On apprend si la malade avoit d'anciens engorgemens, si l'on a usé de manœuvres violentes dans l'accouchement, si la matrice a été fatiguée ou déchirée, si les ligamens de ce viscère ont été tiraillés avec force, si l'accouchement a été long et difficile, si des affections morales ont apporté quelque trouble dans la marche de la matière laiteuse, si l'impression d'un air froid sur quelque point de la surface du corps n'a pas été l'agent qui a déterminé les symptômes de l'inflammation.

Une maladie qui fait mourir en peu de jours les personnes qu'elle attaque, est extrêmement redoutable. Quand l'inflammation est véhémente et s'étend à plusieurs viscères, il n'y a pas un moment à perdre pour sauver les malades : le retard d'un jour anéantit quelquefois tout espoir de guérison. Si les secours sont donnés à propos, et qu'on dissipe le danger présent, il reste d'autres ma-

ladies à combattre : telles sont les congestions, ou plutôt les obstructions laiteuses, dont la dureté est en raison de la véhémence de la fièvre et de sa durée. Ces deux circonstances concourent ensemble à donner plus de solidité à la matière coagulée, et par conséquent rendent sa résolution plus longue et plus difficile. Indépendamment de ces accidens, les intestins contractent souvent entre eux des adhérences nuisibles, par l'effet même de l'inflammation. Elles suscitent des douleurs vives dans les inflexions du tronc, gênent le passage des excrémens, causent des tiraillemens dans les tuniques intestinales réunies. Les mêmes phénomènes ont lieu par l'effet de l'adhérence de l'épiploon et du mésentère entre eux et les intestins.

Les maladies secondaires exigent un traitement long et pénible : quelquefois même, malgré l'activité qu'on apporte dans les moyens curatifs, les engorgemens ne se résolvent pas complètement, parce que la véhémence de la fièvre leur a fait contracter le caractère de squirre. Quant aux adhérences des intestins, elles ne sont étendues et fixes, que dans le cas d'une inflammation incurable. On est convaincu de cette vérité

par l'examen anatomique des sujets qui ont succombé à la maladie. Mais une inflammation moins violente, ou qui a été combattue assez tôt pour arrêter ses progrès, n'a fait encore contracter aux intestins entre eux, ou à l'épiploon avec les parties environnantes, qu'une foible union qui se détruit insensiblement. Le mouvement seul auquel ces parties sont assujetties, détache sans douleur (au moins sans douleurs violentes) les surfaces des organes collés par l'inflammation. Il n'est pas rare de voir des malades éprouver un déchirement intérieur, modérément douloureux, qui achève la désunion. C'est ce qui arrive particulièrement dans les grands mouvemens du tronc. Après cet accident les symptômes de l'adhérence n'existent plus.

Quand tous les points de la cavité abdominale sont douloureux au toucher, le danger est urgent; car ce signe annonce que tous les viscères sont attaqués en même temps. Cependant, comme un spasme extraordinaire accompagne toujours ce genre d'inflammation, et que le spasme rend la sensibilité plus exquise, il ne faudroit pas conclure de ce symptôme, qu'il n'y a plus d'espoir de guérison, puisqu'on parvient à

le modérer par les remèdes déjà indiqués dans le cours de ce chapitre, à moins que les désordres intérieurs ne soient devenus irréparables.

Si le pouls, qui étoit dur et fréquent, se concentre, s'il est languissant et foible, si l'éclat des yeux, que l'inflammation avoit rendus plus brillans, se dissipe et se ternit, s'il y a hoquet ou vomissement, et particulièrement de matières verdâtres, si le bas-ventre, qui étoit excessivement douloureux, devient moins sensible, si une sueur grasse s'étend sur la surface du corps, si la matière de la sueur paroît partielle et sans chaleur, la mort est inévitable et prochaine.

Quand l'inflammation supprime l'écoulement puerpéral, les accidens sont extrêmement graves, et leur intensité s'accroît à chaque instant. La maladie est moins redoutable si l'écoulement subsiste en partie, parce qu'il est plus aisé d'en rétablir le cours, et par cela même rappeler l'évacuation de la matière laiteuse. L'inflammation s'aggrave aussi en raison de la sensibilité et de l'importance du viscère qu'elle affecte : ainsi celle de l'utérus est très-formidable, tandis que celle de ses ligamens est combattue avec plus de facilité. Celle des glandes du mésentère se

dissipe quelquefois d'elle-même ; mais elle laisse subsister des engorgemens qui s'accroissent par la présence de la matière laiteuse. Ces obstructions se rapprochent plus ou moins de la nature du squirre, selon que les accidens inflammatoires ont été plus ou moins violens.

On calme assez facilement les inflammations partielles de l'abdomen, parce qu'elles ne suscitent pas un trouble extrême dans les fonctions ; car il est rare qu'elles diminuent sensiblement l'écoulement des lochies, si on en excepte celle de l'utérus : et les médicamens, tant internes qu'externes, agissent puissamment sur elles. Enfin le danger se mesure sur la durée et la véhémence des symptômes ; comme la possibilité de la curation croît en raison de l'invasion plus prochaine des accidens, et de leur modération.

La curation de toutes les affections inflammatoires, paroît au premier abord comporter un traitement uniforme ; cependant il ne seroit pas convenable de s'en tenir strictement à l'usage des médicamens anti-phlogistiques dans la maladie dont on parle. On a déjà vu, par les observations rapportées ci-devant, qu'on a obtenu des succès par une autre marche, et nous nous proposons

de prouver qu'elle est préférable à celle qui a été indiquée par les auteurs. Nous remarquerons d'abord trois points essentiels, savoir : 1°. que la matière laiteuse est abondante, et qu'elle se porte avec célérité sur les parties enflammées : 2°. que la mobilité excessive du système nerveux, chez les accouchées, détermine, dans tous les accidens qu'elles éprouvent, un spasme véhément qui est la cause la plus active des malheurs qui leur arrivent : 3°. que la matière laiteuse étant très-coagulable, il seroit dangereux de perdre de vue cette propriété, et de ne pas s'opposer à l'épaississement qu'elle contracte par l'effet même de l'inflammation ; puisque ce seul changement dans sa combinaison porté trop loin, est un obstacle à la résolution.

D'après ces principes, il y a plusieurs indications générales à remplir : conserver autant qu'il est possible le cours des vidanges, le rappeler s'il est interrompu. On remplit ce but par des médicamens internes et externes. On juge d'avance qu'il seroit dangereux de prescrire des substances qui donnassent au sang un mouvement plus accéléré ; on ne peut au contraire se dispenser de le tempérer par l'abondance des boissons, et leur propriété délayante.

Les moyens chirurgicaux sont la saignée et les substances appliquées extérieurement. Quoique, par les faits cités plus haut, il soit constant que je n'ai point mis la saignée en usage, je ne m'en suis pas abstenu dans d'autres circonstances : voici les raisons qui m'y ont déterminé. Si le tempérament de la malade est sanguin, si le cours des lochies est supprimé ou beaucoup diminué, si la perte qui a suivi l'accouchement n'a pas été proportionnée à la quantité de sang qui doit s'écouler, si l'inflammation a des caractères graves, dans tous ces cas il n'y a pas à hésiter sur la saignée, à condition toute fois que la maladie ne soit pas arrivée au point de perdre de son intensité par une tendance manifeste à une gangrène très-prochaine : car alors on accélèreroit la mort des malades. La quantité de sang à répandre, doit moins se mesurer sur la véhémence des symptômes, que d'après la connoissance du tempérament sanguin de la malade. Cette assertion aura son développement dans les réflexions qui suivront, sur l'usage des calmans et des narcotiques.

De quelle manière doit-on verser du sang? est-ce par l'ouverture des veines du bras ou du pied, ou par l'application des sang-sues

à la vulve ? Les auteurs ne sont pas d'accord sur la préférence que l'on doit donner à l'une d'elles. Presque tous en indiquent une exclusivement. Les uns, parce qu'ils ont remarqué que dans quelques circonstances, on ne retiroit pas des avantages réels de celle du bras, se sont uniquement attachés à une autre méthode, sans distinction des cas morbifiques : d'autres, persuadés que celle du pied avoit été dangereuse à quelques individus, l'ont entièrement rejetée. Nous ne suivrons donc la marche d'aucun de ces praticiens, mais nous indiquerons les notions qui feront connoître l'utilité de chacune d'elles.

Si l'inflammation est accompagnée de symptômes qui annoncent que la matière laiteuse se porte trop rapidement vers les parties supérieures du tronc, et que l'utérus soit exempt d'engorgement inflammatoire, et qu'enfin la diminution ou la suppression des lochies prouve qu'il a été débarrassé trop précipitamment des fluides qui devoient s'écouler par sa cavité, la saignée du pied devient nécessaire ; les accoucheurs la font dans ces cas avec succès, parce qu'elle rappelle les liquides dans les viscères inférieurs : il n'est pas même indispensable, pour la pratiquer, que les lochies soient considérable-

ment diminuées ; il suffit que la tête paroisse attaquée, pour suivre cette méthode.

J'observerai à cet égard que si l'écoulement des lochies est entier, la saignée devient inutile, quelque violens que paroissent au premier abord les symptômes dont nous parlons. L'inflammation se calmera aisément, par cela seul que les vidanges procureront une évacuation suffisante. En entretenant leur écoulement et en calmant le spasme (comme on le dira ci-après), l'état de la malade changera promptement. Ainsi il seroit alors dangereux d'appeler trop de sang sur la matrice, par la saignée du pied, parce qu'elle seroit surchargée de fluides qui susciteroient à leur tour des congestions dans sa substance.

Si l'inflammation a son siége dans la matrice ou ses ligamens, ou ces diverses parties en même temps, la saignée du bras est la seule admissible : celle du pied, comme on vient de le prouver, rendroit la maladie plus grave, et quelquefois la curation impossible. Après avoir débarrassé la surcharge par la saignée du bras, l'application de quelques sang-sues à la vulve, facilitera le dégorgement de l'utérus. S'il reste engorgé par défaut de liberté de circulation dans ses

vaisseaux, sans inflammation de sa substance, mais parce que celle des viscères abdominaux, placés dans son voisinage, occasionne cette gêne consécutive, l'application des sang-sues devient encore d'une utilité plus marquée : l'évacuation qu'elles procurent, débarrasse la matrice de l'excès de plénitude. La déplétion s'opère de proche en proche par les anastomoses vasculaires.

Ce qui regarde les applications externes, se réduit, chez tous les auteurs, aux fomentations émollientes et aux cataplasmes de même nature. C'est mal connoître les inflammations qui surviennent dans le temps des couches, de n'avoir aucune attention à la facilité avec laquelle le spasme s'empare des accouchées. On a dit précédemment que dans cet état les nerfs sont très-disposés à l'irritation ; les observations qu'on a lues et celles qu'on trouve dans les auteurs, confirment cette doctrine. C'est par ces raisons que l'usage des narcotiques opère des succès si prompts et si étonnans, qu'il faudroit oublier tous les principes, et résister invinciblement à tout ce que l'expérience a de plus assuré, pour n'en pas reconnoître les avantages. Boerhaave en conseilloit l'emploi dans les douleurs qui résultoient des manœuvres de

l'accouchement, comme le moyen le plus efficace pour faire cesser ce symptôme. Son commentateur assure qu'il en a toujours fait prendre intérieurement aux accouchées, sans qu'il en soit résulté d'inconvéniens. La conduite de ces deux praticiens célèbres, enhardira sans doute les hommes timides, et dissipera les craintes qu'ils auroient sur l'usage des préparations d'opium dans les cas dont nous parlons.

Le but que se proposoit Swieten est clairement exposé dans ces paroles : « On observe » très-fréquemment, dit cet auteur, que » l'orifice de l'utérus se contracte avec force, » en sorte que c'est seulement par la violence » qu'on parvient à écarter ses bords, pour » donner passage aux caillots de sang et aux » débris du placenta.... J'ai vu dans ces » cas les préparations d'opium données avec » la prudence que comportent ces circonstances, toutes les douleurs se calmer. Un » sommeil paisible succède aux souffrances, » et les caillots de sang coagulé s'échappent » de la matrice sans occasionner la moindre » gêne ». Il résulte de ces principes que les douleurs et l'irritation dont la permanence et l'intensité causent de si grands désordres chez les accouchées, sont combattues et

calmées avec beaucoup de succès et de promptitude par l'usage des opiatiques : il s'ensuit encore que les spasmes, dont l'effet immédiat est de porter le trouble dans toutes les fonctions, cèdent et disparoissent absolument au moyen de la méthode proposée. J'ai dit ailleurs la manière de s'en servir ; il me reste à parler de leur usage externe.

On mêlera aux substances émollientes, destinées à faire des cataplasmes ou des fomentations, la jusquiame, la morelle, la ciguë ou la belladone. Si l'on préfère les fomentations (ce doit être ainsi, quand le ventre excessivement douloureux, supporteroit difficilement le poids d'un cataplasme même léger), on fera cuire les émolliens et les narcotiques dans suffisante quantité d'eau pour en imbiber des flanelles qu'on fixera sur l'abdomen. On peut leur substituer des embrocations avec le baume tranquille, ou des huiles dans lesquelles on auroit dissous de l'opium, ou mêlé d'autres huiles narcotiques. J'observerai que les ambrocations nécessitant une pression de la main, pour introduire la matière dont elles sont composées dans le tissu de la peau, si l'abdomen étoit très-douloureux, l'opération ne pourroit être qu'imparfaite ; ainsi la manœuvre

au

au moyen de laquelle on voudroit calmer les douleurs, ne serviroit qu'à les augmenter : d'où il suit que les ambrocations ne peuvent guère avoir de succès que dans l'invasion de la maladie, et quand l'irritation des viscères du bas-ventre n'est pas parvenue à un trop haut degré.

Qu'il soit permis d'ajouter encore ici quelques réflexions sur l'usage intérieur des narcotiques. On suppose une inflammation étendue à tout l'abdomen, par conséquent, occupant plusieurs viscères à-la-fois, les lochies beaucoup diminuées de quantité, ou supprimées complètement, le lait ne se portant plus aux mammelles, et celles-ci sont déjà affaisées et plus molles ; dans le cas pressant, prescrira-t-on encore les préparations d'opium contre les dangers imminens qui menacent la vie des malades ? Si l'on se rappelle les observations précédentes, on sera convaincu que les opiatiques sont nécessaires dans l'inflammation la plus intense ; ils le sont jusqu'au moment où la véhémence des symptômes est sur le point de céder au calme trompeur qui est le résultat d'une désorganisation intérieure, opérée par les suites de l'inflammation. Le médecin qui voit actuellement une malade, peut seul

juger les approches de cet instant redoutable, et se conduire dans l'emploi des narcotiques, d'après le jugement qu'il porte des symptômes existans.

Le point essentiel est de distinguer si la tension du bas-ventre est l'effet du spasme qu'a occasionné le viscère enflammé, ou si l'inflammation cause elle-même la tension générale de cette grande capacité. On s'en assure par les signes suivans. Dans le premier cas, quel que soit le volume de l'abdomen, quelque douleur qu'on fasse ressentir aux malades par le toucher, la partie affectée primitivement, donne au tact des marques d'une sensibilité plus grande ; la respiration n'est pas extrêmement lésée, parce que le diaphragme peut s'abaisser sur les viscères de l'abdomen, sans occasionner de plus vives souffrances ; le pouls conserve de la force avec quelque développement ; s'il y a délire, il est modéré, parce qu'il existe encore une certaine liberté dans le cours du sang ; la chaleur que ressentent les malades est considérable ; mais elles distinguent sensiblement dans la partie qui a éprouvé la première lésion, une ardeur plus vive. Elles s'en plaignent, et rapportent à cette partie, l'excès de leurs souffrances. Dans ce cas,

l'opium et ses préparations sont de la plus grande efficacité.

Quand au contraire l'inflammation est générale, ou qu'elle cause par elle-même la tension de tout l'abdomen, quand le même feu paroît consumer indistinctement tous les viscères, quand le désordre qui naît de leur engorgement s'étend à d'autres capacités, quand la circulation n'est qu'une agitation violente des liquides, avec une irritation et une contraction des artères qui rétrécit les dimensions du pouls, quand la respiration devient difficile par la distension extrême du bas ventre, quand les lochies sont complètement supprimées par les congestions qui effacent le diamètre des vaisseaux destinés au passage des fluides qui les forment; peut-on encore prescrire l'usage des narcotiques? Je le crois : je l'ai fait avec succès ; je m'appuyois des raisons qu'on va lire et juger.

Une inflammation simple, c'est-à-dire celle qui ne reconnoitroit pas pour cause le mélange d'un fluide étranger avec le sang, mais seulement l'épaississement ou l'engorgement de ce dernier; une inflammation, dis-je, qui dans l'hypothèse donnée, auroit attaqué plusieurs viscères à-la-fois, ne seroit

pas énergiquement combattue par l'opium. Mais quand sa cause matérielle suscite constamment une irritation générale, quand cette irritation a pour origine l'affection essentielle d'un organe circonscrit, et qu'elle entretient la durée des symptômes, ou les rend plus graves, il n'y a point de doute qu'on ne parvienne à ramener un calme, sinon parfait, au moins une diminution rapide des accidens, par l'emploi des narcotiques; d'où il résulte que les fonctions reprennent une partie de leur activité; circonstance qui favorise l'action des médicamens capables de combattre plus efficacement les premiers engorgemens qui avoient déterminé le trouble général.

Quoiqu'il en soit, la matière laiteuse, si elle ne fait pas partie de l'engorgement inflammatoire à son invasion, y est bientôt attirée par l'irritation. Il se fait donc une complication par la métastase de cette humeur. On a parlé précédemment de sa tendance à la coagulation; d'où suit la nécessité de la prévenir, et les moyens en ont été exposés en parlant de la fièvre de lait.

Parmi les remèdes externes, quelques praticiens donnent la préférence aux demi-bains sur les fomentations: il faudroit que

les demi-bains fussent composés de décoctions narcotiques et émollientes, pour être profitables ; il faudroit encore que les malades pussent exécuter de grands mouvemens, ce qui est quelquefois impossible dans les inflammations accompagnées de douleurs violentes.

Je terminerai ce chapitre par quelques réflexions sur l'emploi des saignées. Elles sont subordonnées, 1°. à la véhémence des symptômes inflammatoires ; 2°. au tempérament du sujet, selon qu'il se rapproche plus ou moins de la constitution sanguine ; 3°. à la proportion du sang qui s'est écoulé depuis l'accouchement; 4°. à la cause qui détermine l'inflammation ; ainsi, dans un sujet très-irritable, les symptômes sont plus efficacement combattus par les calmans que par les saignées ; 5°. à la nature des humeurs qui ont une grande tendance à la coagulation : d'où il suit que les obstructions consécutives sont d'autant plus difficiles à guérir, que le sujet a été plus afoibli.

Quant aux fondans, dont l'action est simultanée avec celle des antispasmodiques et des antiphlogistiques, il a été expliqué assez amplement dans les chapitres précédens,

en quoi consiste leur utilité et la manière d'en faire usage. Il suffit d'ajouter ici que leur effet doit être soutenu par intervalle d'un purgatif doux qui évacue la matière laiteuse dont ils auront préparé l'issue, après l'avoir divisée convenablement. Mais cette question sera particulièrement traitée dans le chapitre qui aura pour objet les obstructions formées par *la matière laiteuse*.

CHAPITRE XXXIX.

De la Pleurésie et de la Péripneumonie laiteuse.

IL est démontré que les phénomènes de la grossesse déterminent une espèce d'empâtement dans les viscères du bas-ventre par l'affluence des liquides qui y séjournent, et que les progrès de la gestation font étendre cet engouement à presque toute l'habitude du corps. La nature de ces liquides se rapproche, ainsi que cela a été prouvé, de la nature du lait. Ces principes convenus, on conçoit qu'une accouchée exposée à l'action du froid ou de tout autre agent capable d'embarrasser la marche des humeurs dans les cavités supérieures, peut être attaquée d'une pleurésie. La métastase de l'humeur lai-

teuse, vers la même capacité, donne aussi naissance à la même maladie. Si la matière morbifique passe jusqu'aux poumons, il en résulte une péripneumonie, qui, dans ces cas, se complique toujours avec la pleurésie, parce que l'humeur laiteuse afflue avec abondance vers le point d'irritation, et inonde une grande étendue de parties environnantes.

Les causes de la pleurésie et de la péripneumonie peuvent développer leur action avant que la matière laiteuse soit déviée de sa route; mais aussitôt que ces maladies acquièrent quelqu'intensité, cette matière est promptement attirée sur les organes malades, ce qui explique deux genres d'affection inflammatoire, de la plèvre et des poumons : l'un qui tire son origine des causes ordinaires de leur inflammation, indépendamment des couches; et l'autre qui résulte de la métastase de l'humeur laiteuse sur ces parties, sans inflammation précédente. Il faut joindre à ces deux espèces, une complication qui a toujours lieu dans la première, c'est-à-dire, que la plèvre ou les poumons étant attaqués d'engorgement inflammatoire, leur lésion fait affluer sur eux la matière laiteuse.

Si l'inflammation du thorax et des pou-

mons est du premier genre, les lochies n'ont point encore éprouvé de diminution dans leur évacuation, à l'invasion de la maladie; la mollesse et la souplesse du bas-ventre se maintiennent sans douleur au tact, jusqu'au moment où le désordre occasionné par la violence des symptômes inflammatoires parvient à cette capacité. Le changement qui survient alors dans l'évacuation puerpérale, est donc un symptôme consécutif; ce qui est essentiel à connoître pour mieux juger le caractère de la maladie.

Le contraire a lieu quand la suppression ou la diminution des lochies précède l'inflammation des parties supérieures. Celles-ci étoient dans un état sain jusqu'au moment où le cours des vidanges a été interrompu; par conséquent, la difficulté de respirer, le point douloureux ou l'oppression des poumons et la fièvre ont succédé au changement survenu dans le cours des vidanges. L'affection de la plèvre ou des poumons, ou des uns et de l'autre en même-temps, n'est donc alors que secondaire, objet très-important à considérer pour diriger le plan de curation.

Observons cependant que les causes de la pleurésie et de la péripneumonie peuvent, en même-temps, donner lieu à la diminution

ou à la suppression des lochies. Prenons encore la répercussion de la transpiration, opérée par le froid, pour exemple. Supposons, dans ce cas, que l'agent qui a supprimé la transpiration ait exercé son action sur une grande surface du corps, ou que son action ait été assez vive pour s'étendre à-la-fois à plusieurs cavités ; en même-temps qu'il suscitera l'engorgement du thorax, il donnera lieu à la suppression des lochies. Ce résultat sera l'effet immédiat d'une irritation étendue ou véhémente. Dans ce cas, les deux affections sont idiopathiques et simultanées ; car, l'une des deux n'ayant point précédé l'autre, n'a pu avoir d'influence sur sa formation.

Le diagnostic de ces deux maladies est le même que dans tout autre état ; mais le prognostic est bien différent : l'abondance de la matière qui la forme, les rend infiniment plus dangereuses ; d'ailleurs, la rapidité avec laquelle l'humeur laiteuse se porte à la plèvre et aux poumons, menace les malades d'une suffocation prochaine. Si les lochies supprimées ont occasionné la maladie inflammatoire, le danger est plus grand et la mort instante ; il n'y a pas un moment à perdre pour rappeler les fluides aux parties

inférieures ; et si l'on n'y parvient pas, la perte des malades est presque infaillible. Dans le cas contraire, c'est-à-dire, quand la pleurésie ou la péripneumonie ont précédé la diminution ou la suppression des lochies, il reste plus d'espérance, parce que l'on peut rappeler ou faire continuer l'écoulement avec plus de facilité, et le rendre aussi abondant qu'il l'étoit avant l'inflammation. Dans tous les cas, les symptômes inflammatoires ont un cours excessivement accéléré : c'est une vérité qu'on ne doit pas perdre de vue un instant, et d'après la conviction de laquelle, le traitement sera actif et sans interruption. Le danger se mesure aussi sur la durée de la maladie, par rapport au plus grand engorgement des parties lésées, à la plus grande quantité de matière laiteuse qui s'y est déposée, et à la plus grande fixité qu'elle acquiert par son séjour et l'effet de la fièvre ; d'où l'impossibilité de la résolution et celle de rappeler l'évacuation puerpérale.

Les recherches faites par l'inspection anatomique montrent que les adhérences de la plèvre aux poumons sont très-étendues ; la matière qui les forme est abondante ; les poumons sont aussi très-engorgés. Les autres symptômes sont les mêmes. Si la pleu-

résie et la péripneumonie affectent quelquefois un caractère putride, cette diversité est dûe à l'état antérieur des liquides, ou à des circonstances étrangères à l'inflammation. On en aura l'examen dans les chapitres qui traiteront *de la fièvre humorale et de la fièvre putride des accouchées.*

Si la pleurésie ou la péripneumonie existe sans altération dans le cours des vidanges, on fera le traitement de la maladie idiopathique; mais en même-temps on aura soin de conserver dans son intégrité le cours du fluide des lochies, afin d'éviter la complication résultant de sa diminution. On a dit précédemment comment on aidoit cette évacuation, et comment on dissipoit l'irritation qui pourroit y apporter quelques changemens. Les narcotiques doivent être administrés en fomentations sur l'abdomen, et en injections dans le vagin. Ils sont nécessaires dans le cas même où l'évacuation des lochies paroîtroit entière, parce que si on l'abandonnoit à elle-même, l'irritation se communiqueroit du thorax au bas-ventre. Si la diminution des lochies se manifeste avec la maladie inflammatoire, il faut évacuer l'utérus par des sang-sues, pendant qu'on désemplit le thorax par les saignées. J'expliquerai dans

un moment cette double action, en parlant des vésicatoires.

On ne peut trop accélérer la déplétion des parties enflammées, il faut sur-le-champ saigner du bras pour procurer le dégorgement. La saignée du bras favorise aussi l'écoulement des vidanges, qu'on maintient par les moyens indiqués ci-dessus.

On n'appliquera pas sur le point inflammatoire ces corps trop chauds, par l'action desquels on détermine une prompte résolution dans les pleurésies d'une autre espèce, car on augmenteroit la coagulation de la matière laiteuse. On les remplacera par l'usage de substances capables d'entretenir une chaleur plus modérée, mais plus universelle, afin de déterminer des sueurs abondantes. Pour aider le dégorgement de la plèvre et des poumons, on appliquera un large vésicatoire sur le point douloureux ou la surface de la poitrine, où se manifestera le plus grand embarras.

L'irritation causée aux parties supérieures, par un vésicatoire, pourroit déterminer sur elles l'affluence de la matière laiteuse encore retenue dans l'abdomen, si l'on ne parvenoit à balancer cette action par une autre, dont l'effet soit en sens contraire.

Pour remplir ce but, on fixera un second vésicatoire sur la cuisse du côté opposé à celui où l'on aura déterminé le premier point d'irritation. Ces deux opérations seront simultanées, pour qu'elles agissent en même-temps. On aura, par ces moyens, une double source d'écoulement pour dégager la surcharge des liquides qui accableroient le thorax, et fixer la matière laiteuse dans la région hypogastrique.

Les boissons seront de nature à favoriser les sueurs, et tiendront en dissolution des remèdes fondans, afin de dissoudre les coagulations formées par la matière laiteuse, ou prévenir celles qui seroient prêtes à naître. On a donné à cet égard des préceptes dans le chapitre qui traite de la fièvre de lait. J'ajoute ici que les fondans doivent être pris dans la classe des incisifs, tels que l'esprit de Mindérérus et l'esprit de corne de cerf. Ils facilitent les sueurs et sont antispasmodiques : trois qualités qui leur méritent la préférence sur tous les autres ; on les donnera à forte dose. On peut faire prendre aux malades deux, trois, et quatre onces d'esprit de Mindérérus dans les vingt-quatre heures, en l'étendant dans une suffisante quantité de boissons. L'esprit de corne

de cerf peut être porté à plus d'un scrupule dans le même espace de temps. On en donnera dix à quinze gouttes dans une tasse de liquide dégourdi et non d'une chaleur sensible, pour éviter son évaporation ; et autant, après douze heures de la première prise. Son odeur excessivement désagréable, exige qu'on édulcore le véhicule.

Quelques praticiens ont conseillé les purgatifs fondans et incisifs dans la curation de l'inflammation laiteuse du thorax. L'indication est fondée sur des principes raisonnés. Ils s'efforcent par ce moyen de débarrasser les parties enflammées, en multipliant les purgatifs : ils font revenir la matière morbifique sur des viscères qui l'expulsent par les évacuations alvines. Ils divisent en même temps cette matière qui a tant de tendance à se coaguler : ils excitent enfin par le même moyen des sueurs abondantes, toujours favorables aux accouchées. D'après ces observations, on prescrira le lock suivant à prendre par cuillerées d'heure en heure, jusqu'à ce que les évacuations alvines aient cours.

Dans quatre onces de lock blanc, du codex de Paris, mêlé d'oximel scillitique, deux gros ; de kermès minéral, un grain et demi ;

de sirop de fleurs d'oranges, une once et demie.

La mixture suivante remplira les mêmes indications. Dans quatre onces d'infusion de fleurs de tilleul, mêlez un grain et demi de kermès minéral, un gros et demi d'oximel scillitique, huit gouttes d'esprit de corne de cerf, deux onces d'eau de fleurs d'oranges, deux onces de sirop d'armoise.

Quel que soit de ces deux médicamens celui qu'on choisisse, on agitera chaque fois la bouteille, pour éviter le dépot du kermès que sa pesanteur entraîne au fond du vase, et le donner en fractions toujours égales.

Les deux méthodes curatives indiquées ci-dessus, ne sont point applicables indistinctement à tous les cas, comme l'ont pensé, particulièrement de la dernière, les praticiens qui l'ont proposée. L'expérience prouve que les incisifs et les sudorifiques aidés de l'action des vésicatoires, sont préférables aux purgatifs, toutes les fois que le caractère inflammatoire est très prononcé; mais quand la bouche est mauvaise, la langue chargée, quand il y a des signes de saburres dans les premières voies; quand il y a tendance à la putridité, les purgatifs sont in-

dispensables. Il y a même des cas où les vomitifs leur doivent être préférés. Ces objets seront traités plus en détail en parlant de la fièvre de lait pituiteuse.

Il est de la plus grande importance de laisser subsister long-temps la suppuration occasionnée par les vésicatoires, afin de procurer le dégorgement complet du thorax et des parties qu'il renferme. S'il restoit une portion de la matière laiteuse dans le tissu des poumons, ou adhérente à la plèvre, il en naîtroit une toux habituelle qui occasionneroit la phthisie pulmonaire. Cette dernière maladie est très-fréquente chez les femmes, dans la circonstance dont on parle; on seroit effrayé du nombre de celles qui périssent de cette affection, si on pouvoit en donner un calcul exact. On en traitera dans la suite.

On n'oubliera pas qu'une femme qui paroît délivrée des symptômes inflammatoires dont on a donné l'histoire, porte souvent dans ses veines et pendant un long espace de temps, une quantité de matière laiteuse que des évacuations répétées n'ont point épuisée. On a dit qu'elle circuloit avec le sang, toujours prête à se déposer sur les organes qui ont été lésés; l'expérience confirme

firme trop cette doctrine, pour être révoquée en doute : de-là la nécessité de prolonger pendant deux à trois mois la suppuration, à moins que la femme délivrée des accidens les plus graves, ne redonne le sein à son enfant. Nous verrons ailleurs pourquoi les nourrices sont exemptes de la plupart des maladies chroniques qui succèdent aux couches.

Lorsque la suppression ou la diminution des lochies a précédé l'inflammation de la poitrine, le plan de curation devient différent par rapport aux saignées. On remarque en effet que dans l'hypothèse donnée, le bas-ventre devient plus mou et s'affaisse : la matière laiteuse est donc remontée aux parties supérieures. La matrice s'est contractée, et son dégorgement a poussé les liquides dans les cavités situées au-dessus d'elle : l'irritation des poumons ou de la plèvre, a facilité cette métastase. Dans ce cas, il faut rappeler les fluides vers les parties inférieures par les saignées du pied. C'étoit l'opinion de Sennert ; il assure, d'après l'expérience, qu'on ne doit avoir recours à la saignée du bras, qu'après en avoir pratiqué plusieurs du pied. Il ajoute que si ces dernières ne réussissent pas à rappeler les lochies, on

a la preuve que l'utérus ne reçoit plus les liquides auxquels il devoit donner passage; et dans ce cas, on fait la cure ordinaire de la pleurésie ou de la péripneumonie, eu égard aux remèdes antiphlogistiques. Nous ajouterons qu'en ne négligeant point la curation externe, pour faciliter le renouvellement des lochies, on réussira mieux que Sennert. On n'oubliera pas non plus que le caractère de la matière morbifique exige l'usage des incisifs qu'on a indiqués plus haut.

Si l'inflammation prend naissance au moment où les lochies diminuent de quantité ou se suppriment, la cure sera dirigée sous ce nouveau rapport. On diminuera l'engorgement de la poitrine par des saignées du pied, afin de faire continuer ou rétablir le cours des lochies; car dans tous les cas, les plus grands efforts doivent tendre à rappeler constamment la matière laiteuse vers les viscères de la région hypogastrique. La méthode curative se rapprochera donc davantage de celle qu'on a prescrite, dans le cas où il y auroit suppression ou diminution des lochies, avant l'existence des symptômes inflammatoires du thorax. Au reste les médicamens qui ont la vertu incisive

et diaphorétique, seront administrés comme dans les cas précédens.

CHAPITRE XL.

De l'apoplexie laiteuse.

L'ÆTIOLOGIE de la fièvre de lait inflammatoire, celle de la pleurésie et de la péripneumonie laiteuse, et ce qui a été dit de la mobilité de ce fluide, en parlant de la facilité avec laquelle il s'écarte des routes qui lui ont été assignées par la nature pour son évacuation, expliquent le mécanisme de la formation de l'apoplexie laiteuse. Cette affection redoutable étoit connue d'Hippocrate ; il dit que « si la matière des lochies » se porte à la tête, la plupart des malades » périssent promptement ». Il donne les signes de cette maladie : *la face, dit-il, est rouge, la tête pesante, les malades ne peuvent la mouvoir sans douleur, les yeux sont très-rouges, il en sort un sang ténu : quelquefois il s'échappe par les narines ; s'il sort en abondance, la maladie se prolonge.* On ne voit encore dans ce récit qu'une affection comateuse, qui n'a pas privé les malades de l'usage des sens ; mais la ma-

tière laiteuse continuant à se porter au cerveau, l'apoplexie en est la suite nécessaire, et elle se manifeste alors avec tous les symptômes qui l'accompagnent ordinairement. Boerhaave la compte au nombre des effets de la suppression des menstrues. La diminution seule de cette évacuation suffit pour lui donner naissance.

Une femme de trente-deux ans, demeurant rue de l'Echelle, étoit accouchée de son second enfant sans accidens. Elle étoit d'une constitution sanguine, et avoit des lochies abondantes. Un événement malheureux qui intéressoit la sûreté de son père, lui fut rapporté sans ménagement, le cinquième jour de son accouchement; le chagrin qu'elle en conçut, fit diminuer promptement l'évacuation puerpérale, et dans l'espace de douze heures, la suppression fut entière. Dès les premiers momens où ce trouble commença, l'abdomen se tendit et devint douloureux; après quelques heures, la malade eut du délire; la tête fut douloureuse, la face et les yeux rouges et immobiles, la respiration laborieuse. Bientôt elle devint stertoreuse, et en examinant la malade, ceux qui l'environnoient s'apperçurent qu'elle étoit tombée en apoplexie.

On la saigna du pied très-promptement : je fis en outre appliquer des ventouses, d'abord sèches, aux cuisses et aux aînes, et ensuite scarifiées. On couvrit la région hypogastrique de fomentations émollientes. A côté des parties qui avoient été scarifiées, on appliqua des vésicatoires très-âcres. La saignée du pied fut réitérée six heures après la première, et une autre quelque temps après la seconde ; je fis faire une incision sur le trajet des veines occipitales. On en tira près de huit onces de sang, autant qu'on put l'apprécier.

Le lendemain, la malade regardoit ceux qui l'entouroient, et donnoit des signes de connoissance : la respiration étoit plus facile, l'écoulement des lochies avoit reparu en petite quantité. Les symptômes se calmèrent de jour en jour, mais la langue étoit paralisée. Les évacuations alvines, souvent répétées pendant la suppuration des vésicatoires, dissipèrent après cinq semaines la paralisie de la langue.

CHAPITRE XLI.

De l'insomnie, du délire, de l'épilepsie, etc., qui dépendent de la métastase de l'humeur laiteuse sur le cerveau.

Sennert attribue aux vapeurs qui s'élèvent de l'uterus, les affections comateuses qu'on vient de démontrer dépendre d'une métastase laiteuse ou de l'irruption d'une partie de cette humeur sur le cerveau. Il soumet à la même cause l'insomnie, le délire et la manie, qui ne sont dans la réalité que des modifications de l'effet qu'a opéré le lait. D'après cette persuasion, nous ne ferons pas non plus une mention particulière de chacune d'elles, parce que nous sommes bien convaincus que la manière dont le lait se porte à la tête, et sa quantité plus ou moins considérable, donnent naissance aux différens symptômes comateux qu'on observe chez quelques accouchées. Nous ne séparerons donc point ce que nous avons dit de l'apoplexie, d'avec le délire, l'agitation qui interrompt le sommeil, la manie, l'épilepsie et les autres affections de ce genre. Nous n'appercevons dans ces divers phénomènes qu'une diversité dans l'ac-

tion d'une même cause qui les crée tous par le même mécanisme.

En effet, en réfléchissant à l'époque où ces accidens se manifestent, on reconnoît que c'est au moment où la fièvre de lait se déclare, ou lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré. Une seule observation suffira pour prouver cette proposition, parce que les circonstances de la maladie qui en fait le sujet, donneront plus de poids à l'opinion qu'on vient d'énoncer. Une femme, dit Sennert, qui avoit eu *de la disposition à la mélancolie*, se plaignit, au quatrième jour de ses couches, du défaut de sommeil et *d'insomnie mélancolique*. Peu de temps après ces premiers accidens, elle devint tellement maniaque, qu'on fut contraint de la garrotter. Cependant on l'a guérit. Quatre ans après, elle accoucha d'un second enfant; elle éprouva des symptômes à-peu-près semblables à ceux qu'elle avoit eus dans ses couches précédentes (à l'exception de la manie, sans doute, puisque l'observateur n'en parle point). Le délire dura quelques semaines; mais elle recouvra sa santé à la cessation des suites de couches.

On a dû remarquer que la maladie rapportée par Sennert, s'est manifestée au temps

de la fièvre de lait, et que dans les deux circonstances où elle a eu lieu, la curation n'a été entière qu'à la cessation des suites de couches : circonstances qui démontrent que les évacuations lochiales ont dégagé le cerveau sur lequel la matière laiteuse avoit fait irruption. Amatus le Portugais dit qu'une femme, habituellement d'une bonne santé, devient folle et mélancolique à chaque fois qu'elle accouche. Cet état dure un mois, pendant lequel quelques remèdes suffisent pour la guérir.

L'observation suivante, extraite du même auteur (1ere centurie, obs. 33eme), donne au systême que nous suivons un complément de preuves, qu'il est important de soumettre au jugement des lecteurs. « La femme d'un » tailleur accoucha d'une fille : elle parut » assez bien portante jusqu'au septième » jour ; cependant les vidanges ne cou- » loient pas en quantité suffisante. Le sep- » tième jour, elle eut de la fièvre avec » frisson : elle souffroit de la partie anté- » rieure de la tête ; elle avoit de temps à » autre une douleur sous la mamelle gauche : » cette douleur s'étendoit jusqu'à la nuque. » Le jour suivant, la fièvre persistoit : la » malade ne parloit point, n'éxécutoit aucun

» mouvement. Quand je lui demandois comment elle se trouvoit, où elle souffroit, » elle répétoit mes questions..... Persuadé » de l'irruption du fluide des lochies vers » la tête, je lui fis donner un lavement, » et tirer du sang du pied..... »

L'auteur ajoute qu'il fit réitérer les saignées, et que la femme fut guérie dans l'espace d'un mois. Dans les circonstances de ce dernier événement, on remarque une diminution manifeste dans l'écoulement des lochies et le transport de la matière laiteuse vers la tête; d'où les accidens comateux, qui n'ont cédé qu'au dégagement des vaisseaux, procuré par des saignées répétées.

On trouve dans Laforest des observations confirmatives de celles qu'on vient de rapporter. Elles manquent, à la vérité, de la précision nécessaire, pour qu'on puisse en faire usage. Malgré l'inexactitude qui régne dans le récit, on reconnoît facilement que ces affections comateuses tirent leur origine de la surcharge du cerveau, occasionnée par la métastase laiteuse.

D'après ces considérations, nous n'ajouterons rien à ce qui a été dit de la cure de l'apoplexie laiteuse, par la raison qu'il n'y a entre cette dernière et les autres affections

relatées dans ces articles, aucune vraie différence que l'intensité de leur cause, c'est-à-dire, dans l'apoplexie un plus grand engorgement du cerveau que dans le délire, l'insomnie, l'épilepsie, etc. D'où il résulte que dans ces derniers cas, le dégorgement sera obtenu par des évacuations moins considérables. Je ne serois pas cependant de l'avis de Forestus (Laforest), qui paroît trop ménager le sang chez les femmes en couches. Il répète à la vérité les saignées; mais il tire trop peu de liquides à chaque fois, et par conséquent il n'opère pas une déplétion suffisante; d'où il résulte que la tête reste plus long-temps embarrassée. Amatus montre plus de hardiesse, et obtient aussi des succès plus prompts et plus décisifs. Les femmes dans l'état dont nous parlons sont généralement trop pleines de sang pour qu'on doive craindre l'effet des fortes saignées. Mais comme il s'agit aussi de favoriser l'écoulement affoibli des vidanges, ou le rappeler s'il a disparu, on prendra à cet égard les précautions que nous avons indiquées en parlant de l'écoulement insuffisant de cette évacuation.

CHAPITRE XLII.

De la fièvre de lait pituiteuse.

Si la grossesse avoit un accroissement qui ne genât jamais les fonctions ; si les femmes, qui ont conçu, portoient leurs enfans, sans être exposées aux maladies qui peuvent les attaquer dans tous les autres temps, la fièvre de lait seroit peut-être toujours inflammatoire ; mais l'expérience apprend que la chose se passe autrement. Sans examiner scrupuleusement la question de savoir si les accidens auxquels les accouchées sont exposées, dépendent de leur manière de vivre, des habitudes auxquelles elles se livrent, des usages de la société qui sont pour la plupart étrangers aux lois de la nature, sur tout parmi les personnes riches, et dans les grandes villes ; sans considérer si les générations actuelles ont perdu une partie de leur force et de la bonté de leur constitution dans cette dernière classe ; il est certain que c'est chez les femmes dont on a parlé plus haut, que les maladies qui accompagnent la grossesse sont devenues

très-fréquentes. C'est donc dans leur constitution actuelle, qu'il faut chercher la cause des accidens qui les affligent, quand elles deviennent mères. Comme cette question a été exposée amplement quand j'ai parlé de la constitution des femmes, je n'y reviendrai pas dans cet article; j'y renvoie le lecteur : il y trouvera le détail des causes de la constitution pituiteuse.

Supposons maintenant que les femmes, de la constitution que je viens d'indiquer, aient conçu; au lieu d'un sang foncé en couleur, quelquefois même privé d'une assez grande quantité de sérosité et toujours prêt à porter l'inflammation et l'embrasement dans toute la capacité de l'abdomen, on ne trouvera qu'une pituite tenace, inerte, immobile et adhérente aux solides; celles, sur-tout, qui ont un écoulement presque continuel, connu sous le nom de fleurs blanches, rendent souvent des glaires épaisses qui ressemblent parfaitement à une humeur pituiteuse catarrhale. Les praticiens n'ont pas hésité à considérer cette maladie comme un catarrhe de la matrice, entièrement semblable à ceux qui affectent quelquefois le poumon ou la membrane pituitaire. Ces vérités ont été mises dans un

plus grand jour dans l'histoire des maladies des filles.

Les phénomènes de la grossesse concourent tous à démontrer que cette humeur doit s'amasser en grande abondance dans la matrice et les aûtres viscères du bas-ventre ; les preuves en sont établies ailleurs. Au moment de l'accouchement, l'action qui fait mouvoir les fluides, semble dépendre de lois différentes de celles par lesquelles ils avoient circulé pendant la grossesse. Le trouble, qui survient alors, excite un mouvement fébrile, pour rétablir l'équilibre que le volume de l'utérus avoit dérangé, à certains égards ; mais on remarque une suite d'effets bien différens de ceux dont j'ai donné le détail, en parlant des fièvres de lait inflammatoires. La fièvre qui a lieu, avec excès de matière glaireuse, doit faire repasser dans le torrent de la circulation, la portion des liquides qui stasoient dans la matrice et les autres parties, pour fournir à la sécrétion du lait ; elle doit, en même temps, opérer la coction de cette humeur pituiteuse, qui n'est pas propre à suivre les routes tracées par la nature pour se porter dans tout le système vasculaire et y être assimilée ; il faut donc considérer

alors la fièvre de lait comme étant en même-temps une fiévre catharrale. En effet, elle en a les symptômes et la terminaison. Le nom de catharrale, que je lui donne, ne paroîtra peut-être pas conforme à l'idée que les anciens avoient du catharre. Ils prétendoient que sa cause matérielle consistoit uniquement dans la formation d'un fluide, tantôt visqueux et froid, tantôt âcre, salé, et quelquefois caustique, mais toujours tirant son origine du cerveau. Je ne suis pas du même avis. Je suis persuadé avec Sennert, que les viscères inférieurs peuvent concourir à sa formation, sans en excepter l'utérus.

La ressemblance qui se trouve entre la fièvre de lait, dans les constitutions pituiteuses, et la fièvre catharrale bénigne, consiste en ce que, dans l'une et l'autre, la matière lente et visqueuse qui s'arrête dans une partie, quelle qu'elle soit, y forme des engorgemens qui occupent presque toute l'étendue du viscère ou de la partie affectée; mais il faut observer, avec les anciens, que ces engorgemens sont plus particulièrement dans les extrémités vasculaires, et que les grands troncs ne semblent pas y participer d'une manière sensible dans les commencemens. L'action vitale conserve,

sans doute, encore des routes praticables aux liquides qui parcourent ces viscères ; mais, comme le sang, duquel ils tirent leur origine, a la même ténacité, l'étendue de l'engorgement augmente au point d'opposer enfin des obstacles insurmontables à la circulation.

Dans ce temps, la fièvre s'allume ; mais cette fièvre est foible, le pouls est lent et large dans ses contractions : elle est nécessaire pour opérer la division de la matière qui s'étoit fixée dans les fins vasculaires. C'est dans ce mouvement fébrile que consiste la coction de l'humeur morbifique qui doit être assez atténuée, pour être ensuite expulsée par les émonctoires convenables. Cette crise suppose deux conditions essentielles ; une force suffisante dans les vaisseaux et dans les contractions du cœur, et un engorgement résoluble. Or, toutes les fois qu'un sujet est affoibli ou épuisé, la coction devient impossible : il en est de même si les forces restant conservées, l'engorgement résiste à la fièvre par l'étendue et la quantité des parties qu'il occupe. On peut conclure de ces principes qu'une affection catharrale, qui attaque à la fois plusieurs ou un seul viscère qui, par sa position,

gêne les fonctions vitales, est une maladie mortelle. Le plus grand engorgement, le plus grand épaississement du liquide, augmentent encore le danger de cette maladie.

En considérant ce qui se passe sur-tout dans les enfans qui ont des affections véritablement catharrales, on reconnoît que les membranes qui recouvrent les os dont la base du crâne est composée, ont acquis un volume beaucoup plus considérable que celui qu'elles avoient auparavant. La face même se bouffit, les joues s'enflent, les yeux s'éteignent et deviennent plus petits par le gonflement du visage ; toute la tête s'engorge, une humeur visqueuse s'échappe par les narines dans les commencemens de la maladie ; les yeux sont engorgés, il s'en échappe des larmes involontaires ; les sinus éthmoïdaux, frontaux, maxillaires, etc., ou les cavités nasales mêmes, sont presque entièrement fermées ; les vaisseaux qui parcourent ces membranes se trouvant comprimés, le sang stase dans le cerveau, et cause des affections comateuses qui font périr les malades.

On trouve à l'ouverture des cadavres les membranes des parties que je viens de nommer, épaissies, couvertes d'un enduit muqueux ;

muqueux. Quand la fièvre a persisté pendant long-temps, le liquide est atténué, il est plus âcre, il corrode tout ce qu'il touche, il devient fétide et donne des marques d'un commencement de putridité. L'intérieur du crâne n'est pas exempt de congestion, le cerveau et le cervelet sont plus mous que de coutume : les ventricules sont assez fréquemment remplis d'un liquide quelquefois épais, quelquefois gélatineux ; quelquefois une eau pure en occupe toute la capacité, le plexus choroïde est décoloré, etc.

La même chose se passe dans les engorgemens des viscères du bas-ventre, qui causent la fièvre de lait pituiteuse ou catharrale. Les symptômes sont modérés dans les premiers momens, le gonflement du bas-ventre survient sans causer beaucoup de douleur, les lochies se suppriment ou coulent en petite quantité. La fièvre qui naît de cette suppression n'est pas violente, les malades n'ont pas soif ; elles tombent dans l'affaissement. Par les progrès de la maladie, le pouls se concentre, devient plus petit, le ventre acquiert un volume énorme : quelquefois la tête est affectée, et quelquefois elle reste libre; cependant l'esprit s'abat, les facultés intellectuelles s'anéantissent,

pendant que la foiblesse du pouls augmente et ne laisse plus sentir que des ondulations. Les malades meurent dans cet état.

A l'ouverture des cadavres, on trouve le bas-ventre rempli d'une sérosité visqueuse et un peu opaque, ou même colorée, les vaisseaux des viscères de l'abdomen très-gorgés, l'intérieur des intestins rempli d'une humeur gluante et un peu laiteuse, la surface externe en est recouverte dans quelques sujets; l'épiploon présente les mêmes phénomènes: la matrice est gorgée de ce fluide tenace, ses vaisseaux quand on les comprime, en laissent suinter quelques gouttes, les ligamens larges et les ovaires sont dans le même état; la vessie y participe quelquefois, je l'ai vue remplie de glaires, comme quand elle est affectée de catharre. Si la fièvre a duré assez long-temps pour altérer ces fluides et les atténuer, ils sont plus acrimonieux et plus colorés, ils sont plus fétides et plus coulans. Ils paroissent dans quelques sujets avoir rongé les parties sur lesquelles ils se sont fixés; on trouve alors des marques d'inflammation et de corruption par-tout où ils ont porté leurs ravages. L'épiploon est souvent fondu, ou il en reste peu de traces. Si les autres viscères ne sont pas

aussi altérés, c'est que leur tissu, plus solide, résiste davantage à l'effet de cette matière acrimonieuse.

Quand la maladie est attaquée dans ses commencemens par les remèdes convenables, les femmes rendent par les sisles des matières fondues et puantes, le pouls s'élève et acquiert de la force, le ventre se détend. Alors la langue devient plus chargée; de blanche ou souvent nette qu'elle étoit jusqu'alors, elle se colore et se couvre d'un limon plus épais; c'est un signe de coction. Les urines déposent un sédiment abondant: la peau ne reste plus sèche, elle se couvre d'une moiteur légère d'abord; ensuite la sueur s'établit. La viscosité de l'humeur qui recouvroit la langue, disparoît par degrés; le goût des alimens revient, les malades en demandent. En soutenant les évacuations avec ménagement, on expulse complètement les humeurs qui formoient la maladie; mais la convalescence exige une grande circonspection dans les premiers temps.

On reconnoît cette fièvre par des lochies visqueuses: elles paroissent un mélange de lymphe épaissie, combinée au sang dans les premiers jours; et quand la couleur de cet

écoulement s'éteint, alors le liquide que rendent les nouvelles accouchées ressemble à une espèce de gelée glaireuse, qui a différens dégrés de consistance. Dans quelques endroits des linges sur lesquels on reçoit cette matière, on apperçoit des mucosités qui s'épaississent, et qui prennent par la dessication différentes teintes, les unes d'un jaune pâle, les autres diaphanes, comme un simple mucilage transparent; quelques-unes prennent une couleur tirant sur le verd, à-peu-près comme le liquide que rendent les glandes du vagin chez les femmes qui ont des fleurs blanches un peu âcres. Le reste des linges est sali comme s'il avoit été trempé dans un pus étendu d'une certaine quantité d'eau.

La fièvre de lait s'annonce par des frissons légers et irréguliers, un embarras dans la région hypogastrique, suivi d'une tension assez durable, à moins qu'une diarrhée ne survienne. Dans ce cas, les malades rendent des matières glaireuses fétides en petite quantité; leur expulsion est précédée de douleurs légères. Quand la maladie ne prend pas cette terminaison, le ventre se tend davantage, et alors la fermentation des matières qui y sont contenues donne lieu à une fièvre

putride. Il est important de remarquer que les mamelles, sur-tout chez les femmes qui ne nourrissent pas, ne sont pas remplies ou qu'elles le sont très-peu, et que lorsque la fièvre s'allume pour prendre un caractère de putridité, elles se désemplissent et s'affaissent, pendant que le bas-ventre se tend davantage; alors il y a véritablement putridité : j'en parlerai ailleurs.

Chez quelques sujets, la fièvre de lait parcourt ses temps avec plus de régularité; elle atténue assez la pituite pour la faire passer par différens émonctoires, comme les urines, les selles et quelquefois les sueurs. Cette différence vient sans doute de la plus ou moins grande altération des humeurs, de la plus ou moins grande quantité de pituite, et du degré de viscosité qu'elle a acquis. Le traitement contribue aussi beaucoup à changer la terminaison de la maladie, soit en facilitant la curation, soit en la rendant plus difficile, comme quand on donne des acides aux malades : pratique trop généralement adoptée, quoiqu'elle soit très-dangereuse.

Cette maladie est grave : quand la pituite est abondante, elle dégénère en fièvre putride, sur-tout dans les sujets dont la fibre

est molle et inerte, parce que la coction de l'humeur est dans ce cas très-difficile. Il est certain que la plupart des malades abandonnées elles-mêmes succomberoient aux accidens qui leur arrivent.

La diarrhée qui s'établit quelquefois, les soulage, et suffit souvent pour les guérir; la tension du bas ventre qui ne cède point aux évacuans, est un signe mortel.

La fièvre qui s'allume dans le commencement de la maladie est nécessaire à la curation, et quand le pouls reste affaissé, on ne doit point espérer de guérison.

Il faut s'attacher dès les premiers momens à inciser les fluides, afin de faciliter leur circulation. Pour pouvoir y parvenir, on fera usage des décoctions de gramen, qui est un des meilleurs savonneux. Les infusions des plantes légérement incisives, comme les pissenlits, les chicorées, la bardane, la bourrache, la buglose, sont des remèdes très-appropriés à la maladie. Je préfère les infusions aux décoctions, parce qu'elles fatiguent moins l'estomac, qui est ordinairement foible. La terre foliée de tartre, à la dose de deux et trois gros par jour, dans une des décoctions ou infusions que j'ai nommées, remplit très-bien l'indication

qu'il faut suivre : ces décoctions serviront pour boisson ordinaire.

Les apéritifs un peu actifs, comme l'ache, le persil, la garence, le chardon étoilé en infusion ; les racines de pareira-brava, d'asperge, les oignons cuits dans une quantité d'eau suffisante pour lui communiquer leurs principes, avec l'addition d'un gros de sel ammoniac par pinte, sont des remèdes encore plus actifs et qui réussissent très-bien ; je les prescris de la manière suivante :

Prenez, de racines de persil, de fenouil, de garence, d'asperge, de pareira-brava, de chaque deux onces, si elles sont fraîches.

Faites cuire, dans quatre livres d'eau ; passez, et, dans la décoction, dissolvez deux gros de sel ammoniac ; ajoutez, de sirop apéritif cachectique de Daquin, quatre onces.

Si l'estomac se trouvoit fatigué de cette décoction, on lui substituera la suivante :

Prenez, de Pouillot, d'armoise, de lierre terrestre, d'origan, de lavande, de chaque demi-poignée.

Infusez dans quatre livres d'eau commune, mêlez d'oximel scillitique, quatre onces.

La malade en prendra un verre de deux en deux heures.

J'ai employé aussi, avec un grand avantage, les anti-scorbutiques, quand les humeurs avoient été préparées par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus. En suivant cette méthode, on dispose les fluides à passer par les urines ou les sueurs, à l'aide d'une quantité suffisante de boisson ; et quand la maladie est dirigée avec soin dès l'invasion, il est rare que la fièvre devienne dangereuse.

Si le bas-ventre paroît tendu, et que l'humeur laiteuse ait fait irruption sur les viscères de cette capacité, il faut employer l'ipécacuanha à la dose de quinze grains, en soutenir l'effet par des boissons aiguisées de sels neutres, et par ces moyens le ventre se débarrasse, et les lochies reprennent leur cours, s'il avoit été interrompu ou diminué.

La nourriture doit être simple : du bouillon ou une petite quantité de crême de riz, d'orge et d'avoine, la semoule et le vermicelle qu'on aromatise avec de l'eau de fleurs d'oranges ou le safran, suffisent pour soutenir les forces. Quand la fièvre de lait est passée et que les lochies ne coulent plus, on purge deux ou trois fois les malades avec les purgatifs amers en infusion, comme la rhubarbe, la racine d'eupatoire d'Avicenne, etc.

aiguisés d'un sel neutre. Hoffmann préfère les pilules de Stalh ; elles sont très-indiquées dans cette maladie. On a soin de laisser écouler six à huit jours de distance entre chaque purgatif, pour ne pas fatiguer les viscères. On diminue, par gradation, les boissons jusqu'au jour du premier purgatif, ensuite on les restreint à deux tasses chaque matin jusqu'au dernier, et la cure s'achève parfaitement par cette méthode.

Le traitement que je viens d'indiquer suppose que la maladie a eu une marche modérée, et que la congestion pituiteuse formée dans l'abdomen n'a pas occasionné des symptômes véhémens dans son invasion; car, dans ce dernier cas, toutes les fonctions s'altèrent à-la-fois : le volume du ventre gêne la respiration ; les poumons eux-mêmes s'empâtent à leur tour par la pituite ; la tête est affectée de délire, parce que le sang y stase et y est retenu; les parties externes acquièrent aussi une bouffissure sensible, et les malades meurent suffoquées.

D'autres fois la pituite acquiert promptement un caractère acrimonieux, irrite vivement les viscères du bas-ventre, détermine des douleurs intolérables auxquelles se réunit le gonflement dont j'ai parlé plus haut.

Pour peu qu'on tarde à porter des secours efficaces, les malades succombent promptement aux accidens.

Les causes les plus communes de cet état sont toutes celles qui agissent en diminuant le cours des lochies et de la transpiration. Parmi les externes, le froid est le plus ordinaire; son effet est d'autant plus prompt que les femmes sont alors plus irritables, et que la transpiration, d'ailleurs très-abondante dans ce temps, se supprime avec la plus grande facilité. La diminution ou la suppression complète de cette excrétion, reporte la sérosité dans les parties internes. Mais cette sérosité tient en dissolution une grande proportion d'humeur muqueuse qui se coagule très-promptement; d'où les congestions abdominales dont j'ai donné l'histoire précédemment.

Les affections morales portées à un certain degré de véhémence, sur-tout lorsqu'elles ont pour objet une inquiétude vive, une surprise fâcheuse ou un chagrin bien ou mal fondé, occasionnent promptement les symptômes de la fièvre pituiteuse des nouvelles accouchées. La raison s'en déduit de ce que j'ai dit ci-dessus, en parlant de la proportion abondante de mucilage dis-

sous dans la sérosité, et de la facilité avec laquelle toutes les excrétions se suppriment. Or, on sait que les femmes en couches sont infiniment plus sensibles que dans tout autre temps de la vie ; on sait aussi que rien ne dérange plus promptement les fonctions de toute espèce, que les grandes passions et les mouvemens de l'ame. Ces deux réflexions suffisent pour éclairer la théorie de la formation de la fièvre pituiteuse dont je parle, et en expliquer tous les phénomènes.

En considérant le mécanisme par lequel la sérosité, la lymphe et la matière laiteuse se portent précipitamment sur les viscères de l'abdomen, on conçoit aisément que ces humeurs déviées de leur route, acquièrent subitement une acreté qui irrite les parties avec lesquelles elles sont en contact ; d'où tous les symptômes inflammatoires ou les congestions qui prennent d'autrefois une sorte de disposition à la putridité, selon le degré d'altération dont ces humeurs sont susceptibles.

On juge encore que ces liquides arrivant avec promptitude et en grande quantité vers les parties où elles se rassemblent, les autres en seront moins surchargées, et cette considération explique comment les mamelles

de dures, pleines, fermes et amples qu'elles étoient avant l'invasion de la fièvre de lait pituiteuse, doivent s'affaisser et s'affaissent réellement, à proportion que la congestion abdominale est plus considérable, dure depuis plus long-temps ou est plus irrésoluble. Je ne comprendrai point dans le nombre des causes internes de cette affection morbifique, les humeurs bilieuses ou les saburres stagnantes dans les premières voies, parce que cet état forme un autre ordre d'accidens, que je désignerai sous le nom de fièvre humorale des accouchées. Quoique ces deux maladies aient beaucoup de ressemblance entre elles, et que leur traitement se ressemble aussi à beaucoup d'égards, j'ai cru que pour donner une idée plus exacte des différens états pathologiques d'une femme en couche, il étoit nécessaire de les distinguer.

Quoique j'aie adopté le nom de fièvre de lait pituiteuse, je ne prétends pas indiquer par cette dénomination que le temps où se forme la maladie dont je parle, ou qu'elle se manifeste constamment à cette époque, corresponde exactement avec le moment où la fièvre de lait se manifeste. En effet, elle attaque les femmes dans tous les temps des couches,

mais plus particulièrement quand l'humeur laiteuse est abondante, soit que la sécrétion en soit déjà commencée ou non dans les mamelles. C'est pourquoi on a vu quelques sujets être affectés de cette maladie dans les premières vingt-quatre heures, à dater de leur accouchement. A la vérité, elle est plus commune dans le temps où le lait paroît déterminé à se porter aux seins. Si, à cette époque, une sollicitude vive ou une affection désagréable agite les femmes, le ventre se tend, se durcit, et ce premier accident est bientôt suivi de tous ceux dont j'ai donné plus haut l'énumération.

La curation a trois temps distincts qui indiquent des médicamens bien différens entre eux. Dans les premiers momens, les liquides ne paroissent pas encore avoir acquis de coagulation; le spasme est le symptôme le plus marqué. Or, un médicament qui dissiperoit le spasme et qui préviendroit la coagulation, rempliroit les deux indications essentielles. D'après ces vues, j'ai donné l'esprit de corne de cerf dans un délayant, et il a promptement dissipé ces symptômes. Telle est la méthode que j'ai suivie avec succès; je fais boire à coups très-rapprochés une infusion légère de bourrache, ou

de gramen si les malades ne supportent pas la saveur de la bourrache. Je fais mêler à la première tasse huit ou dix gouttes d'esprit de corne de cerf; on édulcore cette boisson avec le sirop de fleurs d'oranges ou un sirop ordinaire; mais le premier comme antispasmodique doit avoir la préférence, à moins qu'il ne déplaise à quelques malades. On continue la boisson édulcorée, et de huit en huit heures, on y ajoute la quantité d'esprit de corne de cerf que j'ai désignée ci-dessus, en observant toujours de la faire prendre en une seule dose, dans une tasse d'infusion. On tient les malades assez couvertes pour faciliter les sueurs, mais sans occasionner une chaleur vive qui seroit nuisible. Bientôt la transpiration devient abondante, les lochies reprennent leur cours, et les accidens disparoissent promptement.

Le gonflement du bas-ventre ne subsiste pas long-temps sans être accompagné de douleurs, qui acquièrent avec vitesse une grande intensité, et qui suscitent aussi très-promptement des accidens inflammatoires. Cet état ne se rapproche du caractère véritablement inflammatoire, qu'autant que la constitution de la malade est plus sanguine, et que, par conséquent, le tempérament

est moins pituiteux. Mais, d'abord, on sait que ces deux modes de constitution se trouvent souvent réunis, en se combinant ensemble ; en second lieu, on ne doit pas oublier que la surabondance de liquide mucilagineux, qu'on observe chez les nouvelles accouchées, forme en quelque sorte une constitution momentanée (si l'on ose parler ainsi), qui est assujettie, tant que les mêmes circonstances persistent, aux affections morbifiques des personnes naturellement pituiteuses. Ces observations m'ont paru nécessaires à développer pour prévenir toute espèce de doute, et sur la théorie que j'établis et sur la méthode curative qui en dérive, méthode, d'ailleurs, appuyée par de nombreuses observations.

Je reviens aux accidens dont j'ai parlé, c'est-à-dire je suppose qu'une femme nouvellement accouchée, a le bas-ventre très-gonflé ; que ce gonflement est accompagné de douleurs qui n'ont pas une durée ancienne (et ici il faut entendre par l'expression ancienne l'espace de ving-quatre ou trente heures) ; que l'écoulement des lochies est diminué de quantité, ou qu'il est complètement supprimé ; deux derniers symptômes qui exigent un mode particulier de

curation. On s'attachera à calmer les douleurs 1°. par les médicamens externes, tels que les applications non-seulement émollientes, mais aussi narcotiques. Pour remplir cette indication, on emploiera les décoctions de ciguë, de jusquiame ou de morelle, avec celles de feuilles de mauve ou d'autres plantes émollientes; on en fera des fomentations qui resteront constamment sur la région dans laquelle se sera manifestée la douleur.

Pendant qu'on calmera les symptômes au moyen des remèdes externes, on dissipera l'irritation par des médicamens internes, qui soient en même temps fondans, anti-spasmodiques et modérément diaphorétiques. La potion suivante remplit ces indications: prenez d'infusion de fleurs de tilleul ou de primeverd, huit onces; ajoutez d'esprit de corne de cerf et de laudanum liquide, de Sydenham, douze gouttes de chaque; de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un gros: mêlez deux onces de sirop de violettes ou de guimauve: faites une potion à prendre en deux doses, à deux heures de distance l'une de l'autre, si les douleurs se renouvellent un peu après la première prise, ou à une heure seulement d'intervalle, et s'il n'y

a

a point de différence dans l'intensité des douleurs.

Dans le cas où les souffrances diminuent sensiblement après la première dose, il suffit de donner une cuillerée de cette potion dans chaque verre de tisane. On prévient par cette méthode le retour du spasme et de l'irritation, et les symptômes se dissipent très-promptement.

Comme il paroît que le dégagement de substance gazeuse, qui a lieu dans les intestins, est une des causes la plus active de l'irritation, il est nécessaire d'absorber, si l'on peut, ce gaz aériforme, dont l'expension détermine la distension et le tiraillement des viscères abdominaux. On y parvient par les lavemens émolliens, dans lesquels on dissout une petite quantité d'alkali fixe caustique. Pour opérer cet effet d'une manière plus prompte, on use d'une décoction peu chargée de parties mucilagineuses, afin que celles-ci ne nuisent pas à la combinaison qu'on désire effectuer : car on ne peut pas méconnoître la présence d'une certaine quantité de gaz crayeux ou d'acide carbonique, qui s'unissant promptement à l'alkali fixe, perd sa propriété expansive, et procure par cette espèce de réduction un soulagement subit.

Au reste, ce qui est relatif aux effets des gaz élastiques dans les viscères du bas-ventre, a été traité plus amplement dans le chapitre de la tympanite de l'abdomen.

La congestion inflammatoire ou accompagnée d'accidens inflammatoires, n'a pas toujours une marche rapide. On observe quelquefois une lenteur marquée dans ses progrès; circonstance qui donne au médecin la facilité de varier les moyens curatoires, et d'en distinguer plus particulièrement le succès. Cette marche lente se déduit des principes que nous avons exposés plus haut, en parlant de l'influence des constitutions sanguines sur le caractère de l'affection morbifique, dont nous donnons les détails. Dans ce cas, outre les applications émollientes et narcotiques, indiquées précédemment, et l'usage interne des calmans prescrits ci-dessus, on aiguise la tisane des malades avec un sel neutre, comme le sel de Glauber ou le sel d'ebshom, à la dose d'un gros par pinte de liquide. On observera que la plupart des femmes ayant une grande soif, elles prennent ainsi jusqu'à une once de sel de Glauber, dans les ving-quatre heures: j'en ai connu qui avoient pris cette dose dans douze heures. Quand ce liquide apéritif,

aiguisé par un sel neutre, a divisé la partie muqueuse qui commençoit à s'épaissir, il survient une sueur extrêmement abondante, avec la diminution sensible des douleurs. La sueur, entretenue par les boissons, dissipe les symptômes les plus allarmans ; et en continuant pendant quelques jours les mêmes moyens, on termine avantageusement la cure de la maladie.

De quelque manière qu'on ait calmé les accidens graves qui s'étoient manifestés avec vitesse et violence, il reste également un traitement prolongé à observer, comme cela est nécessaire quand la marche a été lente. En effet, il ne suffiroit pas d'avoir diminué la véhémence des douleurs dont j'ai parlé plus haut, pour croire que la maladie est terminée ; la congestion qui subsiste, renouvelle ces mêmes accidens, si l'on ne procure pas la résolution des liquides déjà coagulés, qui les avoient occasionnés. On y parvient en suivant le dernier mode de traitement que j'ai indiqué pour les cas où la maladie suit une marche lente. Cette méthode entretient des sueurs salutaires qui sont le produit de l'humeur divisée, expulsée par les vaisseaux cutanés.

J'ai dit précédemment que la fièvre de lait

pituiteuse étoit accompagnée chez quelques sujets d'une diminution considérable, ou d'une cessation absolue des lochies, indépendamment du plus prompt ou plus lent affaissement des mammelles. Dans ce cas, l'inflammation se montre avec des caractères plus rapides et plus marqués ; ou bien la maladie prend un degré de putridité intense (dernier mode dont il sera parlé en traitant de la fièvre putride des nouvelles accouchées); ou les liquides et le sang qui devoient s'évacuer par l'utérus, paroissent encore staser dans ce viscère et les parties environnantes ; ou il y a déjà un affaissement qui annonce qu'ils se sont portés sur d'autres viscères. Dans le premier cas, on peut encore espérer de leur r'ouvrir les routes par lesquelles ils devoient s'écouler ; dans le second cas, il est très-rare de rappeler leur cours par les vaisseaux utérins.

Quoiqu'il en soit, on doit tout tenter pour obtenir ce résultat heureux, car la guérison est beaucoup plus assurée si l'on y parvient ; tandis qu'elle est douteuse et presque impossible dans le dernier cas (si les lochies restent supprimées). Cependant j'ai obtenu des guérisons malgré la cessation absolue des menstrues. Au reste, on appliquera les

fomentations que j'ai indiquées plus haut, non-seulement sur les parties affectées de douleurs inflammatoires, mais aussi sur la région de l'utérus. On fera des injections de la même espèce dans le vagin ; on y fera parvenir des fumigations plus capables encore de ramollir le tissu de l'utérus, et de dissiper son irritation.

En attendant l'effet de ces moyens, on fera un traitement anti-phlogistique et à-la-fois calmant. Si l'inflammation (quoiqu'elle ne soit pas sincère) menace quelque viscère, on fera une saignée du bras. Elle est d'autant plus indiquée, qu'elle occasionnera une déplétion prompte, et par ce moyen diminuera l'activité de l'inflammation. Mais il suffit d'avoir indiqué ce genre d'affection morbifique, qui paroît disparate avec la fièvre de lait pituiteuse : je renvoie, pour le traitement, à l'article où je traite des congestions inflammatoires du bas-ventre, chez les femmes en couches, et à celui dans lequel j'indique la curation de la suppression des lochies.

Malgré tout ce qu'on vient de lire sur la marche de la fièvre de lait pituiteuse, on n'auroit pas encore toutes les connoissances que cette maladie exige, si je n'ajoutois pas

ici quelques réflexions sur la manière dont cette affection commence chez la plupart des accouchées. Un exemple que je choisirai parmi un très-grand nombre, suffira pour indiquer cette marche et le traitement qui lui convient. Une femme étoit accouchée depuis dix-huit heures, lorsqu'elle éprouva quelques douleurs au bas-ventre : elles furent d'abord très-modérées, et dans l'espace de quelques heures, elles devinrent assez vives. Pendant qu'elles subsistoient, l'écoulement sanguinolent, qui suit l'accouchement, parut presqu'entièrement supprimé ; le bas-ventre devint dur et tendu : la malade ne pouvoit pas s'asseoir sur son lit sans éprouver des douleurs beaucoup plus véhémentes. On me consulta, les choses étant au point que je viens de désigner. En touchant l'abdomen, la malade se plaignit douloureusement de mes recherches. Le pouls étoit fréquent, dur et concentré ; la respiration devenoit un peu difficile, la couleur du visage devenoit pâle et terne, pendant que les yeux étoient plus animés.

Ces symptômes, que j'avois souvent observés, et qui précèdent généralement les états fâcheux dont j'ai donné ci-dessus l'histoire, ne laissoient aucun doute sur le carac-

tère de fièvre de lait pituiteuse. Cette femme d'ailleurs avoit habituellement le tissu cellulaire empâté d'humeur catarrhale : elle avoit aussi, depuis plusieurs années, des fleurs blanches assez abondantes, auxquelles la négligence et la dissipation des personnes de son âge ne lui avoient par permis d'apporter quelque secours.

Je lui fis appliquer des fomentations avec la décoction de cigüe sur l'abdomen et sur la région de l'utérus : je fis maintenir la cigüe elle-même en forme de cataplasme. Je prescrivis un mélange à parties égales de laudanum de Sydenham et d'esprit de corne de cerf à la dose de six gouttes dans une tasse d'infusion de fleurs de primeverd : on répéta cette potion trois fois dans les vingt-quatre heures. Avant ce terme, l'écoulement utérin avoit reparu ; dans les premières heures, les douleurs étoient calmées, et la malade ne souffroit plus dans ses mouvemens.

Elle crut que les remèdes qu'elle avoit pris jusqu'à ce moment suffisoient pour la guérir complètement. Cependant je l'avois prévenue de la nécessité de les continuer pendant plusieurs jours, parce que l'expérience démontre que l'irritation se renouvelle aisément dans l'utérus, quand il a été

affecté de cette manière pour la première fois. Un peu d'insouciance fit abandonner les fomentations et l'usage des narcotiques. Les douleurs recommencèrent, mais on ne perdit pas assez de temps pour qu'elles pussent parvenir à un degré de violence capable de mettre la vie de la malade en danger. On les calma comme la première fois.

On observera qu'il restoit toujours dans les parties affectées une sensibilité extrême qui annonçoit la disposition la plus prochaine au gonflement et aux douleurs. On détruisit ces symptômes par la continuité des fomentations émollientes (car les narcotiques dont l'odeur étoit très-désagréable à la malade, ne furent plus continués), et par une tisane aiguisée de sel de Glauber à la dose seulement d'un gros chaque jour, en ajoutant à ces moyens une tasse d'infusion de fleurs de violette, dans laquelle on mêloit six gouttes d'esprit de corne de cerf matin et soir.

L'histoire de cette maladie est un tableau exact de ce qui se passe chez la plupart des femmes disposées au gonflement douloureux de l'abdomen et aux congestions laiteuses et pituiteuses qui en sont l'effet. Le commencement de cette maladie ne pré-

sente pas plus de difficulté dans la curation, qu'il n'y en a eu dans l'exemple cité, pourvu qu'on soit à portée de donner de prompts secours, et que les affections morales, qui donnent souvent naissance aux symptômes dont nous relatons les détails, n'aient pas un degré de violence tel, qu'elles laissent dans l'ame des nouvelles accouchées une impression difficile à dissiper.

On juge par ce qui précède combien est dangereuse la doctrine qui ne semble admettre pour curation des affections morbifiques dont nous parlons, que l'usage de l'ypecacuanha ou du kermès minéral. Sans doute, comme incisifs et comme évacuans, ces deux médicamens sont utiles, quand la congestion est portée à l'excès, quand il y a un affaissement des facultés vitales et une atonie qui exige des secours actifs : mais dans les autres circonstances, et sur-tout dans les cas d'irritation extrême, ce mode de curation trop précipité ne convient nullement. Au reste, nous aurons encore occasion de faire connoître la fausseté de cette doctrine qu'on a rendue trop générale dans ces derniers temps, et qui ayant été scrupuleusement suivie dans tous les cas, sans faire attention aux différences essentielles que comporte la

maladie dont on vient de lire l'histoire, n'a pas présenté les facilités qu'on espéroit en obtenir dans la curation.

Si le médecin a été appelé trop tard, et que la maladie ait pris un caractère de putridité, elle exige alors des secours tout-à-fait différens : j'en parlerai en traitant de la fièvre putride des nouvelles accouchées. J'observerai seulement ici, que comme la cause matérielle de l'affection est une humeur catarrhale abondante, qui remplit les viscères du bas-ventre, malgré la dégénérescence qu'elle peut acquérir, il est nécessaire de commencer le traitement par l'usage des purgatifs.

CHAPITRE XLIII.

De la fièvre humorale qui dépend des saburres des premières voies, compliquée avec la fièvre de lait.

J'AI parlé de la gêne que le volume de la matrice faisoit éprouver aux viscères du bas-ventre, et du trouble qu'il occasionnoit souvent dans la digestion pendant la grossesse ; c'étoit déjà faire concevoir que, chez nombre de femmes, l'estomac et les intestins

sont remplis d'humeurs grossières, visqueuses et glaireuses. C'est pourquoi la plupart des dérangemens les plus sensibles qui arrivent dans les fonctions dans le temps de la gestation, se manifestent ordinairement par tous les phénomènes qui prouvent que les digestions sont imparfaites. Une autre cause, qui précède souvent celle que j'indique, et qui l'accompagne habituellement, c'est l'irritation qu'éprouvent les nerfs au moment de la conception; irritation qui donne naissance aux dégoûts, aux nausées, aux vomissemens, etc. Si elle subsiste pendant le développement complet de la matrice, le défaut de digestion est permanent. Ainsi, le spasme des nerfs se réunit donc aux causes mécaniques, qu'on a désignées, pour exciter un désordre presque continuel dans les fonctions de l'estomac et des intestins.

Si cette longue suite de temps, pendant lequel une femme nourrie d'alimens qui laissent, dans les premières voies, des fluides capables de contracter une altération sensible, n'occasionne pas toujours des révolutions fâcheuses après l'accouchement; c'est sans doute parce que la fièvre de lait, à cette dernière époque, atténue ces humeurs et en fait la coction avec celle du lait lui-même,

pour chasser ensuite l'un et l'autre par les mêmes voies. Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de la réunion de plusieurs maladies d'un caractère différent, qui soient guéries par la même révolution.

C'est de celle qui a porté le dérangement le plus marqué dans l'économie animale, que dépend la guérison. Si la première a quelqu'influence sur la marche des accidens de la seconde, c'est en les rendant plus graves, sans changer leur façon d'exister. C'est ainsi qu'une maladie dangereuse, dont la cause est accidentelle, dissipe souvent des indispositions invétérées, dont la disparition doit être attribuée à la dernière révolution que le malade à éprouvée. On peut faire l'application de ce principe à une maladie déjà ancienne, qui seroit soumise à l'action de la fièvre de lait; celle-ci parcourt ses temps en se confondant avec la première; et comme ses symptômes sont plus graves, ils masquent assez fréquemment ceux de la maladie antérieure. La crise de l'une et de l'autre se fait en même-temps, et la nature se débarrasse des fluides altérés, par les mêmes émonctoires.

Au moment où une femme vient d'accoucher, le trouble devient général, les hu-

meurs fermentent davantage, et leur acrimonie se développe promptement; les saburres des premières voies sont plus irritantes; leur présence se manifeste par des signes plus caractérisés; la langue qui, jusqu'alors avoit été blanchâtre et couverte d'un enduit visqueux foiblement coloré, prend une teinte plus foncée et se dessèche; la tête est affectée de douleurs lancinantes, avec un sentiment de pesanteur; le pouls devient fréquent, dur et concentré; les urines seroient rouges et chargées, mais il est impossible de les distinguer dans les premiers momens, parce qu'à leur sortie, elles se mêlent aux fluides des lochies. La peau, qui a de la disposition à s'humecter dans les femmes en couches, se dessèche; on y reconnoît une chaleur âcre qui semble s'augmenter pendant qu'on la touche.

Le bas-ventre, sensible par les douleurs qui ont eu lieu dans l'accouchement, devient plus douloureux : il est embrâsé par l'irritation des matières qui séjournent dans les intestins; l'air qui s'en dégage lui donne une tension considérable, accompagnée de chaleur et d'un sentiment de souffrances, dont le siège est étranger à celui des douleurs qui suivent le travail de l'enfantement.

Il est rare que les seins se gonflent dans cette maladie, ils restent communément affaissés; et s'ils ont acquis un peu plus de volume les premiers jours, ils se flétrissent bientôt, ce qui annonce que toute l'humeur laiteuse fait irruption sur les viscères de la digestion.

Ces accidens réunis diminuent ordinairement le cours des vidanges : alors les fluides qui les forment sont appelés vers les intestins, où réside le foyer de l'irritation principale. Ils se mêlent à des sucs déjà dépravés, et contractent la même altération. Le ventre, qui avoit été tendu, acquiert un volume énorme; il devient plus douloureux; les viscères s'enflamment; les lochies se suppriment complètement; la fièvre s'allume davantage; la soif devient continuelle, et rien ne peut l'éteindre. A cette époque, le délire s'empare de la malade, ou un coma somnolentum se manifeste; les progrès de la fermentation alkalisent les humeurs; celles-ci, à leur tour, portent la putréfaction dans la substance des viscères et quelquefois la grangrènent; les symptômes perdent de leur intensité; mais ce calme trompeur ne dure que quelques momens, et il est bientôt suivi de la mort.

L'ouverture des cadavres fait voir que l'estomac et les intestins sont le siège principal de la maladie ; on en trouve des portions gangrenées ; d'autres fois on y reconnoît une grande inflammation, et, dans quelques sujets, les marques d'une suppuration abondante ; il est rare que la matrice présente les signes d'inflammation. Cependant, en l'examinant, on rencontre dans quelques sujets des engorgemens qui ont acquis de la solidité, sur-tout quand la maladie a été d'une durée modérée, comme de quatre à cinq jours ; c'est que le temps nécessaire pour qu'elle pût se débarrasser des fluides qui remplissoient ses parois, n'étoit pas arrivé avant que l'inflammation des intestins, portée au plus haut degré, ne fixât et ne coagulât en quelque sorte le fluide puerpéral. Après les maladies qui ont duré plusieurs semaines, la matrice paroît communément dans un état sain. Je ne parlerai pas ici des congestions humorales ou laiteuses qui peuvent exister dans d'autres capacités, parce qu'elles ne sont que des accidens rares de la maladie dont je donne les caractères, puisque c'est plus particulièrement dans le bas-ventre que les plus grands désordres ont lieu.

L'excès de nourriture qu'on donne quelquefois aux femmes nouvellement accouchées, occasionne une maladie parfaitement semblable, par la gravité de ses symptômes et ses suites funestes. Une jeune femme étoit heureusement accouchée d'une fille. Impatientée de ce qu'on ne lui donnoit pas les nourritures qu'elle demandoit, elle se leva la nuit, pendant que la garde étoit endormie, et mangea une grande quantité de viande et de pain, puis se remit dans son lit. Le lendemain matin, on la trouva dans une agitation extrême avec délire; le ventre étoit tendu et très-douloureux; la bouche sèche et l'haleine fétide, le pouls concentré et fréquent. On lui donna quelques lavemens, qui emportèrent des matières puantes, mais qui ne détendirent pas le ventre. Cet état duroit depuis deux jours, lorsque je fus mandé à Langres pour la voir. A mon arrivée, je lui trouvai la bouche et les dents enduites d'un limon brun desséché; elle étoit dans un délire continuel; le pouls ondulent; les extrémités froides et le bas-ventre très-élevé; les yeux troublés et couverts d'une mucosité blanchâtre; elle mourut quelques heures après. A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes les intestins remplis

remplis d'un gaz fétide ; quelques portions du colon suppurées, d'autres gangrenées ; l'estomac phlogosé ; les parois de la matrice épaisses et dures : ce viscère étoit rempli, à l'intérieur, d'une petite quantité de liquide d'une odeur désagréable. Nous fûmes obligés de terminer nos recherches aux particularités dont je viens d'exposer le détail.

Il suit, de ces réflexions, que la fièvre de lait, en se compliquant avec celle qui dépend de la quantité de matières acrimonieuses qui séjournent dans les premières voies, forme une maladie dont les progrès sont plus rapides et la terminaison funeste. Le danger devient instant lorsque l'humeur laiteuse quitte la matrice pour se porter aux intestins ; parce que ce fluide, cause matérielle d'une fièvre, étant très-abondant, doit occasionner des effets proportionnés à sa quantité.

Quelquefois une diarrhée qui arrive dès le commencement de la fièvre de lait, empêche que les humeurs ne se fixent sur les viscères de la digestion. Le lait, qui devoit se porter aux seins, passe aussi par la même voie. Si la fermentation est modérée et que la maladie soit bien conduite, les symptômes diminuent, quoique la puanteur des

matières soit considérable. La fièvre alors suit la marche des fièvres humorales des premières voies, c'est-à-dire, qu'après de fréquentes évacuations, on obtient la guérison.

Si les matières sont portées à un trop haut degré d'acrimonie dans les intestins, la maladie prend un caractère de putridité.

Cependant le lait dont la sécrétion n'a point été faite pour les mammelles, peut occasionner des engorgemens dans différens viscères qu'on reconnoît encore après la guérison de la maladie dont je parle. Il en sera traité en son lieu.

Ces causes dépendent des humeurs qui séjournent dans le canal alimentaire. Leur fermentation au moment de l'accouchement porte un trouble sensible dans l'économie animale. Si on demande pourquoi je pense que la fièvre humorale des premières voies a plus de facilité à se développer à cette époque que dans les temps qui l'ont précédée; voici ma réponse. Il est certain que la nature s'accoutume aisément à l'action d'un irritant (et les humeurs amassées dans l'estomac et les intestins sont l'irritant dont je parle), quand son énergie a été légère dans les premiers momens : or, on ne peut pas douter qu'un sujet, même d'une complexion foible,

ne résiste très-fréquemment à l'action irritante des sucs extraits d'une mauvaise digestion, sans éprouver de dérangement bien remarquable. Cette action continuée sur les mêmes viscères les rend moins sensibles à ce stimulus, et l'expérience confirme tous les jours cette vérité.

Mais quand un désordre étranger, une fièvre qui dépend d'une autre cause apporte un nouveau trouble, alors la fermentation de ces humeurs s'accroît plus rapidement, et l'acrimonie qu'elles acquièrent cause à son tour une fièvre qui se complique avec la première. L'accouchement est, dans la question que j'examine, la cause étrangère du nouveau trouble qui se réunissant au second, augmente l'acrimonie des sucs du canal alimentaire, pour former la fièvre humorale des premières voies, unie à celle de lait.

Il ne faut pas croire qu'il faille toujours plusieurs jours pour créer cette maladie : une femme qui vient d'accoucher, et qui prend des nourritures qu'elle digère mal, ou qui en prend une trop grande quantité, en est souvent attaquée. Rien n'est plus fréquent dans les campagnes, dont les habitans ont la coutume de donner beaucoup de nourritures aux femmes en couches. J'en ai

vu un grand nombre qui ont péri des suites de cette imprudence : quelques-unes ont résisté aux effets de cette dangereuse coutume, sur-tout lorsque le dégoût général qu'elles avoient pour les alimens les a empêché d'en faire un usage immodéré ou trop long-temps continué.

Le lait par des causes quelconques peut se porter sur les intestins, acquérir une acrimonie acide, passer ensuite à une fermentation plus dangereuse, et causer cette maladie. Ces accidens sont plus fréquens chez les femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans. C'est sans doute par ces raisons que les praticiens recommandent alors une diète sévère, parce qu'ils se sont apperçus qu'un régime austère prévenoit le développement de la fièvre humorale. Quant aux causes éloignées, c'est-à-dire celles qui portent le trouble dans les digestions, elles sont dues à la compression des viscères, aux inquiétudes, au chagrin, à l'usage des mauvaises nourritures, à l'irritation des nerfs, par la difficulté qu'éprouve la matrice à se développer dans quelques sujets, à la foiblesse habituelle de sa constitution ou son épuisement, etc.

Le diagnostic de cette maladie n'est pas

difficile à établir ; la langue est chargée, la bouche est mauvaise, l'haleine est désagréable, les malades se plaignent de ne trouver aucun goût aux alimens, ou de les trouver mauvais ; le pouls est plus dur et plus fort qu'il ne doit être dans les premiers temps de l'accouchement ; la tête est douloureuse et pesante, la couleur de la peau est altérée, elle est sèche et un peu brûlante ; le ventre est plus tendu et plus volumineux que ces accidens ne le comportent, parce que l'irritation s'y accroît facilement. Dans les progrès de la maladie, tous ces signes sont plus marqués et plus aisés à saisir. A ceux-là, il faut joindre les commémoratifs qui se tirent du récit des accidens que la malade a éprouvés dans le temps de sa grossesse, de leur durée et de leur intensité. Enfin, la fièvre prend un caractère de putridité, et sa marche est encore plus rapide.

Le prognostic est grave ; cette maladie passe aisément à la putridité, sur-tout si la malade a quelque sujet d'inquiétude, si elle a du chagrin : la fièvre est mortelle, s'il y a complication avec inflammation de la matrice. Cependant quand elle n'est pas réunie à des accidens étrangers, comme ceux que je viens de désigner, ou d'autres de cette inten-

sité, et que le médecin est appelé dans son invasion, il guérit communément les malades. Il faut dans le prognostic avoir égard au temps de la maladie et aux différentes complications qu'elle présente. Les femmes qui nourrissent s'en tirent plus aisément que les autres ; mais les enfans en souffrent, parce que le lait devient acrimonieux, ce qui indique que la sécrétion du lait diminue le danger inséparable de cette maladie. Les femmes du peuple et sur-tout celles de la campagne résistent plus facilement à ces accidens, parce que leurs nerfs sont moins mobiles, et que la matrice ne se contracte pas ordinairement au point de supprimer ou de diminuer considérablement les lochies.

Les évacuations intestinales sont de la plus grande nécessité ; un trop long séjour des matières contenues dans les premières voies, rendroit la maladie impossible à guérir ; mais il faut en même-temps éviter les grandes irritations qui sont la suite des purgatifs violens. Les infusions légères des purgatifs amers, tels que les différentes rhubarbes et le simarouba, sont très-utiles. Les décoctions sont nuisibles, parce que la partie résineuse de ces médicamens se dissout en une certaine proportion, à l'aide de la partie extrac-

tive. On aiguisera les infusions avec deux gros d'un sel neutre, tel que celui d'Ebshom, de Seidlitz, de Glauber, de Saignette ou le sel végétal. On donnera à la malade des lavemens faits avec la décoction des feuilles de mauve, de pariétaire, de violette, de graines de lin, de Spillium, celle de son, de riz, de racine d'althéa, etc., dans lesquelles on ajoutera une once de miel mercurial. Par ce moyen, on préviendra plus facilement l'irritation de la matrice, et on facilitera l'évacuation des lochies. On prescrira pour boisson, les décoctions de chiendent, de bardane, de bourrache, aiguisées d'une suffisante quantité de sels neutres, pour entretenir la liberté du ventre, et empêcher la coagulation de l'humeur laiteuse. Quand on s'appercevra que l'irritation sera modérée, on fera infuser dans les décoctions, une pincée de fleurs de sureau, d'ulmaria ou reine des prés, de scordium, ou on mêlera à la tisane une quantité suffisante de décoction de sassafras, de squine, de gaïac ou de salsepareille, etc.

On donnera le soir un parégorique, comme l'infusion d'une pincée de feuilles de coquelicot, ou celle de fleurs de tilleul, dans laquelle on dissoudra une demi-once de sirop

de pavot blanc et d'armoine, de fleurs d'oranges ou de karabé, selon l'indication. L'usage de ces calmans est nécessaire pour empêcher que la matière laiteuse ne se porte trop abondamment sur les intestins que l'action des purgatifs irrite.

La quantité de purgatifs ne peut pas être fixée d'une manière positive, parce que les circonstances apprendront s'il est nécessaire de les réitérer. On ne peut pas non plus déterminer les substances dont il faut faire choix dans cette maladie ; mais les accidens indiqueront celles auxquelles il faut donner la préférence. Dans les constitutions robustes, quand il y aura une grande plénitude, on prescrira une dissolution de sel de Glauber, mêlé d'un grain d'émétique; on aura soin d'en donner des doses modérées et à des distances convenables, pour prévenir le vomissement qui seroit trop fatiguant pour les malades. Je ne suis pas de l'avis des auteurs qui conseillent le tartre stibié, sans en affoiblir l'effet par un mélange quelconque, et qui veulent qu'il conserve la vertu émétique, parce que la disposition prochaine du bas-ventre au gonflement est encore augmentée par l'action de ce remède. Dailleurs, rien ne doit être plus

soigneusement évité que les substances qui portent l'irritation dans les viscères de l'abdomen chez les nouvelles accouchées ; et j'ai toujours remarqué qu'il valoit mieux proscrire le tartre stibié, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, que de le donner comme vomitif. J'ai vu cet hiver une femme à qui on le fit prendre après quelques vomissemens qui lui causèrent des secousses douloureuses : le ventre se tendit énormément, il ne fut pas possible ensuite de dissiper l'irritation que causa ce remède, et la malade mourut dans l'espace de quarante-huit heures. Je distingue l'action de l'ipécacuanha, de celle de l'émétique : le vomissement que procure le premier n'est pas accompagné du trouble que causé le second. Cette action est modérée et instantanée ; elle ne fatigue pas les malades, et par conséquent n'est pas dangereuse ; c'est pourquoi elle réussit communément dans les femmes mal nourries, qui ont l'estomac rempli d'alimens indigestes et en trop grande quantité. C'est par cette raison que ce remède a eu des succès à l'Hôtel-Dieu de Paris, où les malades, au rapport de l'Héritier, prennent des alimens sans modération comme sans choix, dans les temps qui précèdent l'accou-

chement, comme dans ceux qui le suivent.

On répare les vices de la digestion, par une infusion de racines d'eupatoire d'Avicenne dans quelques onces de vin ; ce médicament est en même-temps tonique et légèrement purgatif. Le sirop de chicorée composé ou celui de rhubarbe, pris à très-petite dose, remplit la même indication ; on en donne une once à la malade chaque matin, afin de fortifier l'estomac. Par ce moyen on entretient la liberté du ventre, et on facilite l'expulsion de la matière laiteuse chez les femmes qui ne nourrissent pas leur enfant. On prescrit, chaque soir, une tasse d'infusion de fleurs de sureau ou de camphrée, ou celle de scordium, de berle, de becabunga, de cresson, pour procurer des sueurs légères qui dissipent complètement le lait.

Comme on observe que les femmes qui allaitent leurs enfans, sont en général moins exposées aux maladies qui font périr les nouvelles accouchées, je ne doute pas qu'il soit utile d'attirer aux mamelles une portion de l'humeur laiteuse, parce qu'on débarrasse le bas-ventre de la quantité de liquide, qui se porte aux seins : moyen qu'il est important de mettre en usage dans la plupart des maladies qui attaquent les femmes en couches.

CHAPITRE XLIV.

De la Diarrhée.

LA diarrhée est très-dangereuse chez les accouchées. Il est nécessaire d'en considérer toutes les différences. Ou elle a précédé l'accouchement, et dans ce cas elle peut avoir duré très-long-temps; ou bien elle se manifeste après la naissance de l'enfant. Quand la première dépend d'un vice de digestion habituelle à la malade, elle occasionne ordinairement les symptômes suivans : elle cause un affoiblissement dans toute la machine, elle prive le sang de la partie nourricière qui doit l'entretenir dans son état de pureté, par conséquent la masse des humeurs est portée à un point d'altération considérable.

Il existe une diarrhée symptomatique qui diffère de celle dont j'ai parlé, en ce qu'elle reconnoît pour cause une irritation constante dans les intestins. Elle dépend du spasme des nerfs de la matrice, qui ont souffert par la distension de cet organe, sans qu'il y ait une altération sensible dans les humeurs. Elle se dissipe quelquefois

d'elle-même après l'accouchement, quand la matrice revenue à son premier volume, cesse d'éprouver une extension forcée. Elle a ceci de particulier, qu'elle ne cause pas une foiblesse aussi remarquable que celle dont j'ai parlé en premier lieu, quoique souvent elle ait subsisté pendant la plus grande partie du temps de la grossesse. Les malades n'ont pas la bouche mauvaise, ni la langue sensiblement chargée ; elles trouvent les alimens de bon goût, et elles en mangent avec plaisir. Si les forces ne se réparent pas complètement, elles se soutiennent au moins assez pour ne pas exposer les accouchées à de grands dangers.

Cependant il faut avouer que quelque légère que soit l'irritation que cette diarrhée occasionne dans les intestins, elle suffit pour augmenter le trouble qui dépend de la fièvre de lait, et appeler l'humeur laiteuse sur ces viscères. Dans ce cas, la diarrhée devient plus considérable, elle épuise la malade, les excrémens sont d'une grande fétidité : les matières acquièrent de l'acrimonie, et cette maladie rentre dans la classe de celles que j'appelle putrides, dont je parlerai ci-après.

L'humeur laiteuse peut aussi être déposée sur les intestins, les irriter et causer une

diarrhée qui ne se manifeste qu'à l'invasion de la fièvre de lait. Cette dernière (si on n'y apporte pas la plus grande attention) devient bientôt putride elle-même, et sous ce rapport elle ressemble à la précédente. Ce que la matière du lait occasionne, une trop grande quantité d'alimens peut aussi le faire naître. Il est très-fréquent d'observer dans la pratique, des diarrhées qui dépendent de cette cause ; mais c'est presque toujours à la grande sensibilité du système nerveux au moment de l'accouchement, qu'il faut rapporter ces accidens qui troublent la sécrétion du lait, et qui le font changer de route. C'est pourquoi ce fluide ne se porte pas aisément aux mamelles, ou il ne s'y porte qu'en petite quantité. Si la diarrhée continue, les seins s'affaissent ; alors toute la matière laiteuse se rassemble dans le bas-ventre ; il se tend, les fluides qui abordent aux intestins acquièrent de l'acrimonie par la fermentation, et la fièvre prend un caractère de putridité.

Ce n'est pas tant par la puanteur des matières que rendent les malades, qu'il faut mesurer le danger de cette maladie, que par leur abondance. Swieten observe qu'il a vu des femmes avoir une diarrhée très-

fétide, avec une tension considérable du ventre, qui ont été guéries en rétablissant le cours des lochies, par les moyens que j'ai indiqués, en traitant de la suppression des lochies. Mais il remarque en même temps que si la matière laiteuse est abondante, et fait irruption sur les intestins, presque tous les liquides y sont attirés, et qu'il s'ensuit une fonte colliquative qui fait périr les nouvelles accouchées. Si, au contraire, malgré que la diarrhée subsiste, les forces ne sont pas anéanties, et qu'on puisse soutenir l'écoulement du fluide puerpéral, les malades supportent bien cette évacuation, et sont promptement guéries.

Il y a, suivant Levret, deux sortes de diarrhées; l'une est critique, et l'autre symptomatique. La première commence le troisième ou quatrième jour après l'accouchement, les matières sortent en forme de bouillie jaune, ou blanche, ou nuancée de ces deux couleurs; leur issue procure un soulagement sensible aux malades, sans suppression, mais avec diminution des lochies. L'appétit subsiste dans toute sa vigueur, et le sommeil est tranquille; le pouls ne devient pas plus accéléré, et l'abdomen conserve sa mollesse. La diarrhée symptoma-

tique, au contraire, commence beaucoup plus tôt. Les matières qui sortent des intestins sont noirâtres, elles deviennent grises et séreuses, quelquefois muqueuses et sanguinolentes, les lochies se suppriment, etc.

J'ai dit plus haut que la couleur noire des matières n'étoit pas toujours un signe dangereux : ainsi l'observation de Levret, quoiqu'elle soit juste en général, ne doit pas être prise à la rigueur, parce qu'elle induiroit souvent en erreur sur le caractère de la maladie dont je parle. C'est la circonstance dans laquelle se trouve la malade, et l'ensemble des symptômes de son état, qui rendent le prognostic certain. C'est pourquoi la tension du bas-ventre, qu'il regarde comme une marque de la diarrhée qu'il appelle symptomatique, peut exister également dans celle qui est véritablement critique, si les matières ont acquis assez d'acrimonie pour irriter, à un certain point, les viscères de la digestion ; mais le danger n'est pas grand, parce qu'on peut aisément faire disparoître ce symptôme par les moyens que je proposerai.

On ne doit pas craindre la diarrhée qui n'occasionne pas une grande irritation dans le bas-ventre, ne supprime pas le cours des

lochies, ne cause pas de tension bien marquée à l'abdomen, n'est pas un écoulement trop répété d'une grande quantité de matières, n'est pas accompagnée d'une grande perte des forces, et qui n'est pas de longue durée : soit que les digestions vicieuses aient laissé, dans les intestins, des humeurs crues et disposées à la fermentation, soit qu'une partie de l'humeur laiteuse dévoyée ait eu son écoulement par les selles, la maladie n'est pas dangereuse. Dans les cas contraires, elle est mortelle. Elle l'est aussi dans les femmes d'une constitution affoiblie par le chagrin, le défaut de digestion, la mauvaise nourriture, l'altération du sang et la suppression complète des lochies.

Si la pratique d'Hoffmann a été suivie de quelques succès dans les maladies des femmes en couches, c'est particulièrement dans celle-ci. Les purgatifs sont indispensables dans l'espèce de diarrhée que Levret appeloit critique ; ils débarrassent les intestins des matières qui les irritent, et, par ce moyen, rendent le calme nécessaire à la continuation du flux puerpéral. Cependant le choix des substances doit être tel, qu'elles n'aient qu'une action modérée ; il est nécessaire de les associer à des remèdes calmans.

On

On choisira donc les purgatifs que j'ai indiqués dans le chapitre précédent.

Quand la diarrhée dépendra de l'irritation de l'utérus et du transport de la matière laiteuse sur les intestins, on cherchera à la rappeler au viscère qui doit la transmettre au-dehors. J'ai dit ailleurs quels étoient les moyens de remplir cette indication. Au reste, soit qu'elle soit symptomatique, soit qu'elle soit critique, les lavemens émolliens sont bons : dans le premier cas, pour calmer l'éréthisme ; dans le second, pour aider la sortie des matières qui lui donneroient naissance par leur acrimonie. Swieten observe qu'il seroit dangereux d'arrêter la diarrhée symptomatique, parce que les humeurs qui ont séjourné dans les intestins pendant la grossesse, acquerroient trop de putridité par leur séjour dans ces viscères, et occasionneroient des accidens très-graves.

Aux lavemens émolliens donnés aux malades le premier jour, on fera succéder ceux qui seront en même temps composés de l'infusion des fleurs de camomille commune, ou d'armoise, ou de rhue, mêlée à quelque décoction émolliente.

Dans le cas où la matière laiteuse, en faisant irruption sur l'estomac et les intes-

tins, donneroit lieu à une diarrhée acide, comme celles qui arrivent chez les enfans, on mêlera aux purgatifs des substances absorbantes, et on prescrira celles-ci à diverses reprises dans le jour, unies à une petite quantité d'extrait de rhubarbe et de castoreum, afin d'entrainer les humeurs qui s'amassent dans ces cavités, et fortifier en même temps les viscères. La formule suivante m'a réussi.

Prenez, de corail préparé, de poudre de rhubarbe, de pilules de Rufus, demi-gros de chaque; de castoreum, de camphre, de chaque vingt grains.

Faites-en des pilules de quatre grains chacune, avec le sirop de fleurs d'oranges; on en prendra trois, quatre fois par jour, en laissant, entre chaque prise, l'intervalle de quatre heures; et pour les délayer, on donnera une tasse d'infusion légère d'eupatoire d'Avicenne, édulcorée avec suffisante quantité de sucre.

On observera sur-tout de ne pas employer des remèdes trop chauds qui hâteroient la fermentation des matières contenues dans le canal alimentaire, et feroient dégénérer la maladie en fièvre putride.

Quand on sera sûr d'avoir débarrassé les

intestins, on prescrira pour boisson, les eaux minérales qui fondront les empâtemens qu'occasionnent les mauvaises digestions. On purgera les malades tous les huit à dix jours, et en continuant ces secours, on les rétablira promptement.

Si l'acrimonie des matières est excessive ; si les lochies ne coulent point, quelques précautions qu'on prenne pour en rappeler le cours ; si la fièvre s'allume violemment, etc. il y aura alors fièvre putride.

CHAPITRE XLV.

De la fièvre putride.

La plus grande partie des auteurs qui ont écrit sur *les maladies des femmes en couches*, sont persuadés que la fièvre dont elles sont attaquées, est toujours putride. On voit, par ce qui précède, que mon opinion diffère de la leur. Il faut donc savoir en quoi consiste la putridité, pour connoître ensuite si elle existe toujours dans les affections fébriles qui accompagnent la fièvre de lait. Gallien appelle fièvre putride celle dans laquelle les fluides passent à l'alkalescence dans tous les vaisseaux, et sur-tout dans ceux qui ont le plus grand diamètre. Boer-

haave ajoute à ces caractères, les suivans ; il croit que la putridité est dûe à des causes plus actives que celles qui sont nécessaires pour former une simple inflammation, et que sa naissance exige une acrimonie bien développée. La doctrine des anciens et des modernes n'admet donc de putridité que dans le cas où l'humeur qui forme la fièvre est universellement répandue, et quand elle a un caractère d'acrimonie. Or, dans les maladies dont j'ai déjà donné l'histoire, elle ne pouvoit pas avoir lieu, puisque l'humeur (je parle du lait) qui a déterminé la fièvre, n'a essentiellement aucune acrimonie. Son mélange avec les autres liquides n'est pas suffisant pour créer une fièvre putride ; il faut qu'elles éprouvent des altérations particulières pour donner naissance à la putridité.

Il suit de ces réflexions, que la suppression des lochies, qu'on a considérée comme la cause la plus générale de cette fièvre putride, n'est pas capable de la créer, avant que la fermentation ait fait naître l'acrimonie nécessaire pour former cet état, duquel dépend le développement de l'alkalescence. Cette dernière proposition est parfaitement prouvée par les observations de

Sennert, qui assure que dès qu'on fait reparoître le flux puerpéral, les symptômes de la maladie qui étoit la suite de cette suppression, cessent promptement. Or, s'il existoit une acrimonie, quelle qu'elle fût, dans les fluides, elle entretiendroit le trouble qu'elle auroit occasionné dans l'économie animale, jusqu'à ce que l'humeur dégénérée eût été expulsée par une crise salutaire, indépendante de l'écoulement des lochies.

Il suit encore de ces préceptes, que les engorgemens locaux et ceux même qui occupent une grande capacité, ne sont pas les marques d'une fièvre putride, quelle que soit leur terminaison. Quoique les ravages qu'ils opèrent dans la substance des viscères soient souvent très-étendus, on ne peut regarder les changemens qu'ils y ont causés, que comme l'effet d'une suppuration, plus active à la vérité que celle d'une inflammation sincère, mais très-ressemblante à celle d'une inflammation humorale qui auroit attaqué ces viscères. Or, on sait que dans ce cas, la matière morbifique acquiert promptement une telle causticité, qu'elle détruit jusqu'au tissu des solides. Ce sera, si l'on veut, une putridité locale, mais elle ne forme point une fièvre putride, puisque

l'acrimonie n'est pas encore universelle : ce n'est qu'au moment où cette dernière a lieu, que la fièvre prend le nom de putride.

Quoiqu'il en soit, je distingue deux sortes de fièvres putrides chez les femmes en couches; l'une qui tire sa source des vices du sang ou de son acrimonie : celle-là est essentiellement putride; l'autre dépend de la fermentation opérée par la fièvre même dans l'humeur laiteuse : cette dernière n'est que symptomatique, puisqu'elle pouvoit ne pas exister, et qu'elle n'est dûe qu'à des accidens particuliers, comme je le dirai dans la suite.

On ne peut pas douter que les causes nécessaires pour créer une fièvre putride ne puissent se trouver réunies dans une femme nouvellement accouchée, comme dans tout autre individu. Cet état même, et sur-tout celui de la grossesse, paroît plus propre à favoriser leur développement; observation qui suit naturellement des phénomènes qui en dépendent et dont j'ai donné l'histoire en parlant des maladies de la grossesse. En effet, le trouble des digestions, l'épuisement des femmes grosses, ajoutés aux causes communes de la putridité, en

sont autant de particulières qui augmentent la disposition des humeurs à l'alkalescence, ainsi que l'ont pensé Doeveren, Gobius, etc.; mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est qu'une acrimonie qui n'occasionneroit qu'une fièvre continue simple dans un autre sujet, en crée facilement une putride chez une nouvelle accouchée, et voici comment la chose se conçoit.

J'ai dit que le mélange de l'humeur laiteuse avec le sang, sur-tout quand elle étoit abondante, causoit une fièvre qui se manifestoit par des signes très-sensibles : or celle-ci (la fièvre) développant davantage la disposition des liquides à la dégénérescence, détermine une acrimonie plus considérable; d'où leur tendance à l'alkalescence, et par suite à la fièvre putride. L'humeur laiteuse, à son tour, devient une seconde cause de putridité, par la fermentation que lui fait éprouver le mouvement fébrile. Comme cette matière est très-abondante, elle suscite aussi très-souvent des accidens graves et promptement mortels; c'est par cette raison que la fièvre putride des femmes en couches ne paroît pas suivre la marche des fièvres putrides ordinaires. C'est pourquoi elle excite des symptômes effrayans et nombreux; c'est

pourquoi elle occasionne une prompte dissolution dans les humeurs ; c'est pourquoi le trouble qu'elle fait naître dans l'économie animale, est tout-à-coup porté au plus haut degré d'activité ; c'est pourquoi enfin, les délabremens qui en sont la suite, sont beaucoup plus marqués dans les grandes cavités qui renferment les viscères qui ont été plus particulièrement affectés.

On ne peut pas désavouer qu'une fièvre putride n'ait lieu quelquefois chez des nouvelles accouchées, sans que le sang ait acquis une dégénérescence quelconque ; il suffit pour que la chose se passe ainsi, que l'humeur laiteuse soit trop abondante au moment où elle se mêle au sang. Dans ce cas, le trouble qu'elle cause, dans la circulation, allume une fièvre violente ; mais, comme cette humeur est très-prompte à dégénérer, elle acquiert aisément une acrimonie capable d'irriter les parties sensibles à l'action de ce stimulus. Dès-lors elle produit des engorgemens, momentanés si l'on veut, mais presqu'universels. Réunie en grande partie dans les vases d'un diamètre spacieux, elle y fermente plus complétement et acquiert plus promptement l'altération nécessaire pour donner lieu à la putridité.

Dans cette maladie les symptômes sont très-variés : au moment où l'humeur laiteuse se mêle au sang, la putridité, chez quelques sujets, exerce ses ravages dans toutes les parties, sur-tout quand elle est accompagnée d'inflammation. De-là, comme l'observe Boerhaave, naissent la phrénésie, la pleurésie, la péripneumonie, le paraphrenitis, l'inflammation des mammelles, celle du foie, de l'estomac, du mésentère, de la rate, des reins, des intestins, la dyssenterie, la passion iliaque, l'apoplexie, la paralysie et d'autres maladies : selon l'espèce de partie sur laquelle la matière morbifique a fait irruption.

Si les viscères du bas-ventre sont plus souvent affectés que ceux des autres cavités, c'est que la matière morbifique qui les engorgeoit déjà, s'y trouve placée, et qu'elle agit immédiatement sur eux. C'est par cette raison que la fièvre putride de lait, est presque toujours accompagnée d'une tension extraordinaire et douloureuse de l'abdomen. Je ne m'arrêterai pas à la description de chacun des symptômes, parce qu'on les conçoit aisément, étant l'effet des grands accidens dont j'ai donné l'énumération d'après Boerhaave et les autres médecins.

En considérant les humeurs d'une femme nouvellement accouchée, on ne peut pas méconnoître la grande quantité de substance gélatineuse qui est mêlée avec son sang. Cet état des liquides dépend de deux causes; 1°. de sa constitution, et on sait qu'à cet égard une femme se rapproche beaucoup du tempérament des enfans; 2°. parce que dans la grossesse la sanguification paroît plus occupée à créer une grande quantité de cette substance gélatineuse, pour l'accroissement du fœtus, qui lui-même n'est pas autre chose dans sa première organisation. Si on compare l'extrait fait à l'eau bouillante, des viandes des jeunes animaux, avec celui qui auroit été préparé par la chair des animaux plus avancés en âge, on trouve dans le premier cas une quantité de gelée beaucoup plus considérable que dans le second. C'est donc à une circulation plus forte, à une action vasculaire plus énergique, qu'il faut rapporter la diminution de quantité de substance muqueuse dans le règne animal. Dans la gestation, la circulation éprouve des obstacles très-nombreux, dont nous avons rapporté les causes dans l'histoire *des maladies de la grossesse*; ils contribuent à la formation d'une grande proportion de liquide de na-

ture gélatineuse qu'on reconnoît dans le sang des femmes nouvellement accouchées. J'ai prouvé ailleurs que le liquide contenu dans le placenta étoit gélatineux, et qu'il passoit dans les vaisseaux de la matrice pour se mêler de nouveau au sang dont il a été extrait : qu'enfin les congestions formées par des fluides de la même nature, qu'on voit dans les cadavres des femmes nouvellement accouchées, ne se rencontrent pas en même proportion, hors le temps de la grossesse ou de ses suites : circonstances dont la réunion nous fournit les preuves les plus convaincantes de la proposition énoncée ci-dessus.

Quand on vient ensuite à considérer quelle est la première dégénérescence qui se manifeste dans la partie gélatineuse animale, on est bientôt assuré, par l'observation, que l'acrimonie acide y prédomine. Il sembleroit, d'après ce principe, que les maladies qui disposent les humeurs à l'alkalescence, comme les fièvres putrides, ne devroient être ni communes, ni dangereuses dans les femmes en couches : cependant il arrive tout le contraire. C'est que l'acidité que contracte la partie mucilagineuse du sang, n'est pour ainsi dire que momentanée, et qu'elle passe très-promptement à l'alkalescence, comme

toutes les autres humeurs animales. L'excès de chaleur qu'elle éprouve, hâte aussi cette dernière fermentation, et son mélange avec la lymphe, qui est très-abondante, et qui n'éprouve pas d'autre dégénérescence que l'alkalescence, sont les causes qui la conduisent facilement à cette sorte d'acrimonie. La formation de la fièvre putride est encore plus facile à concevoir, si on suppose que le sang d'une nouvelle accouchée ait subi quelque altération antérieure au travail de l'enfantement, puisque alors il étoit lui-même capable de donner naissance à cette maladie.

Il suit, de tout ce qui précède, que la fièvre putride, dans quelques femmes en couches, est dans son origine une maladie indépendante de la suppression ou de la diminution des lochies, et que la suppression qui a lieu n'est très-souvent qu'une suite de la fièvre, ainsi que l'avoit pensé Boerhaave, sans s'expliquer sur la putridité : autorité qui donne encore une nouvelle force à ma doctrine. Un fait toujours constant dans ces maladies, quand elles se manifestent immédiatement ou peu de jours après l'accouchement (quelle que soit leur cause, quel que soit le premier accident qui s'est manifesté), c'est un gon-

flement considérable et douloureux du bas-ventre. Il me paroît que la régularité suivie de ce symptôme dépend de l'état de gêne et d'engorgement, dans lequel avoient été les viscères de l'abdomen pendant la grossesse. A l'aide de l'humeur laiteuse, plus fluide que le sang qui y stasoit, le dégorgement s'en fait en partie par les vaisseaux qui s'ouvrent dans les intestins ; mais, comme ces liquides ont acquis une sorte d'altération qui ne peut pas toujours être assez corrigée par l'humeur laiteuse, puisque celle-ci n'en est quelquefois pas exempte ; ils laissent échapper une grande quantité de substance aériforme qui distend les intestins outre mesure. Les liquides épanchés dans l'abdomen laissent également dégager beaucoup d'air fixe, qui augmente à son tour le volume de cette capacité ; c'est pourquoi on y trouve très-fréquemment une certaine proportion de fluides séreux, laiteux, sanguinolens, mais toujours fétides. Ces réflexions sont confirmées par l'examen que j'ai fait à l'ouverture des cadavres, des parties du bas-ventre ; elles sont encore appuyées des observations de l'Héritier, qui a eu de fréquentes occasions d'ouvrir des femmes mortes de la fièvre de lait et de ses suites, pendant qu'il étoit à

l'Hôtel-Dieu. Celles-ci sont insérées dans une lettre qui fait suite d'une dissertation, imprimée à Leyde, en 1782.

On peut appeler fièvre putride symptomatique, celle qui, dans son origine, n'avoit pas les caractères qui constituent essentiellement cette maladie. C'est ainsi que la fièvre humorale des premières voies dégénère aisément en fièvre putride chez les nouvelles accouchées, quand les matières contenues dans le canal alimentaire ont acquis une acrimonie considérable, et que l'humeur laiteuse qui est attirée par l'irritation, cause des engorgemens qui deviennent inflammatoires. Dans ce cas, la tension du ventre devient excessive; elle est accompagnée d'une douleur aiguë, et qui est insupportable quand on le touche. J'ai vu des malades qui ne soutenoient pas le poids de leurs couvertures. Si elles rendent quelques matières par les selles, elles sont très-fétides. Le pouls, qui avoit pris jusqu'alors un caractère de dureté, s'affoiblit; les forces s'anéantissent : chez quelques-unes, il y a vomissement de matières verdâtres; le hoquet survient, il est fréquent et fatigant; le visage se décolore, il a un aspect terreux; la bouche se dessèche, l'haleine est puante, la foiblesse s'augmente;

alors les symptômes semblent diminuer d'intensité ; mais le pouls devient petit et ondulant, et les malades périssent.

L'ouverture des cadavres offre des délabremens dans lesquels on ne peut pas méconnoître les effets d'une corruption considérable, qui a porté particulièrement son action sur les viscères de la digestion. Quand la maladie a duré un certain temps, la matrice est ordinairement dans un bon état, elle s'est débarrassée des fluides qui l'engorgeoient, et a repris son volume habituel ou s'en rapproche.

S'il s'établit une diarrhée de matières fétides, il est bien rare qu'elle n'épuise pas la malade. Celle qui subsistoit indépendamment de la fièvre, et qu'on peut cependant considérer sous beaucoup d'aspects, comme une autre sorte de fièvre humorale, se comporte de la même manière ; les matières irritent les intestins ; les seins s'affaissent s'ils étoient gonflés : phénomène qui a également lieu dans les autres espèces de fièvre putride, etc. Toute la matière laiteuse passe par les selles ; mais la fièvre qui s'est allumée, donne plus d'acrimonie à ces humeurs, et les rend plus délétères. Le gonflement du bas-ventre, qui est presque toujours une

suite de cet état, est bien difficile à diminuer. La foiblesse augmente considérablement par les progrès de la maladie, et souvent les intestins ulcérés par la causticité des humeurs, sont attaqués d'une dyssenterie qui fait promptement périr les malades.

Le pus formé dans une partie quelconque après une inflammation laiteuse, soit dans la matrice ou dans un autre viscère, et résorbé dans la masse des fluides, cause une autre sorte de fièvre putride. Elle a une marche qui diffère, à quelques égards, de celle qui dépend de la diarrhée ou de la fièvre humorale. Elle attaque indistinctement tous les viscères et toutes les capacités, et fait souvent irruption sur des parties très-éloignées de celles qui ont servi de foyer à l'engorgement inflammatoire. Benevoli a donné à cet égard des observations intéressantes. Quand le pus s'amasse dans des parties qui permettent qu'on puisse lui donner issue, alors la maladie se change en un abcès qui fixe dans le lieu qu'il occupe presque toute l'humeur purulente : mais quand il se dépose sur des viscères situés dans les grandes cavités, il les désorganise, et fait périr les malades. S'il reste mêlé au sang, mais en moindre quantité, il donne naissance à des fièvres lentes,

lentes, qui consument les malades : c'est ainsi qu'il cause la phthisie rénale, pulmonaire, etc. etc.

Quoique j'aie particulièrement insisté sur les accidens de l'inflammation qui se manifeste dans la fièvre putride laiteuse, et sur les délabremens qui sont la suite de l'inflammation; je ne veux pas la faire considérer comme uniquement inflammatoire. Il arrive souvent que les congestions formées dans les viscères conservent seulement un caractère humoral dans les premiers temps de la maladie : ensorte que si on retrouve à l'inspection des cadavres des signes d'inflammation, on ne doit les attribuer qu'à la corrosion que les humeurs ont occasionnée dans les derniers temps. Il en est de même de toutes les maladies dans lesquelles il se fait une dépuration de la matière morbifique, lorsque la crise tend à l'évacuer par les selles. Si elle est trop acrimonieuse et que la coction ne soit pas parfaite, cette matière ronge les viscères sur lesquels elle est déposée, et l'inflammation qu'elle y détermine n'est qu'accidentelle et momentanée. La même chose se passe dans la crise de l'humeur laiteuse, lorsque son mélange avec le sang a suscité un mouve-

ment fébrile trop considérable. Elle devient caustique et produit les effets dont je viens de rendre compte, quoiqu'on ne puisse pas regarder la maladie comme essentiellement inflammatoire.

Les mêmes phénomènes ont lieu dans les affections où le pouls bien loin d'acquérir de la fréquence et de la dureté, est foible et languissant; mais il paroît alors que le mouvement qui a été excité dans la masse des fluides est concentré dans les grands vaisseaux. C'est le caractère de la putridité essentielle. Il suffit pour la faire naître que le mélange des différentes humeurs soit imparfait, pour qu'elles éprouvent toutes ensemble une fermentation intestine qui les dispose à l'alkalescence. Dans cette circonstance, le système vasculaire perd son énergie : il n'est plus sensible à l'impression que font sur lui les fluides; ceux-ci presque abandonnés à eux-mêmes, dégénèrent d'autant plus aisément, que leur hétérogénéité est plus marquée. Or c'est ce qui arrive lorsque le lait passe en grande quantité dans les vaisseaux qui n'en font pas parfaitement la mixtion avec le sang. L'accablement devient général, le pouls s'abat, les liquides s'altèrent davantage, les congestions se mul-

tiplient et les fonctions ne peuvent plus s'exécuter.

L'inspection des cadavres ne présente plus des délabremens semblables à ceux que j'ai décrits plus haut. On trouve dans quelques capacités un empâtement général, quelquefois accompagné d'une phlogose commençante : d'autres fois la phlogose ne subsiste pas. Les fluides contenus dans les grands vaisseaux ont des caractères très-variés : tantôt ils sont coagulés dans la plupart des grands troncs; tantôt ils paroissent plus ténus et plus dissous. Il est vraisemblable que le degré de fermentation auquel ils ont été exposés, occasionne lui seul toutes ces différences. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée qu'on observe fréquemment dans les sujets attaqués de la même maladie et dans des dispositions à-peu-près égales, toutes ces variétés.

Cette doctrine est confirmée par les réflexions judicieuses d'Huxam. Il étoit persuadé qu'une même humeur, ou si l'on veut, une même acrimonie, ne déterminoit pas toujours des effets semblables, et que les divers tempéramens, comme les accidens de la maladie, étoient capables d'altérer, de changer tellement la nature du premier

levain, qu'il n'étoit plus possible ensuite de le reconnoître aux mêmes signes.

La réunion d'un grand nombre d'accidens qui se ressemblent à beaucoup d'égards dans la fièvre de lait, le temps où la maladie a commencé, l'état du bas-ventre, celui de la bouche, de l'haleine, les signes commémoratifs par lesquels on apprend si la malade a souffert pendant sa grossesse, et comment sa constitution a été altérée, la chaleur vive qu'elle éprouve, l'altération extrême, l'irrégularité et la foiblesse du pouls, l'oppression et les douleurs de tête, l'accablement et la gêne universelle, la fétidité des matières, ou des lochies, si elles subsistent; les maladies humorales, inflammatoires, ou la suppuration, qui ont lieu; la suppression ou la diminution des lochies qui coulent en raison inverse de la gravité et de la durée des accidens, etc., instruisent assez le médecin pour lui faire connoître l'existence de la putridité.

La fièvre putride essentielle des femmes en couches est mortelle. L'altération des liquides donne à la matière laiteuse une alkalescence qui se développe avec une très-grande vîtesse; elle cause les plus grands accidens, et il est difficile à la malade de

résister aux désordres qui en font la suite. Les fluides font une irruption violente sur les différens viscères, les engorgent et les font tomber promptement en putréfaction. Ce n'est pas ici le lieu d'attendre une suppuration ; la matière morbifique, exaltée par la fièvre, est trop âcre ; elle ronge le tissu des parties sur lesquelles elle s'est déposée ; à moins qu'on ne fasse de grands efforts, dès l'invasion de la maladie, pour corriger son acrimonie, la malade périt promptement. Il est très-rare que cette maladie se prolonge jusqu'au quatorzième jour. Les femmes périssent, dit Hippocrate, tantôt plutôt, tantôt plus tard, selon l'état de leur constitution et le caractère de la maladie.

Sydenham faisoit ses efforts pour prolonger la durée de l'affection, parce qu'il avoit observé que la curation devenoit plus facile, et qu'après le vingtième jour, le danger étoit ordinairement terminé ; mais cet auteur ne parle que des fièvres putrides qui dépendent de la suppression des lochies : ainsi son prognostic et celui d'Hippocrate doivent nécessairement différer du mien, puisqu'ils croient que la durée de ces maladies s'étend communément jusqu'au vingtième jour. Je suis persuadé, au contraire, que quand la

putridité est essentielle, ou, ce qui est le même, qu'elle n'est pas le symptôme ou la suite de la suppression, les malades parviennent rarement au quatorzième jour.

La différence qui se trouve à cet égard entre la fièvre de lait essentiellement putride, et celle qui ne le devient que par accident, est aisée à concevoir. Dans la première, comme je l'ai fait remarquer plus haut, le sang est acrimonieux; par conséquent il n'est pas nécessaire qu'une nouvelle fermentation lui fasse contracter cette dégénérescence : au lieu que dans la symptomatique, il faut qu'un mouvement intestin donne naissance à l'altération qui détermine la putridité. La matière laiteuse éprouve ce premier changement dans la symptomatique, et communique son acrimonie au sang : c'est pourquoi il est plus facile d'en arrêter les progrès dans l'invasion.

Dans le temps qui suit l'accouchement, la fièvre développe souvent les principes des maladies qui jusqu'alors n'avoient causé aucun dérangement dans les fonctions. Dans ces premiers momens, il faut être attentif à l'état d'une nouvelle accouchée, et observer soigneusement ce qui se passe en elle. Si, quelques heures après que son enfant est

né, elle ne jouit pas d'une tranquillité et d'un calme qui annoncent le rétablissement de l'ordre qui avoit été interrompu par la violence des douleurs, on doit s'attendre à un orage dont les suites peuvent être funestes. C'est dans ce moment qu'il faut chercher à démêler l'espèce de maladie dont elle va être attaquée, afin de prévenir ses progrès, dès qu'elle se sera manifestée par des caractères qui la fassent reconnoître.

Puisqu'une fièvre simple suffit pour interrompre le cours des vidanges, la première indication à remplir dans la putride, est d'employer tous les moyens convenables pour en faciliter l'écoulement. On prévient ainsi leur retour dans la masse du sang, et l'on empêche l'altération qui lui seroit communiquée par ces fluides. Si, malgré les efforts qu'on aura faits pour aider le flux puerpéral, on remarque qu'il diminue de quantité ou se supprime, alors il y aura pléthore, et il faut diminuer la somme des liquides par la saignée pour éviter les inflammations. On observera dans le choix de la saignée du bras ou du pied, les préceptes que j'ai donnés en traitant de la suppression des lochies. On tiendra le ventre libre par des lavemens, de crainte que les matières

qui séjourneroient dans les intestins, n'irritent ces viscères, et n'y attirent l'humeur laiteuse.

Les boissons ne doivent être que délayantes, savonneuses et incisives dans les premiers momens, c'est-à-dire avant que la putridité soit manifeste.

On pourra prescrire les suivantes :

Prenez de chiendent, de bardane, de chaque deux onces.

Faites bouillir, dans deux pintes d'eau commune, pendant un quart-d'heure ; ajoutez sur la fin de la décoction, de réglisse concassée, demi-once.

Passez et faites dissoudre, dans la liqueur, deux gros de sel végétal.

Cette tisane sera la boisson ordinaire de la malade.

Si on veut la rendre plus savonneuse et plus fondante, qualité essentielle pour diviser le lait qui a de la tendance à l'épaississement, on donnera la suivante :

Prenez de chiendent, une once ; de bourrache, de pariétaire, de chaque, une poignée ; de racines d'asperges, deux onces.

Faites cuire le tout dans deux pintes d'eau ; passez et dissolvez dans la liqueur, de terre foliée de tartre, trois gros.

Edulcorez avec suffisante quantité de sucre, de sirop de violette ou de capillaire.

Mais dès-que la putridité se fera reconnoître par les signes qui lui sont particuliers, on rendra les boissons anti-septiques par les infusions de quinquina acidulées, et les autres remèdes qu'on emploie ordinairement dans la cure des fièvres putrides, comme les suivans :

Prenez de quinquina concassé, deux onces ; de serpentaire de Virginie, demi-once.

Faites une décoction dans deux livres d'eau commune ; ajoutez à la décoction le suc d'orange ou de citron, jusqu'à ce que la liqueur soit acidulée. On peut se servir également de sirop de vinaigre, de groseille, d'épine-vinette, etc. ou, quand on voudra un anti-septique plus puissant, l'acide vitriolique, jusqu'à ce que l'acidité soit marquée ; on en donnera, à la malade, un verre de trois heures en trois heures.

On prescrira les lavemens faits de la manière suivante :

Dans la quantité connue de décoction commune pour un clystère, faites cuire, de quinquina, quatre onces ; passez, délayez un gros de camphre dans une suf-

fisante quantité d'huile d'olives, et mêlez à la décoction pour en faire un lavement. Le camphre n'a pas besoin d'être intimement uni à toute la masse des liquides ; il suffit qu'il soit bien divisé et introduit dans les intestins pour opérer des effets salutaires. Outre sa propriété anti-septique, il est très-incisif, cordial, et porte les humeurs à la peau, ce qui facilite les crises les plus convenables aux femmes en couches.

L'usage des vésicatoires est indispensable quand il y a suppression des lochies, parce que la suppuration fournira une issue à ce liquide, et l'empêchera de faire irruption sur les viscères essentiels à la vie. Je ne balancerois pas à les faire appliquer dès le moment où je reconnoîtrois que les lochies coulent en moindre quantité qu'il ne convient, et que la fièvre annonce un caractère de putridité. On observera, par rapport au lieu où on les appliquera, les mêmes règles que pour la saignée, c'est-à-dire que si l'humeur laiteuse paroît se porter aux capacités supérieures, on appliquera les vésicatoires à l'intérieur des cuisses, afin de faciliter une prompte révulsion, et forcer le liquide à reprendre sa route accoutumée. Si la matrice s'enflamme, on les appliquera

aux bras. On aura soin de donner aux emplâtres une grande étendue, afin que l'irritation porte sur une grande surface, et produise une grande révulsion.

Si, malgré toutes ces précautions, le fluide puerpéral se fixe sur quelque viscère, il donnera lieu à une maladie qui prendra sa dénomination de la partie qui sera affectée. Mais dans cette circonstance, quel traitement faut-il faire; doit-on s'attacher seulement à combattre ce nouveau symptôme, comme le pensent presque tous les praticiens? On voit, par ce qui précède, qu'il est aussi important de faire le traitement de la cause que celui du symptôme. Je ne regarde une pleurésie ou une autre affection inflammatoire, occasionnée par la métastase de l'humeur laiteuse, que comme une affection symptomatique qui cesse d'elle-même, dès qu'on a pu rétablir l'écoulement des lochies. Quand même cette affection symptomatique persisteroit, je suis assuré qu'on en diminue la violence en suivant le traitement de la cause. C'est pourquoi, dans une pareille circonstance, je laisse suppurer long-temps les vésicatoires, afin d'emporter, par cette suppuration, la plus grande partie de l'humeur morbifique, et de soulager, par ce moyen,

le viscère qui a été affecté secondairement.

La crise de la fièvre putride des femmes en couches a lieu ordinairement par deux émonctoires, la transpiration et les selles. La sueur est nauséabonde et les selles sont fétides. Quand l'une ou l'autre de ces évacuations, ou toutes deux ensemble, annoncent la terminaison de la maladie, il suffit de les aider par une boisson simple, telle que la décoction de gramen ou de bardane. La convalescence après la fièvre putride, n'exige pas les mêmes précautions que celle qui termine les fièvres inflammatoires. Dans ce dernier cas, il reste presque toujours une autre maladie à combattre, les engorgemens laiteux devenus solides par l'effet de l'inflammation. Dans la fièvre putride, au contraire (à moins qu'il n'y ait eu une métastase particulière) toute l'humeur morbifique a été atténuée et chassée par la crise ; mais comme les femmes ont perdu une grande quantité de liquides, il est nécessaire de les soutenir par des alimens doux et de facile digestion, tandis qu'on rappelle les forces par l'usage des amers, soit en infusion, soit en substance, ou par celui des eaux minérales ferrugineuses. Cette méthode est d'autant plus indispensable, que l'affoiblis-

sement dans lequel elles se trouvent, les conduit souvent à la phthisie ou à la cachexie, parce que les fonctions sont extrêmement languissantes. On prévient donc ainsi les maladies chroniques auxquelles elles succomberoient, et on abrège la longueur de la convalescence.

La fièvre putride qui a été compliquée avec l'humorale des premières voies, exige un traitement particulier. Il ne suffit pas, dans cette circonstance, de s'opposer à la fermentation, il est encore nécessaire d'évacuer les matières qui séjournent dans les viscères de la digestion; c'est le premier objet qu'on doit se proposer. Il seroit dangereux d'employer à cet effet des substances grasses, comme la manne : les sirops purgatifs ne rempliroient pas non plus toutes les indications; c'est aux amers qu'il faut avoir recours, parce qu'outre la propriété qu'ils ont de procurer des évacuations, ils sont encore anti-septiques, comme l'a très-bien prouvé Pringle, par les expériences qu'il a consignées dans ses mémoires.

Il n'est pas étonnant que les crises des fièvres putrides, chez les nouvelles accouchées, se fassent particulièrement par le bas-ventre. L'espèce d'empâtement qui s'é-

toit formé dans tous les viscères de cette capacité, se dissipe plus aisément par les selles que par toute autre voie. D'ailleurs, c'est plus particulièrement dans les vaisseaux des régions abdominales que la fermentation des humeurs a eu lieu ; et comme la plupart s'ouvrent dans les intestins, la voie est toute préparée pour l'expulsion de la matière morbifique.

La suppuration de la matrice est une cause fréquente de la fièvre putride, parce que la résorbtion du pus porte le trouble dans tout le système vasculaire. Cette dernière ne peut pas être traitée comme les précédentes ; il y a deux méthodes à suivre ensemble ; 1°. celle par laquelle on s'oppose aux progrès de l'alkalescence ; elle consiste dans l'emploi des anti-septiques que j'ai indiqués ci-dessus ; 2°. celle qui a pour objet la détersion du foyer purulent. Quand j'ai parlé de l'inflammation de la matrice, j'ai fait connoître les injections par lesquelles on pouvoit entraîner les liquides qui stasoient dans la cavité de ce viscère, nettoyer ses parois, et lui donner une action qui le rendît capable de se débarrasser des fluides dégénérés qui peuvent altérer sa substance. Outre les injections dont j'ai recom-

mandé l'usage, on en fera avec la décoction de quinquina, ou celle de gentiane, de chamœdris, de petite centaurée, etc. mêlée par moitié avec celle de saponaire ou d'orge perlé. On y ajoutera une quantité de sucre suffisante, parce qu'il est antiseptique et détersif. On ne passera aux injections d'eaux minérales naturelles ou artificielles, que pour cicatriser les ulcères, c'est-à-dire, quand la putridité aura été dissipée et que la suppuration fournira un pus de bonne qualité. Le temps sera aussi arrivé d'employer les mêmes eaux à l'intérieur.

S'il s'étoit établi un foyer de suppuration dans quelque cavité inaccessible aux remèdes externes, et tellement placé qu'on ne pût pas donner ouverture à la matière purulente, on chercheroit en vain à dissiper la fièvre putride qui dépendroit de la résorbtion du pus. On n'obtiendra de curation qu'au moment où on aura donné issue à la matière morbifique. Je traiterai plus particulièrement de cette maladie dans le chapitre qui aura pour objet la curation des dépôts consécutifs.

Gallien comptoit les jours critiques chez les nouvelles accouchées, à commencer de celui

de l'accouchement. Swieten est du même avis, sans en donner une raison satisfaisante. L'un et l'autre s'appuyent de l'autorité d'Hippocrate. Mais comme il arrive souvent qu'une maladie étrangère à la fièvre de lait se joint à elle au moment où la première est à son déclin, il me paroît contraire à la saine pratique de suivre cette opinion, parce que la marche de la seconde n'a rien de commun avec les phénomènes de l'autre, qui est presque terminée. J'ai démontré d'une manière évidente, que les nouvelles accouchées étoient exposées à des maladies qui précédoient souvent la fièvre de lait : j'ai fait voir avec la même clarté que d'autres affections qui se manifestoient en elles, plusieurs jours après l'accouchement, ne pouvoient être attribuées à l'humeur laiteuse, quoique la réunion des deux fièvres ne semblât plus faire qu'une même maladie. Comme il est des circonstances dans lesquelles une fièvre putride attaque une femme en couches, malgré que les lochies subsistent constamment, dans ce cas, on ne doit pas compter les jours critiques de la fièvre putride, à commencer du jour de l'accouchement, puisque les phénomènes qui en dépendent n'ont éprouvé aucune irrégularité

irrégularité dans leur cours. Ce seroit confondre deux maladies différentes, et n'avoir une idée exacte d'aucune d'elles.

C'est une inconséquence dans les auteurs qui ont adopté ce sentiment, et qui croyoient tous que la fièvre putride des nouvelles accouchées, dépendoit de la suppression des lochies. Sennert a bien senti la fausseté de cette doctrine, et il veut, comme la plupart des médecins qui avoient vécu avant Gallien, que les jours critiques soient comptés de celui où la fièvre se déclare.

Il croit aussi que si le sang lui-même avoit contracté quelqu'acrimonie avant l'accouchement, celle-ci doit occasionner d'autant plus promptement des accidens, qu'elle a été plus développée par les douleurs de l'accouchement, ou la fièvre de lait. Il assure enfin que si la chose se passe autrement, c'est à une cause étrangère qu'il faut en rapporter l'effet, et qu'alors il existe une maladie qui a sa crise particulière, et étrangère à celle de la fièvre de lait.

CHAPITRE XLVI.

De la fièvre maligne,

J'AI parlé dans les chapitres précédens des changemens qui arrivoient dans les fièvres pituiteuses humorales, etc. et de la putridité qu'elles acquéroient dans quelques sujets : il me reste à dire comment ces différentes maladies et la fièvre putride elle-même peuvent devenir malignes. Il en naît deux espèces de malignité; l'une essentielle et l'autre symptomatique, dont les causes sont ou internes et inhérentes à chaque individu, ou externes. Dans la première espèce, je range toutes les dégénérescences qui arrivent dans les fluides les plus ténus, comme la lymphe nervale, le fluide nerveux, etc., soit qu'elle s'altère elle-même, soit que son acrimonie soit la suite de la dépravation des fluides plus grossiers, comme ceux dont le sang est composé. Je passe rapidement sur ces objets que j'ai traités plus en détail dans un ouvrage sur les fièvres malignes, et dans lequel on trouvera les raisons par lesquelles j'établis la vérité des propositions qu'on vient de lire.

Les dégénérescences qui arrivent dans les

fluides d'une grande ténuité, sont beaucoup plus rapides que celles qui se forment dans les liquides plus épais; par conséquent, le trouble de leur circulation suffit pour occasionner une acrimonie dont les effets sont très-funestes. C'est pourquoi le chagrin, les inquiétudes, les craintes qui portent une grande agitation dans l'esprit, sont capables de causer une dégénérescence dans les esprits animaux. On explique par-là comment il étoit possible qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris (j'ai parlé ailleurs de cette maladie épidémique), les femmes en couches toujours environnées du spectacle de la mort des nouvelles accouchées, continuellement tourmentées par les cris de la douleur, n'appercevant rien autour d'elles qui ne leur annonçât une fin prochaine, tomboient dans une stupeur et un accablement qui sont les symptômes d'une grande malignité. Qu'on joigne à ces circonstances une diète mal observée, souvent des maladies anciennes qui se compliquoient avec la fièvre de lait, l'appauvrissement du sang, suite nécessaire de la misère et de la désolation de la plupart d'elles, on aura connu les causes de la mortalité fréquente qu'on y observoit.

J'appelle cause externe, les agens qui

sont hors de nous, et qui ont sur l'économie animale une action capable de porter le trouble dans les fonctions, ou de causer des dépravations dans les liquides : or, on sait que l'air infect des hôpitaux est l'agent le plus dangereux, puisqu'il donne une disposition gangréneuse aux fluides, si on peut parler ainsi, comme aux solides; c'est-à-dire qu'il porte dans les uns et les autres les germes d'une corruption très-prochaine et presqu'inévitable. Son effet est encore plus prompt et plus destructeur chez les femmes en couches, parce que le fluide puerpéral ayant une grande tendance à la corruption, les émanations qui s'en élèvent, rendent l'atmosphère, déjà viciée elle-même, beaucoup plus pernicieuse; sur-tout quand des salles entières ne sont occupées que par des malades de la même espèce.

La marche des fièvres malignes dans les accouchées est très-rapide, parce que la grande quantité de liquides dont les vaisseaux se trouvent remplis, quand la matrice est contractée, acquièrent une corruption presque subite qui porte ses effets sur tous les viscères.

La fièvre maligne des accouchées se reconnoît à l'accablement des malades, au désordre de leur imagination, à la crainte qui

agite le plus grand nombre, au mauvais état du pouls dans lequel on trouve fréquemment des intermittences ou des pulsations très-foibles, entre d'autres pulsations plus marquées ; à la vîtesse avec laquelle le gonflement du bas-ventre s'est manifesté, et s'est augmenté. Le visage n'est plus animé, il a un aspect terreux, les yeux sont éteints, et ne se meuvent plus qu'avec lenteur, la foiblesse de la voix, la difficulté d'exécuter des mouvemens, rendent encore le diagnostic plus assuré. Mais rien ne le rend plus certain que l'influence d'une habitation empestée par l'air corrompu des exhalaisons qui s'élèvent d'un grand nombre de malades ; surtout, si quelques-uns d'entr'eux sont attaqués de la gangrène, s'ils ont des écoulemens considérables, et que les fluides dont ils sont composés, acquièrent promptement une putridité marquée. Il suit de ces observations que la réunion d'un grand nombre d'accouchées est pernicieuse pour chacune d'elles. Les signes commémoratifs, tels que ceux qui se tirent des maladies antérieures, de l'état de l'esprit avant ou pendant la maladie, forment aussi une observation essentielle pour donner au diagnostic toute la certitude qui lui convient.

Cette maladie est une des plus meurtrières; elle tue dans peu de jours ; elle porte la dissolution dans les fluides, et la gangrène dans les solides. Si la suppression se joint à la malignité, la mort est certaine : le danger est aussi grave quand elle se complique avec une fièvre putride. Si on peut soustraire les malades aux causes de la malignité, quand elles sont externes, la curation devient plus facile. Les sujets qui ont le sang altéré dans ses principes, ne peuvent pas espérer de guérison.

Dans la malignité de cause externe, la première indication à remplir est de changer l'air que la malade respire, ou de le corriger autant que cela est possible. Tous les auteurs qui ont écrit des maladies des hôpitaux, des prisons et des camps, ont donné des moyens utiles.

Puisque la tranquillité de l'ame est un des objets qui doit le plus fixer l'attention du médecin, toutes les fois qu'elle est altérée par quelque cause que ce soit, il prendra à ce sujet les précautions qui conviennent, et la circonstance les lui suggérera. Comme il ne peut pas toujours s'occuper de la consolation d'un grand nombre de personnes souffrantes, il indiquera au moins le choix

de celles qui pourroient remplir cette fonction auprès des malades, en soutenant toujours leur courage par des motifs de tranquillité.

Quant au traitement de chacune des maladies qui pourroient être compliquées avec la malignité, il a été détaillé assez amplement dans les chapitres précédens, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir ; mais le traitement de la malignité exige lui seul des secours prompts et énergiques. Les substances qui réveillent l'action du système vasculaire et l'engourdissement des nerfs, sont très-utiles. On donnera aux malades le camphre à la dose de vingt-quatre et trente-six grains par jour, à différentes reprises, afin d'en continuer l'effet. Les décoctions de quinquina, celles de racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, acidulées, etc., sont de très-bons anti-septiques, et ont en même-temps une vertu cordiale, nécessaire pour retirer les malades de l'accablement où elles sont.

De quelque manière qu'on conçoive la formation de la fièvre maligne dans les femmes en couches, on ne peut pas méconnoître les effets d'une stagnation de l'humeur laiteuse dans différentes parties, et le

commencement d'altération qu'elle éprouve dans la maligne essentielle, c'est-à-dire, celle qui n'est pas la suite d'une maladie antérieure, comme la fièvre humorale, putride ou inflammatoire. Si on avoit un remède, qui, en même-temps, pût s'opposer à la coagulation de cette matière et arrêter les effets de la putridité, on auroit un excellent moyen de guérison. On l'obtient par l'usage du sel ammoniacal acéteux ou l'esprit de Mindérérus. Pringle et Huxam s'en sont servi avec succès dans les fièvres catarrhales inflammatoires, lorsqu'il falloit dissoudre des coagulations formées dans la plèvre et dans la substance des poumons, auxquelles se joignoit l'influence d'une atmosphère infecte, par la réunion d'un grand nombre de malades. Quelquefois à l'heure du sommeil, Pringle prescrivoit deux scrupules de sel volatil de corne de cerf, dissous dans trois cuillerées de vinaigre ordinaire. Le docteur Clarke en avoit fait usage avant lui, à la dose d'un demi-gros par prise; il l'étendoit dans une petite quantité de sirop d'althéa. Huxam l'ordonnoit dans les maladies où il étoit nécessaire d'inciser la lymphe. Tous ont remarqué qu'il étoit un diurétique doux et en même-temps un sudorifique assuré,

qualité qui le rend encore plus avantageux dans les maladies des femmes nouvellement accouchées, chez lesquelles on a observé que les crises, qui arrivoient par les sueurs, étoient les plus salutaires et les plus communes.

Boerhaave regardoit ce remède comme anti-septique très-pénétrant et sans corrosion; il l'employoit même à l'extérieur comme un des meilleurs fondans. En effet, ce composé savonneux a une très-grande énergie; il est infiniment plus actif, et par conséquent, plus dissolvant que les sels neutres, composés des autres acides et des alkalis fixes. C'est, sans doute, par cette raison, qu'il procure des sueurs et des urines très-abondantes dans la plupart des maladies. Quoi qu'il en soit, comme sa saveur est révoltante, le savant commentateur de la pharmacopée de Londres, observe judicieusement qu'il est nécessaire de l'unir à des sirops agréables qui en masquent le goût, pour que les malades puissent le prendre sans répugnance. En aidant son action de boissons convenables, on sera assuré d'expulser au-dehors les humeurs morbifiques, dont la stagnation seroit mortelle par la corruption qu'elles occasionneroient dans les fluides.

Son utilité ne se borne pas à la fièvre maligne : comme anti-septique, il trouvera sa place dans la putride ; comme fondant, dans les fièvres humorales et pituiteuses, comme topique, dans les engorgemens locaux des mammelles et dans toutes les congestions laiteuses, dans quelques parties qu'elles se forment; pourvu cependant qu'elles ne soient pas à une profondeur qui puisse les soustraire à son action.

CHAPITRE XLVII.

De la fièvre miliaire.

David Hamilton avoit prouvé jusqu'à l'évidence que dans la fièvre miliaire, la sérosité du sang étoit acide, et que cette maladie étoit particulière aux personnes chez lesquelles cette même sérosité étoit surabondante. On n'est pas surpris de la trouver fréquente chez les femmes en couches, quand on se rappelle que dans le moment de l'invasion de la fièvre de lait, il se fait avec le sang un mélange d'une grande quantité de liquides séreux qui avoient séjourné dans des organes particuliers avant cette époque, et que l'acidité des humeurs est

aussi, chez les nouvelles accouchées, l'acrimonie dominante.

Je ne m'arrêterai pas aux systêmes qu'on a voulu établir sur la nature de la fièvre miliaire. Je ne parlerai pas non plus de l'opinion de quelques médecins, qui la croyent toujours symptomatique, comme de Haen et le plus grand nombre des praticiens de Paris. La plupart des médecins des provinces de France sont persuadés au contraire que le mil est presque toujours essentiel, parce qu'ils en rencontrent rarement de symptomatique. Hoffmann le croit tantôt critique et d'autres fois symptomatique chez les nouvelles accouchées. Quoi qu'il en soit, il paroît que cette dernière espèce exige autant de soins de la part du médecin, que l'idiopatique. Je les confondrai donc dans le traitement, et je ne parlerai plus de cette différence.

Cette maladie s'annonce, dans quelques sujets, par une lassitude universelle, accompagnée d'un léger délire qui s'augmente avec le temps. Si l'éruption ne se fait pas facilement, on observe des sensations irrégulières de chaleur et de froid, des mouvemens convulsifs légers, et un tremblement manifeste des mains : symptômes qui disparoissent quand

l'éruption devient facile. Mais soit qu'elle ait de la difficulté à paroître ou non, il existe toujours une oppression qui subsiste avec plus ou moins de force jusqu'au moment où l'apparition du mil est complète, et qui se renouvelle si elle disparoît. L'insomnie et le délire sont occasionnés par le trouble qu'excite l'humeur morbifique, qui trouve des obstacles à se porter à la peau. En général, le pouls est foible et ne se relève que quand le système vasculaire est débarrassé de la sérosité surabondante.

Quand des remèdes incendiaires ont troublé l'éruption, l'humeur se reporte sur les viscères, et cause des accidens différens, suivant la fonction à laquelle ils sont destinés; la même chose arrive si on a exposé imprudemment les malades à un air froid. Si la sérosité se porte au cerveau, elle occasionne un délire violent, une maladie comateuse ou une apoplexie mortelle. Si elle attaque les poumons, il en naît une oppression qui gêne la circulation, et qui fait périr les malades. Si elle se jette sur les viscères de la digestion, elle excite des cardialgies, des vomissemens violens et des diarrhées colliquatives, à moins qu'on ne la rappelle promptement au dehors. Quand elle infiltre le tissu

cellulaire, elle croupit dans ses réseaux, y porte la dissolution en fermentant avec les autres liquides, et passe enfin à la putridité. Dans tous ces cas, les seins s'affaissent, s'ils étoient gonflés; la sécrétion du lait ne se fait plus; les lochies se suppriment, et le ventre se météorise. Telles sont les terminaisons de cette maladie.

Quand la matière morbifique a été évacuée pour la plus grande partie, par l'organe sécrétoire de la peau, sa rétropulsion ne cause pas des accidens aussi graves; mais elle donne naissance à des maladies chroniques, si elle a pénétré à l'intérieur. Souvent elle se fixe sur les articulations, pour y susciter des gonflemens douloureux, qu'on dissipe avec le temps et les secours appropriés.

Il paroît étonnant qu'une maladie, dans laquelle l'acidité prédomine, laisse dans les cadavres des marques d'une dissolution putride; mais si on se rappelle avec quelle promptitude quelques liquides, comme la lymphe et la partie gélatineuse du sang, passent à l'alkalescence, on est moins surpris de cette terminaison. Peut-être aussi que l'excès d'acide qui se trouve alors dans les humeurs, attaque la fibre musculaire et la partie fibreuse du sang. Comme ces deux

substances sont solubles dans les acides même végétaux, qui forment une gelée avec elles, il y a tout lieu de croire qu'elles subissent quelque altération, quand elles ont été ainsi inondées par une sérosité acide; ce qui explique comment les cadavres des personnes mortes de la fièvre miliaire sont si promptement corrompus.

Quant aux épanchemens qu'on remarque dans les différentes capacités, ils dépendent de la quantité excessive de liquides qui n'ont pas pu s'écouler par les lochies ou par les sueurs, et qui ont fait irruption sur les parties intérieures.

Toutes les fois qu'il s'établit une sueur égale par tout le corps, l'éruption se fait avec facilité, le trouble de la circulation du sang et des esprits disparoît, la malade reprend des forces subites, l'accablement qui la tourmentoit, cesse au même instant, *comme si on ôtoit, de dessus les épaules d'un portefaix, un poids considérable dont il étoit accablé*, ce sont les expressions d'Hamilton. Le pouls se relève, l'esprit devient plus tranquille, le sommeil paisible, les évacuations sont rétablies, et la maladie marche sans trouble à sa guérison.

L'acidité de la sérosité est la cause im-

médiate de la fièvre miliaire. Cette sérosité irrite les vaisseaux cutanés. Leurs orifices sécrétoires se contractent : d'où les vésicules opérées par la distension des extrémités de ces vaisseaux remplis par la matière de la transpiration. Il en reste cependant une grande partie, dans lesquels l'excrétion de la sueur se fait librement. La cause matérielle consiste dans la trop grande quantité de fluides séreux qui abreuvent la peau, et qui n'ont pas été évacués convenablement. La vérité de cette dernière proposition est prouvée par tout ce qui a été dit des phénomènes de la grossesse et de l'accouchement. C'est pourquoi les femmes qui ont la chair molle et humide, et qui sont d'un tempérament phlegmatique, sont plus sujettes à cette maladie, même hors le temps de la grossesse.

L'acidité de la partie aqueuse du sang est si manifeste, qu'elle frappe l'odorat d'une manière très-vive. Cependant, quelques Médecins, n'étant pas satisfaits de cette preuve, ont fait l'expérience suivante. Ils ont appliqué, sur différentes parties du corps, des lambeaux de papier bleu; il a été humecté par la transpiration, et sa couleur a passé au rouge : preuve bien convaincante

d'un acide parfaitement développé dans la fièvre miliaire.

Les causes prédisposantes sont, les affections vives de l'ame, qui troublent la circulation, et déterminent un spasme constant dans le système artériel, suppriment les sueurs, ou empêchent la sérosité de se porter à la peau. Elle reste en stagnation dans le tissu cellulaire, où elle acquiert de l'acescence ; et ce n'est qu'avec un effort consirable que la nature peut la faire ensuite traverser les vaisseaux de la transpiration. On explique par-là pourquoi les malades sont accablées, pourquoi elles ont de l'oppression, de l'anxiété, des soupirs involontaires, des bâillemens fréquens, et beaucoup d'autres symptômes qui dépendent de l'agacement des nerfs. Un air froid qui répercute la transpiration, est aussi une cause éloignée de la fièvre miliaire, etc.

Cette maladie se reconnoît à une éruption formée de pustules, de la grosseur d'un grain de millet, d'où elle a tiré son nom. On peut prévoir qu'elle est prête à se manifester par l'accablement dans lequel se trouvent les malades, par l'oppression et l'anxiété que Hamilton regarde comme le signe pathognomonique d'une éruption miliaire prête

à

à se porter à la peau. L'état de la malade, son tempérament phlegmatique, la mollesse de sa chair, le trouble de son esprit, les retours irréguliers de froid et de chaud, la petitesse du pouls, jointe à sa fréquence, facilitent encore le diagnostic, et c'est surtout à l'acidité de la transpiration réunie aux autres symptômes, qu'on reconnoît que l'éruption est prête à paroître.

Cette maladie est mortelle chez les femmes dont l'esprit est foible ou affoibli, et qui sont aisément troublées par une légère affection morale. La rétropulsion des pustules tue souvent les malades, et il est peu d'exemples de guérison, sans avoir fait reparoître l'irruption. La métastase de l'humeur morbifique est donc extrêmement dangereuse ; elle s'annonce quelquefois par la pâleur des urines : circonstance aisée à saisir chez les femmes qui sont éloignées du temps de l'accouchement, parce qu'elles n'ont plus de lochies qui se mêlent avec elles. J'ai vu des fièvres miliaires après six semaines de couches, quand l'humeur laiteuse mêlée au sang avoit causé une maladie fébrile, qui n'avoit pas discontinué depuis la fièvre de lait. La métastase ne peut pas être prévue par des signes qui l'indiquent, quand elle

est l'effet d'un sentiment subit de frayeur, de crainte, de joie ou de plaisir, ou celui de l'impression d'un air froid, etc.

La difficulté de respirer, jointe à des mouvemens convulsifs de la langue, et une voix éteinte, ont des suites funestes. Les personnes qui ont de l'égalité d'ame, un caractère doux, sont plus faciles à guérir que les sujets emportés et colères, parce que cet état est un trouble continuel qui empêche la crise. Les femmes qui ont un sommeil paisible, ou qui, sans dormir, sont dans un état de tranquillité, guérissent facilement. Les sujets qui ont été tourmentés par des remèdes incendiaires, meurent presque tous. Quand le pouls se relève, et que les forces renaissent avec l'éruption, il n'y a plus de danger, pourvu que les malades ne s'exposent point à l'action des causes qui pourroient produire une métastase. La complication de l'éruption miliaire avec la petite vérole, la rougeole, le pourpre, etc. annonce un grand danger.

La nature est accablée par une sérosité âcre et abondante, tous ses efforts tendent à l'expulser. Rien ne contribue aussi efficacement à son évacuation que les vésicatoires; mais il faut appliquer de larges em-

plâtres et prendre, par rapport au cours des lochies, les règles prescrites précédemment. Il est impossible que la lymphe n'éprouve pas une certaine altération de la part de l'acide prédominant, et qu'elle ne s'épaississe. Pour corriger l'acide et diviser la lymphe, on fera usage de l'esprit de corne de cerf, à la dose de douze à quinze gouttes. Quelques médecins emploient celui qui n'a pas été rectifié, parce qu'il contient une huile très-exaltée qui le salit, et qu'ils croient calmante. Je préfère l'usage de l'huile animale de Dippel, unie au sel volatil, parce que je suis très-éloigné de croire que l'huile empyreumatique, mêlée au sel volatil, soit calmante ; sa causticité et son âcreté la rendent au contraire très-échauffante. L'esprit de Mindérerus, qui est incisif et diaphorétique, remplacera l'alkali volatil toutes les fois qu'on craindra que l'action de ce dernier ne soit un peu trop véhémente. Au reste, quoiqu'on emploie l'alkali volatil, l'esprit de Mindérerus ne sera pas pour cela exclu du traitement ; il soutiendra l'effet de l'esprit de corne de cerf, et par cela même il sera utile dans tous les cas.

Cette méthode me paroît préférable à celle de David Hamilton et d'Hoffmann,

qui faisoient l'un et l'autre un fréquent usage de poudres absorbantes, comme le corail, les perles, les yeux ou les pattes d'écrevisses, la pierre de Goa, le bézoard oriental, etc. Hamilton convient qu'il étoit obligé d'employer le sel volatil de corne de cerf, pour dissiper l'oppression et l'accablement. Ses observations prouvent qu'un même remède peut calmer en même temps plusieurs symptômes de cette maladie, parce que ceux que je viens de nommer, dépendent de la même cause, l'acrimonie de la sérosité.

Comme les sueurs modérées sont la crise la plus favorable et la seule terminaison qu'on doive s'attacher à procurer dans cette maladie, tous les auteurs ont cherché à l'exciter par des diaphorétiques souvent actifs. C'est une grande faute, dans le régime des malades, que l'emploi des remèdes échauffans; les tisanes les plus simples, quand le spasme des nerfs est dissipé par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus, suffisent pour procurer cette évacuation. Au reste, on peut donner les décoctions légères de bourrache, de bardane, de scorsonère, de chardon bénit, de buglose, de vipérine etc.

Les vésicatoires préviennent ou calment

les grands accidens, comme les affections comateuses, les métastases, les diarrhées colliquatives, les gonflemens des viscères ou des articulations, les convulsions, le délire, la naissance des aphthes qui se succèdent pendant long-temps, l'accablement, l'anéantissement du pouls.

Je ne parle pas des méthodes usitées par les médecins qui ont écrit depuis Hamilton, parce qu'elles ne me paroissent pas aussi utiles. J'ai vu, un grand nombre de fois, qu'elles étoient insuffisantes ou nuisibles, et que, pour réparer les accidens auxquels elles avoient donné naissance, ou pour calmer la violence de ceux qui existoient déjà, on étoit obligé de recourir à celle du médecin Anglais. Je me suis contenté d'y faire un changement que j'ai cru nécessaire, parce qu'il est indiqué, et qu'on en retire des avantages réels.

Quoique la dessication des pustules annonce la terminaison de la fièvre miliaire, cependant cet état exige, de la part du médecin, des précautions et de la prudence. La suppuration des vésicatoires (quand on a jugé leur emploi nécessaire) opère une révulsion dans la matière morbifique, et si elle n'est pas complétement évacuée avant

la cicatrisation des plaies formées par les cantharides, elle laisse la malade dans un état de langueur, qui est quelquefois plus dangereux que la maladie même. Les forces vitales n'étant pas toujours suffisantes pour procurer une nouvelle éruption, la matière reste mêlée aux humeurs et les altère; les malades retombent dans l'accablement, et on ne les sauve qu'en réitérant l'application des vésicatoires et en y joignant un traitement analogue à celui de la fièvre miliaire; autrement elle dégénère en phthisie, en cachexie, ou en hydropisie.

CHAPITRE XLVIII.

De la fièvre exanthématique, connue sous le nom de pourpre.

Une autre sorte d'acrimonie, mais qui se rapproche de l'alkalescente, donne naissance au pourpre rouge et blanc. On le reconnoît sous la forme d'une éruption composée de pustules du même volume que le mil, et qui en diffère par la couleur. Le rouge ne peut pas être confondu avec lui; le blanc s'en distingue en ce que les pustules miliaires contiennent une sérosité qui les

rend transparentes, au lieu que le pourpre blanc est d'une couleur plus matte et sa pustule est plus résistante. Il n'est point d'éruption qui disparoisse aussi facilement que celle-là, et qui se renouvelle aussi aisément : une légère impression de froid, un trouble momentané, suffisent pour opérer cette révolution.

C'est une maladie qui attaque particulièrement les femmes en couches. Quoi qu'elles y soient exposées dans d'autres temps, cependant elle n'est jamais aussi commune que parmi les accouchées. Hoffmann assure avoir vu le pourpre rouge exister sans fièvre ; il n'en est pas de même du blanc, qui est beaucoup plus dangereux. L'un et l'autre se reconnoissent aussi par une sorte de fétidité qui leur est particulière et qu'on ne peut pas confondre avec l'acidité qui est propre à la fièvre miliaire. Cependant, on voit souvent le mil réuni au pourpre, en sorte que les pustules de l'une et l'autre espèce se trouvent répandues confusément sur les malades. L'une et l'autre éruption ont des syptômes communs, tels que l'oppression, la foiblesse, l'anxiété, les soupirs fréquens, l'insomnie, les alternatives de chaud et de froid, la suppression des

lochies, la résorbtion du lait des mammelles. Dans l'une et l'autre aussi, quand l'éruption est bien faite, le pouls se relève, les forces reviennent, l'agitation se dissipe, les fonctions sont plus libres, la peau s'humecte, l'esprit est plus tranquille, etc.

En admettant une acrimonie différente dans la formation du mil et du pourpre, comment arrive-t-il que ces deux sortes d'exanthèmes se trouvent réunis dans la même maladie? Je crois que différentes portions d'un même liquide peuvent contracter des dégénérescences diverses dans le même sujet et la même affection. Une fièvre miliaire est le produit de l'acescence, et peut-être ne faut-il qu'un degré prochain de l'alkalescence pour former le pourpre; mais je suis persuadé que cette sorte de fermentation n'a lieu que dans l'extrémité des vases qui contiennent l'humeur morbifique; et que c'est au séjour qu'elle y a fait, qu'est dûe cette nouvelle altération. La sueur qui l'accompagne a, par l'odeur et les autres caractères, une analogie avec celle des fièvres putrides; cependant les premières voies donnent encore des marques d'acidité, ce qui prouve que l'acidité et l'alkalescence peuvent exister en même temps

dans le même sujet. On en a une preuve incontestable dans certaines dyssenteries où les différentes portions de matières, rendues par une même selle, sont les unes acides, ce qu'on reconnoît à l'odeur et à la couleur verte, tandis que d'autres sont fondues et putrides.

Le pourpre rouge est plus commun chez les sujets qui ont le sang acrimonieux, comme les bilieux, les scorbutiques, etc. nouvelle preuve de son état prochain de dissolution. Le mil ne se rencontre que chez les enfans, les femmes et les hommes d'une constitution foible qui ont un acide prédominant; mais le passage de l'acidité à l'alkalescence, ainsi que je l'ai prouvé précédemment, est quelquefois très-rapide, ce qui fait concevoir comment deux maladies qui dépendent d'une altération si opposée, peuvent exister en même-temps.

Cette maladie est dangereuse; la facilité avec laquelle l'éruption disparoît expose les malades à perdre la vie, si on ne rappelle pas promptement les pustules au-dehors. Cependant, quand on soutient l'éruption par des moyens convenables, le pourpre n'a rien par lui-même de mortel, si on excepte celui qui se manifeste dans certaines cons-

titutions épidémiques qui sont funestes ; mais elles n'ont point de rapport avec mon objet. Les autres signes pronostics ont une ressemblance parfaite avec ceux du mil ; j'ajouterai seulement que, quand les pustules ont une couleur foncée, ou qu'elles deviennent plus obscures et même noires, la maladie est beaucoup plus dangereuse, et que les hémorragies qui arrivent quelquefois avec ce symptôme sont mortelles, parce qu'elles sont la preuve d'une grande dissolution.

La curation exige qu'on entretienne les malades dans une chaleur douce et égale, en éloignant d'elles l'impression du froid et évitant soigneusement l'excès de chaleur, qui hâte singulièrement les progrès de la dissolution. L'ame doit être maintenue dans un état constant de tranquillité, autrement l'éruption disparoît, et l'humeur morbifique fait irruption sur les viscères et tue les malades. Le régime sera observé scrupuleusement par rapport aux boissons, qui doivent différer essentiellement de celles que j'ai prescrites dans la fièvre miliaire ; il ne faut, dans la curation du pourpre, que des décoctions légères de scorsonère, de réglisse, d'orge, de bardane, quelquefois mêlées à

une petite quantité d'infusion de fleurs d'oranges, ou de pavot blanc, quand il y a un spasme violent.

La saignée, recommandée instamment par de Haen, est un moyen dangereux et qu'on ne peut employer qu'avec les plus grands ménagemens, et les circonstances les plus rares, comme celle d'une suppression subite des lochies, d'une inflammation commençante des viscères, etc.

Dans le cas où les pustules noirciroient, les infusions de quinquina acidulées sont indispensables pour corriger la putridité; d'ailleurs, ce remède facilite singulièrement les éruptions de toute espèce. On ne fait pas un usage assez fréquent des vésicatoires; on s'attache seulement à l'éruption, sans débarrasser la nature du poids de la matière morbifique qui l'accable. J'ai toujours vu leur application très-utile dans cette maladie; ils forment un point d'irritation qui attire les humeurs du centre à la circonférence; et les viscères, devenus plus libres dans leurs fonctions, ne sont plus exposés aux métastases qui les détruisent en portant la corruption dans leur substance.

Les purgatifs ne sont utiles que dans la fin de la curation : en les donnant trop pré-

cipitamment, ils attirent les humeurs sur les intestins et causent des diarrhées colliquatives et des dyssenteries ; il faut des circonstances urgentes pour les prescrire dans le cours de la maladie, comme lorsqu'il y a abondance d'humeurs dans les premières voies. Au reste, toutes les indications que présente cette maladie, se rencontrent dans la fièvre miliaire, en observant de ne pas confondre l'espèce d'acrimonie qui prédomine dans l'une et dans l'autre, et qui ne peut pas être traitée par les mêmes remèdes, puisque l'une est acescente, et que l'autre tend à l'alkalescence.

La pureté de l'air est indispensable dans la curation du pourpre. Comme il y a une grande tendance à une dissolution générale dans cette affection, et que, d'ailleurs, les malades répandent dans l'atmosphère qui les environne, des émanations putrescentes, si l'on n'a pas le plus grand soin de renouveler l'air, les symptômes acquièrent promptement un caractère de malignité dont il est impossible d'arrêter les progrès. C'est par cette raison que le pourpre des accouchées est presque incurable dans les hôpitaux : c'est encore par cette raison qu'il est très-fréquent dans ceux où des femmes en couches sont

réunies dans les mêmes salles. Quelques précautions qu'on prenne pour y entretenir la propreté et conserver la salubrité de l'air, les émanations des lochies ont toujours une odeur infecte qui se répand dans l'atmosphère et en altère les qualités. La transpiration très-abondante des malades est une seconde cause d'infection ; d'où il résulte que l'air est toujours chargé d'exhalaisons nuisibles, qui peuvent, sans le secours d'aucune autre circonstance, créer des maladies dangereuses, et qui, à plus forte raison, exercent une action beaucoup plus funeste sur une femme en couches, attaquée de fièvre exanthématique.

Les mêmes inconvéniens ont lieu chez les malades isolées, quand on les maintient dans un air corrompu, par la raison que les exhalaisons putrides qui émanent de leurs corps, infectent l'air des appartemens qu'elles occupent. Dans la plupart des familles, on est dans la persuasion que le renouvellement de l'air est dangereux aux accouchées. On porte même plus loin la sévérité de cette conduite à leurs égards; car ou l'on ne les change pas assez fréquemment de linges, ou même chez quelques particuliers on ne les change point. Le sang, la lymphe, la

sérosité, le lait qui s'écoule de la matrice, tous ces fluides croupissent dans le lit, et acquièrent une fétidité nuisible même aux assistans, et très-pernicieuse pour les gardes-malades. A ces causes de putridité, on réunit encore l'excès de chaleur qu'on est dans l'usage de faire supporter aux accouchées, circonstance qui aggrave la maladie, ou fait naître les symptômes les plus funestes. J'ai indiqué ailleurs quelles étoient les précautions à prendre pour éviter le contact d'un air froid, et la méthode à suivre en changeant les linges des malades.

CHAPITRE XLIX.

Observations générales sur les maladies des seins.

Je distinguerai les maladies des seins en deux espèces : les unes naturelles, celles qui sont dues aux vices de conformation ; les autres accidentelles, celles qui sont le résultat des affections pathologiques qui attaquent ces organes. Mais avant que d'entrer dans le détail des unes et des autres, je rappellerai en peu de mots leur organisation, afin de mieux expliquer le mécanisme par lequel

telle ou telle partie du sein étant lésée, on acquiert une connoissance plus positive des moyens curatifs qu'on doit mettre en usage.

CHAPITRE L.

Abrégé de l'examen anatomique des seins.

On connoît leur forme extérieure. La plus grande partie de leur volume est composé de tissu cellulaire et adipeux. La graisse est ramassée en petites masses divisées par les lames cellulaires. Cette disposition organique favorise leur gonflement et la rapidité avec laquelle leur volume s'augmente, dans le temps où les filles sont parvenues à un accroissement qui ne permet plus guère d'extension ultérieure ; c'est aussi le temps où elles acquièrent plus d'embonpoint. Le contraire a lieu par l'effet de la vieillesse et des maladies, faute de réparation suffisante. Le tissu adipeux est rare sous le mammelon, parce qu'il est très-rapproché de la glande mammaire.

Il n'existe qu'une glande mammaire, divisée en portions arrondies, séparées les unes des autres par un tissu adipeux. On sait que,

comme dans les autres glandes, chaque portion se divise en une infinité de grains glanduleux. On trouve un grand nombre de conduits. Le temps le plus convenable à leur examen est celui qui suit de près ou qui précède l'accouchement. Leur volume varie depuis un quart de ligne jusqu'à deux lignes et quelquefois davantage. Ils se réunissent et forment des troncs plus volumineux. Cependant, en se rapprochant du mammelon, leur diamètre se rétrécit : structure qui fait connoître avec quelle facilité le lait forme des congestions dans ses tuyaux mêmes. Parvenus près du mammelon, ils font ensemble des contours entre lesquels on n'aperçoit aucune substance étrangère. De l'aréole où ils forment ces circuits, ils s'insinuent dans la papille, en perdant encore une partie de leur diamètre. Ils sont repliés dans les rugosités de cet organe, mais ils s'étendent quand celui-ci s'élève, soit qu'on l'irrite, soit qu'il soit soumis à la succion.

Il paroît que le lait est déposé dans les conduits de la glande mammaire par les extrémités des artères ; conjecture qui devient une vérité, en considérant que les injections de mercure dans les troncs artériels, remplissent les canaux laiteux, et que les menstrues

s'ouvrent quelquefois une issue par les mêmes voies.

J'ai déjà dit que le mammelon étoit composé d'un tissu réticulaire, recouvert d'un épiderme et d'une peau qui se termine en tissu cellulaire. Quelques anatomistes admettent deux genres de fibres dans ce réseau, avec des lacunes spongieuses, pour expliquer le gonflement de cet organe, son érection semblable à celle du pénis, et la couleur rouge qu'il contracte dans cet état. Quoi qu'il en soit, le mammelon est susceptible d'une action qui lui est particulière, action qui consiste à s'alonger et acquérir une fermeté sensible.

L'aréole qui entoure le mammelon change de couleur selon le teint et l'âge des femmes. On y aperçoit des tubercules épars et sans ordre, troués à leurs extrémités. Il paroît que ce sont des glandes sébacées, destinées à fournir une espèce de cire dont l'usage est de prévenir l'excoriation du mammelon : parce qu'elle diminue l'impression que feroit sur son tissu la bouche de l'enfant, par son humidité et celle du lait pendant la succion.

Les artères, les veines et les nerfs des mammelles ne présentent rien de particulier dans leur structure. Leur description est

inutile dans l'examen des maladies qui attaquent ces organes. Il suffit de savoir que les seins sont d'une extrême sensibilité, et par conséquent sont très-aisément lésés par toutes les causes qui leur font éprouver quelque irritation.

CHAPITRE LI.

Défaut d'accroissement des seins.

Les seins n'acquièrent point un développement suffisant, toutes les fois que leur nutrition est imparfaite. Le même défaut a lieu par des causes externes qui compriment assez leur tissu, pour repousser à l'intérieur les liquides destinés à étendre leurs aréoles cellulaires et le développement des glandes. Dans l'un et l'autre cas, leur configuration est viciée : on peut juger à leur inspection quelle est la cause qui a mis obstacle à leur accroissement.

Quand le vice vient de cause interne, quelque petit que soit le sein, sa rondeur n'est pas défigurée ; il est applati au contraire, quand il a été comprimé ; il ne se porte pas en avant. Chez les femmes desti-

nées à avoir des seins volumineux, l'applatissement fait prendre à leur circonférence une élévation presque égale au centre : la contexture en peut être assez solide, mais cette solidité est due à l'agglutination des sucs. C'est une solidité morbifique qui laisse à la masse une mobilité d'après laquelle on juge que le sein seroit d'une grande mollesse, s'il n'avoit pas acquis une dureté contre nature. La raison en est que tout ce qui presse le thorax, nuit à la circulation de cette capacité et particulièrement à celle de ses tégumens : d'où le défaut de nutrition de ces mêmes parties ; d'où l'imperfection de leur développement, et par conséquent leurs vices de conformation.

On compte au nombre des causes externes, les habillemens trop serrés ; les corps baleinés et spécialement ceux dans lesquels on fixe de larges bandes de baleine, de bois, et quelquefois de fer. Dans les maisons qui observent des règles religieuses, et chez les personnes qui s'astreignent aux mêmes usages, on observe très-communément les vices de conformation qu'on vient de décrire. Ils entraînent des suites fâcheuses dont il sera indispensable de donner une connoissance positive.

On a vu, par ce qui précède, que le tissu cellulaire étoit engorgé en partie de sucs coagulés : une portion des vaisseaux distribués dans la masse des seins, sont obstrués par le mécanisme dont on a rendu compte. Ces deux circonstances expliquent pourquoi les personnes qui ont les seins aplatis par compression, sont exposées aux obstructions, aux squirres et aux cancers de ces parties. La cause la plus légère, capable de porter le trouble dans la marche déjà gênée des liquides, en arrête facilement le cours, fait staser une plus grande quantité de fluides, et détermine par cela même leur coagulation : d'où les engorgemens des glandes et du tissu cellulaire ; d'où les tumeurs squirreuses. Une action étrangère, faisant naître une inflammation vive ou lente dans les tumeurs, les fait dégénérer en cancers. C'est par cette raison qu'un choc modéré est suivi d'accidens dangereux : accidens qui ne parviennent point au même degré d'intensité chez les personnes qui n'ont pas contracté les mêmes vices, par la forme d'habillement. Si à ces réflexions on ajoute l'existence des acrimonies capables de faire dégénérer les tumeurs des glandes, on conçoit dès-lors la fréquence des engorgemens carcinomateux,

chez les personnes dont on parle. L'observation prouve ces vérités.

La compression exercée par les habillemens mal faits, ne borne pas ses effets au centre des seins quand ils étoient disposés à devenir volumineux ; le contour en est également endurci : d'où il suit que leur engorgement embrassera une plus grande étendue, oblitérera un plus grand nombre de vaisseaux, portera la gêne de la circulation au loin, disposera les glandes des aisselles à s'obstruer et faire naître dans les parties environnantes des tumeurs de la même nature. C'est ce que j'ai observé fréquemment chez les filles de la Salpétrière, dont l'habillement a tous les défauts dont on a donné les détails ci-dessus.

Ces considérations font concevoir pourquoi les cancers sont si dangereux chez elles : la raison en est que l'engorgement des glandes, situées au voisinage du sein, ne permet pas d'en faire l'extirpation, sans exposer les malades au risque de voir renaître la même affection dans les tumeurs voisines. D'ailleurs, l'extirpation de ces masses inorganiques est très-difficile, parce qu'elles ont souvent contracté des adhérences avec les parties environnantes : adhé-

rences facilitées par le défaut d'action vitale dans des organes constamment comprimés. Ces observations nous apprennent combien une habitude vicieuse entraîne d'accidens à sa suite : elles ne sont pas, comme on voit, de simples spéculations physiologiques; ce sont des vérités fondées sur une observation constante, et réitérées parmi un grand nombre de malades de tout âge. Il seroit à désirer que la même forme d'habillement ne fût pas aussi généralement adoptée ; mais on la retrouve dans une grande partie de la France ; dans l'isle de France, l'Orléanois, la Touraine, etc., etc.

On présume d'avance la difficulté qu'il y a de fondre les tumeurs des mammelles, chez les femmes qui ont porté des corps baleinés. Ces parties sont en quelque sorte désorganisées ; la plupart des vaisseaux sont oblitérés par la compression, l'action vitale y est trop foible, pour faciliter la fonte des liquides coagulés. Cependant, si le vice résultant de la compression n'est pas excessif, il reste encore assez de force dans le système vasculaire, pour exécuter ses mouvemens dans la masse engorgée, mais avec une gêne qui se mesure sur le degré de compression qui a eu lieu, et le temps de sa durée.

Si l'on considère ensuite ces défauts aquisitifs, relativement à la lactation, on voit manifestement que les femmes dont on parle, sont exposées à des accidens nombreux dans leurs couches. La circulation du lait et sa sécrétion est très-difficile dans des seins engorgés par une pression long-temps continuée sur leur substance ; les vices contractés par les vaisseaux laiteux, lymphatiques et sanguins, sont multipliés ; donc les fonctions auxquelles ils sont destinés, ne peuvent plus s'exécuter que très-imparfaitement ; d'où la naissance des maladies dont on fera l'énumération, en parlant des désordres que le lait occasionne dans les mammelles.

Ce qui vient d'être dit, nous apprend que les moyens qu'on mettroit en usage, pour aider le développement des seins qui ont souffert une compression long-temps soutenue, ne seront pas toujours efficaces. Cependant il est important de dégorger le tissu cellulaire et les glandes ; de leur rendre la mollesse nécessaire, pour recevoir les liquides destinés à leur nutrition. On les ramollira par des fomentations relâchantes qui contiennent des principes fondans : comme les décoctions des plantes qui fournissent un sel

sucré : telles sont les betteraves, les carottes, etc., ou les chicoracées dont on tire un extrait savonneux. Tous les végétaux analogues donneront le même résultat.

La première chose à faire, est de changer la forme des habillemens, si leur disposition cause de la pression. Les seins affoiblis par l'action des vêtemens, ont besoin d'être soutenus pour prévenir un balottement qui causeroit de l'irritation; leur poids seroit incommode; ils deviendroient douloureux par le tiraillement. Ainsi, soit qu'ils soient couverts ou non par des topiques, on les maintiendra commodément de manière à prévenir la compression et le tiraillement.

On les exposera à l'action de l'eau réduite en vapeurs; c'est le meilleur moyen de faire pénétrer cet élément dans leur tissu, d'y porter l'humidité nécessaire à leur ramollissement, et au développement des parties endurcies par la compression. On les couvrira aussi de cataplasmes faits des plantes indiquées ci-dessus; en observant que l'eau de décoction ne soit pas abondante, afin qu'elle n'emporte pas les principes salins, sucrés ou savonneux, dont l'action est médicamenteuse.

On prescrira des boissons abondantes, char-

gées des principes fondans qu'on a désignés ; car il faut ici faire le traitement d'une obstruction commençante. La méthode curative de cette maladie sera rapportée dans un des chapitres suivans.

Quoi qu'on fasse, on ne parviendra pas à rendre aux seins, une forme agréable ; leur accroissement s'est fait de manière à les déformer pour toujours. L'art se borne donc ici à prévenir, autant qu'il est possible, les dangers qui tireroient leur origine de cette conformation vicieuse, *acquisitive*.

Le défaut de développement par causes internes, et vice de nutrition suffisante, présente un autre ordre de choses que nous allons examiner. On peut rapporter aux causes internes, une diète austère, des travaux fatigans qui épuisent, des veilles multipliées, soit forcées, soit volontaires, le défaut de sommeil, des affections chroniques ou aiguës, mais répétées, la chaleur du climat, des ulcères dont la suppuration est abondante ; ceux des poumons, du foie, de la vessie, etc., des vésicatoires, ou des cautères qui affoiblissent par excès de suppuration ; une constitution trop sèche ou trop *chaude*, pour me servir de l'expression des anciens ; les purgatifs et les évacuations quelconques trop ré-

pétées : les sueurs et les urines trop abondantes ; les diarrhées habituelles; les menstrues trop copieuses et précoces ; les révulsions par les sangsues et les saignées des extrémités inférieures, etc.

Mon objet n'est pas et ne peut être non plus, de traiter de chacune de ces causes : elles forment autant de maladies dont la curation se trouvera en partie dans cet ouvrage. J'y renvoie le lecteur. Quant à celles dont l'examen est étranger à mon plan, il consultera d'autres ouvrages.

Il existe une autre cause du défaut de développement de la part des seins; c'est l'abus des plaisirs de l'amour auxquels quelques filles se livrent dans un âge où leur tempérament n'est point encore affermi. Cette cause est une des plus communes de la maladie dont on parle. J'en ai exposé les dangers en parlant de l'incontinence et de la masturbation. L'usage trop continué de cette criminelle manœuvre, donne toujours naissance à quelques-unes des affections morbifiques énoncées plus haut. La curation de celles-ci, doit précéder toute espèce de moyens par l'usage desquels on voudroit faire prendre aux seins l'accroissement dont ils sont susceptibles.

CHAPITRE LII.

De l'accroissement excessif des seins.

Depuis que les femmes *de la bonne compagnie*, épuisées par tous les genres de débauches, n'ont que des seins flétris ; depuis qu'elles donnent naissance à des avortons qui n'en ont point, *il est indécent que la gorge soit apparente* : un volume modéré n'est pas même *soutenable*. Les hommes n'ont pas toujours été du même avis : ils ont quelquefois préféré les femmes dont les seins se rapprochoient des belles proportions que la nature développoit chez nos ayeules : mais *ces hommes*, dit-on, *ont les goûts abjects et les inclinations basses* : c'est l'expression des *délicieuses*.

Si les seins disproportionnés au reste du corps manquent d'une certaine grace, l'œil est sans doute moins désagréablement affecté de ce défaut, que de la vue d'un squelette ; mais ce n'est pas sous ce rapport que nous devons examiner les inconvéniens des seins trop volumineux.

Dans la bonne santé, ils gênent les actions qui exigent un grand mouvement des

bras : leur pesanteur sur le thorax rend la respiration pénible au moindre exercice, parce qu'ils s'opposent à la facilité de son élévation : ils sont plus exposés aux chocs, dont les suites sont les engorgemens, les squirres et les cancers. Tels sont les véritables inconvéniens qui résultent de l'excès de leur volume.

Quelques physiciens ont dit qu'ils n'étoint pas propres à la génération du lait. Ils prétendent prouver cette assertion, en assurant que leur tissu est lâche et humide, et qu'il n'a pas enfin le degré de chaleur convenable à l'élaboration de cette humeur : ils ajoutent que les forces du cœur sont insuffisantes pour y entretenir l'activité de la circulation ; qu'il s'y engendre, faute de chaleur nécessaire, des sucs trop cruds qui détériorent le lait en se mêlant avec lui. Ces propositions sont toutes erronées, et ne peuvent être applicables qu'à un petit nombre de personnes qui font exception ; mais ce n'est pas dans ce sens qu'on les présente.

L'expérience nous fait voir que les femmes qui ont des seins volumineux, ont abondamment de lait. La quantité en est portée au-delà de celle qu'une pareille organisation semble promettre, si on la compare à celle

que donnent des seins plus petits. Quelques-unes sont obligées ou d'allaiter plusieurs enfans à-la-fois, ou de faire couler une partie de leur lait, pour éviter les engorgemens de la glande mammaire. On ne remarque point que le tissu de leurs mammelles soit lâche. Ce n'est qu'après la lactation qu'il perd sa fermeté : mais il en conserve encore davantage que celui des seins flétris. Quand on dit qu'ils manquent de la chaleur nécessaire pour former un lait de bonne qualité, on parle encore contre l'évidence, puisque nous verrons plus bas que le volume des seins correspond à l'activité de la nutrition, de laquelle dépend la bonne qualité des humeurs. Or, comme on convient que les femmes qui ont une vie aisée, mais sans oisiveté, qui se nourrissent d'alimens succulens, sans être trop recherchés, ont ordinairement les seins volumineux, on sera donc forcé d'avouer qu'il se rencontre ici toutes les qualités nécessaires à la perfection des sécrétions. Enfin on est convaincu par l'observation que les personnes d'une bonne santé, ont les seins plus saillans, plus remplis, plus fermes et plus volumineux que les femmes délicates et valétudinaires, ce qui achève de démontrer que les qualités

du lait doivent, chez celles-là, correspondre à celles des autres humeurs.

On insiste sur le défaut de chaleur nécessaire à la perfection du lait. Se bien porter et manquer de chaleur nécessaire pour exercer une fonction, sont deux assertions si contradictoires, qu'il est inutile de s'appesantir sur un pareil paradoxe : il suffira d'observer que ce sont elles qui donnent, à tous égards, les marques les moins équivoques de cette chaleur qu'on prétend leur être étrangère ; ce sont celles qui sont les plus aptes à l'union conjugale, qui en ressentent plutôt le besoin, et qui en goûtent le mieux les plaisirs.

On dit encore que leur lait est altéré par des crudités. La fausseté de cette proposition se prouve par ce qui est dit ci-dessus. Les femmes valétudinaires ont un lait séreux ou visqueux et rempli de pituite ; mais le volume des seins n'a point d'influence sur sa sécrétion, parce que sa source est dans le vice général des fonctions. D'ailleurs, cette imperfection du lait est plus particulière aux femmes dont les seins n'ont pas acquis un accroissement suffisant.

On persiste, en affirmant que le lait accumulé en grande masse (ici on oublie qu'on

a prétendu que les seins volumineux n'étoient pas propres à la sécrétion de ce fluide) se corrompt spontanément. Le lait ne se corrompt point, parce qu'il est abondant : il se coagule, changement qui ne rapproche assurément point son état de celui de la corruption. J'ai donné ailleurs la connoissance des moyens propres à dégorger les mammelles pour prévenir les suites de la coagulation.

Les détails qu'on vient de lire, indiquent assez clairement les causes de l'accroissement excessif des seins ; elles consistent dans les qualités de la nutrition. La manière de vivre a une grande influence sur leur développement. On a vu que cette sorte d'organisation étoit particulière aux personnes qui ont de bonne heure les dispositions nécessaires au mariage.

La vanité, qui contrarie toujours la nature, a déterminé des femmes à chercher les moyens propres à diminuer le volume des seins. Deux motifs les engageoient à cette recherche ; j'ai parlé de l'un au commencement du chapitre, je dirai quelque chose de l'autre. La plupart des filles des cités, élevées par des religieuses, ne pouvoient, selon celles-ci, plaire à leur créateur

que par des imperfections. A des propos plus absurdes encore, on joignit l'ordre absolu de prendre chaque matin quelques substances capables d'affoiblir la nutrition, telles que l'usage immodéré du vinaigre bu à jeun. En altérant les forces de la digestion, on diminuoit l'énergie des sécrétions; d'où l'affaissement des seins avec l'amaigrissement général qui résultoit de cette dangereuse coutume. Des remèdes semblables, ou plus violens, employés dans es mêmes vues, doivent être bannis sans retour, puisque ce n'est qu'en détruisant la santé qu'ils amènent le changement qu'on desire.

Les applications extérieures n'ont pas un effet aussi redoutable sur la constitution : mais comme elles sont toujours prises dans la classe des répercussifs et des astringens, elles font naître dans les vaisseaux une rigidité qui les rend incapables de se prêter parfaitement à l'extension, au temps où le lait s'y porte pendant les derniers mois de la grossesse et après l'accouchement. Cette humeur s'y engorge; les engorgemens sont difficilement résolubles, à cause de la rigidité des vaisseaux; d'où les squirres des glandes mammaires; d'où les tumeurs carcinomateuses, et les tourmens vengeurs des erreurs

erreurs qu'on a commises, en s'écartant de la fin que la nature s'étoit proposée.

D'après ces réflexions, je crois qu'il est de mon devoir de passer sous silence la longue énumération des médicamens usités pour détériorer la forme des seins, par la raison qu'en les indiquant, je participerois en quelque manière aux fautes des femmes, qui, malgré les avertissemens précédens, seroient assez inconsidérées pour en faire abus.

Il y a une question médicale à considérer dans l'accroissement excessif des seins : c'est le développement quelquefois trop rapide de ces organes. Ses effets morbifiques sont les douleurs vives qui l'accompagnent, la fièvre qui succède, et la phlogose qui s'y développe chez les sujets très-sanguins et qui ont la fibre forte.

Si, dans un nombre de vaisseaux donnés, il se présente au passage une masse de fluides qui ne puisse y être contenue, il faut que les fluides rétrogradent, ou engorgent les vaisseaux, ou que ceux-ci se distendent outre mesure. Or, dans la circonstance donnée, la colonne de liquides qui pousse en avant la portion destinée à s'ouvrir de nouvelles routes, est dirigée par une force

trop active, pour ne pas avoir son effet : car nous avons vu précédemment que les femmes les mieux constituées avoient aussi les seins les plus volumineux. Donc les liquides distendent promptement les vases ; d'où le tiraillement et la compression des nerfs ; de ceux-ci les douleurs aigues qui déterminent la fièvre, de laquelle naît la disposition à la phlogose, ou la phlogose commençante.

Si la fièvre a quelque violence, on la calmera par une saignée du bras. On prescrira des boissons tempérantes et rafraîchissantes : on fera observer une diète sévère. On fera un traitement local pour dissiper les douleurs, et faciliter le développement des vaisseaux qui résistent trop à l'impulsion des liquides. On remplira cette double indication par des fomentations émollientes. Dans le cas où les douleurs seroient véhémentes, on mêlera des narcotiques aux émolliens. On ne continuera l'usage des moyens externes, qu'autant qu'il sera nécessaire pour diminuer la vivacité des symptômes ; autrement on favoriseroit la tendance des seins à devenir trop volumineux.

On pourra prolonger un régime moins nourrissant qu'à l'ordinaire ; mais qu'on ne

perde pas de vue que ce moyen, tout simple qu'il paroît, ne peut être d'un long usage, sans altérer la constitution, et que ses suites sont plus à craindre que le défaut de perfection dans la forme des mammelles.

CHAPITRE LIII.

Des vices accidentels des seins.

JE range dans la classe des vices accidentels des seins, les imperfections ou les maladies existantes dans leur tissu, comme suites d'accidens antérieurs à l'accouchement. Tels sont leur obstruction, leur squirre, les cicatrices profondes résultans des abcès qui ont eu leur siège dans ces organes, la destruction plus ou moins considérable de la glande mammaire. Ces accidens sont rares avant que les femmes aient eu des enfans; mais les filles n'en sont pas exemptes. Les femmes sont exposées à de grands dangers dans le temps des couches. Si les vices qu'on a désignés plus haut ont été l'effet d'engorgemens laiteux, on a tout à craiudre dans les couches suivantes. Pour suivre un ordre plus régulier dans l'examen de ces maladies,

on fera précéder l'histoire de l'inflammation des mammelles.

CHAPITRE LIV.

De l'inflammation des seins dans le tissu cellulaire.

Mon but n'est point de considérer l'inflammation des seins, qui n'a pour origine que celle de toutes les autres inflammations. Elle ne présente rien de bien particulier aux femmes, si l'on en excepte les lésions qui peuvent survenir dans la glande mammaire; mais, comme les congestions inflammatoires laiteuses attaquent plus fortement cette glande que les inflammations qui surviennent hors du temps des couches, il me paroît nécessaire de traiter de celles-là.

Supposons maintenant l'existence de quelques-uns des vices accidentels énoncés dans le chapitre précédent, et considérons la marche que suivra la sécrétion du lait au moment où *il monte aux seins*. On a connu, par ce qui précède, les obstacles que ce fluide rencontre dans sa route; une partie des vaisseaux qui devoient le recevoir a été détruite, ou a souffert un dérangement

remarquable dans son organisation. Le lait est arrêté dans les vases lésés. Ainsi, les artères sanguines et lymphatiques, et les vaisseaux laiteux s'engorgent, accident d'autant plus prompt dans ces derniers, qu'ils se réunissent en des troncs communs qui ne sont pas plus exempts que les autres d'altération dans leur structure; d'où il suit que l'engorgement des uns s'accroit par celui des autres; d'où naît une congestion plus volumineuse et plus difficile à résoudre; ce qui établit pourquoi les inflammations des seins sont en même-temps sanguines, lymphatiques et laiteuses.

Les accidens inflammatoires ont lieu dans les mammelles qui n'ont éprouvé aucune lésion antérieure. On apprendra bientôt les causes qui les font naître; mais ils sont plus rares et moins rebelles, par la raison que l'organisation n'a pas encore été viciée. Si l'inflammation se manifeste dans les premiers momens de la formation du lait, les symptômes ne se borneront pas aux seins, parce que la première congestion, empêchant la circulation de ce liquide, le repousse dans d'autres routes; d'où l'engorgement des muscles du thorax, quelquefois de la plèvre et des poumons mêmes.

On distingue, avec raison, plusieurs sortes d'inflammations : les principales sont celles du tissu cellulaire et celle de la glande mammaire. Il en existe une troisième qui est la réunion des deux autres.

La première a lieu quand le lait monte si rapidement qu'il s'épanche dans le tissu cellulaire, avant que d'avoir formé des congestions dans les tuyaux laiteux. Ceux-ci s'engorgent nécessairement ensuite, mais ils ne s'enflamment point, parce que le lait s'est frayé des routes faciles dans le tissu cellulaire. On distingue cette inflammation par l'étendue qu'elle occupe, l'égalité de la tumeur et la modération de la douleur, comparée à celle qui résulte de l'inflammation de la glande. Un autre symptôme distingue aussi cette congestion inflammatoire des autres, c'est la célérité avec laquelle elle parvient à la suppuration, si l'on ne peut en arrêter les progrès.

Les causes sont éloignées ou prochaines. Parmi les premières, on compte les vices des seins, existans avant l'accouchement. Quand ces vices sont anciens, quand ils ont beaucoup altéré le tissu des mammelles, l'inflammation devient plus grave et plus difficile à résoudre. Ainsi, une femme dont les

seins, ou un seul sein auroit éprouvé une déperdition de substance de la glande mammaire, avec de profondes et nombreuses cicatrices, auroit une inflammation plus redoutable ; 1°. par rapport à la lésion de cet organe ; 2°. par rapport à la congestion prolongée qui auroit lieu pendant la grossesse ; d'où plus grande fixité de la matière engorgée ; d'où sa résolubilité plus difficile ; d'où l'étendue plus considérable de la tumeur inflammatoire.

Les causes prochaines sont ; 1°. la promptitude avec laquelle le lait se porte aux seins et son abondance ; 2°. les causes de toutes les autres inflammations ; 3°. tous les agens capables de faire sur les seins une impression sensible en les irritant ; comme le froid, les passions de l'ame qu'occasionne un agacement spasmodique. On a parlé plus haut de leur extrême sensibilité, ce qui fait concevoir pourquoi leur tissu s'irrite aisément. Le chagrin, et plus facilement encore une frayeur soudaine, fait contracter tous les vaisseaux des mammelles, et détermine, par ce mécanisme, des congestions inflammatoires d'une grande étendue.

De quelque genre que soit l'engorgement des seins dans les couches, il a une tendance

très-prononcée à l'inflammation, et par conséquent, exige la plus prompte application des moyens propres à la prévenir. Tout ce qui peut ramollir le tissu des mammelles sera employé sans retard. Les applications émollientes, les cataplasmes adoucissans sont parfaitement indiqués. J'ai coutume d'ajouter des narcotiques aux émolliens, et ce mêlange accélère singulièrement la diminution des accidens. La raison, qui, depuis longtemps, m'a déterminé à préférer cette méthode aux autres, est l'extrême sensibilité des seins. On sait que le spasme, inséparable de l'inflammation des organes très-irritables, est toujours porté à un degré éminent, et qu'il contribue à la durée et à la violence des symptômes inflammatoires; j'ai donc cru devoir le calmer d'une manière plus efficace qu'on ne le fait d'ordinaire par les émolliens et les relâchans. L'expérience a confirmé cette théorie.

Parmi les secours employés dans la curation de cette maladie, il n'en est pas de plus actif et de plus utile que l'action de l'eau réduite en vapeurs dirigées sur les organes affectés. On a soin de ne pas irriter les seins par une trop grande chaleur. On fait parvenir les vapeurs par des canaux com-

modes, afin de ne pas fatiguer la malade par une position gênante.

De tous les linimens usités, je préfère celui qu'on fait avec la dissolution de savon dans parties égales de lait et d'eau. Il m'a toujours paru agir avec plus de promptitude et de sureté que ce remède vanté, résultant de la combinaison de l'alkali volatil avec une huile douce. Ce médicament avoit une grande vogue à Paris.

Les engorgemens sont simplement laiteux avant que d'être inflammatoires; il convient donc que nous rappelions ici en partie ce qui a été dit en traitant de la fièvre de lait, et que nous indiquions la curation de ces engorgemens. D'ailleurs, elle conviendra aux deux espèces de congestions, parce que les laiteux proprement dits sont presque toujours accompagnés d'une chaleur sensible dans les seins. Par cela même qu'il y a engorgement, il y a inflammation commençante. Il est donc indispensable de faire prendre aux malades des boissons abondantes et délayantes. C'est le moyen de prévenir la coagulation ultérieure du lait, en aidant la fonte de celui qui forme l'engorgement par des apéritifs, les sels neutres et les autres médicamens, dont l'énumération

se trouve dans le chapitre qui traite de la fièvre de lait. Les avantages de la suscion sont rappelés dans le même chapitre.

Quand les seins se ramollissent, on fait usage des applications discussives et jamais des astringentes, comme le conseillent quelques praticiens. L'effet de ces dernières paroît avantageux au premier abord : les suites en sont redoutables par la solidité qu'elles font contracter aux glandes engorgées. Le discussif le plus facile à se procurer est le persil, qu'on fait amortir sur une pêle à feu, exposée à la flamme. On l'applique chaud sur les seins. Les huiles aromatiques, dans lesquelles on dissout du savon, les onguens les plus communs, agissent aussi comme discussifs, par l'action des substances résineuses ou balsamiques qui entrent dans leur composition.

Si, jusqu'à ce moment, j'ai paru m'attacher davantage au traitement des engorgemens laiteux qu'à celui des inflammatoires, c'est que le même plan de curation est applicable à ces deux espèces d'affections. La théorie de leur formation prouve incontestablement cette vérité physique. Au reste, le degré d'inflammation déterminera l'activité qu'on doit mettre dans l'usage des médi-

camens. Si l'inflammation est véhémente, la saignée du bras est indispensable pour dégager les seins, empêcher les progrès de l'inflammation et son extension sur les parties molles fixées au thorax, et sur les poumons mêmes. On craint trop l'effet de la saignée chez les femmes en couches. Celle du pied qu'on a pratiquée tant de fois mal-à-propos, est la principale cause de cette crainte mal conçue.

La violence de la fièvre qui accompagne les grandes inflammations des seins, exige l'emploi des boissons acidules et rafraîchissantes. On ne doit considérer pour rien l'effet coagulant des acides sur du lait réuni en masse hors de ses vaisseaux, et qui n'en éprouve plus l'action. Le vinaigre même devient, dans cette circonstance, un dissolvant. On l'étend dans des boissons délayantes ; on le donne dans l'eau de miel, dans l'eau sucrée, dans les infusions théiformes des plantes savonneuses. A l'extérieur, on le mêle aux décoctions dont j'ai conseillé l'usage en fomentations. Moschion imbiboit des linges d'oxicrat chaud ; il en recouvroit les seins enflammés.

On aura soin de faciliter l'écoulement des lochies, pour éviter l'abord d'une quantité

trop considérable de fluides aux mammelles. L'utilité de cette précaution est suffisamment démontrée ailleurs.

CHAPITRE LV.

Abcès des seins dans le tissu cellulaire.

Si l'inflammation n'a pas été résolue par les moyens indiqués ci-dessus : si leur application a été trop tardive ou négligée, la suppuration se manifeste, mais avec des phénomènes différens, relativement aux parties qui en sont attaquées. Il ne s'agit ici que de celle du tissu cellulaire. J'ai indiqué précédemment les signes par lesquels on différencioit l'inflammation de cet organe, d'avec celle des glandes. Ainsi, dès qu'on reconnoîtra l'existence du foyer purulent, on l'ouvrira sans retard ; s'il y en a plusieurs, on les ouvrira. Il seroit ridicule de craindre, avec quelques praticiens, de médiocres cicatrices, suites inévitables de l'opération. D'ailleurs le pus qui séjourne dans les seins, ronge le tissu cellulaire, met les glandes à nud, les irrite et les enflamme, quand même elles n'auroient pas, par l'effet des accidens passés et subsistans, de la tendance à l'in-

flammation. Si leur inflammation commence, le pus les abcède. Une ulcération trop étendue des seins, occasionne des désordres de toute espèce; elle rapproche les tégumens des glandes et celles-ci des muscles placés sous elles, par la destruction du tissu cellulaire; elle fait des fusées dans le trajet des faisceaux musculaires; elle met à nud leurs tendons, leurs aponevroses; elle cicatrise ces diverses parties ensemble. La maladie se prolonge, acquiert de l'intensité en se compliquant avec la suppuration des glandes; elle épuise les malades; amène à sa suite la fièvre lente, le marasme, etc.

Dans les couches suivantes, des accidens plus graves sont l'effet de la lésion antérieure, opérée par la suppuration. Ainsi les accidens résultans de la méthode que je proscris, ne se bornent donc pas à la maladie actuelle; mais ils étendent leurs funestes suites sur les accouchemens futurs.

Dionis avoit raison de faire promptement l'ouverture des abcès survenus aux mammelles. Quoi qu'il ne donne pas les motifs qui le déterminent à suivre cette marche, on aperçoit clairement malgré la briéveté de ses réflexions, qu'il connoissoit parfaitement les dangers d'une autre méthode.

L'ulcération des seins exige aussi un traitement particulier. Puisqu'il est à craindre que le séjour du pus n'enflamme les glandes, il est indispensable de continuer l'usage des émolliens et des autres médicamens antiphlogistiques ; car ces organes sont toujours plus ou moins engorgés, quoique le siége de l'inflammation soit dans le tissu cellulaire. Au reste le traitement antiphlogistique convient dans la suppuration qui est aussi un état inflammatoire.

Nannoni faisoit tenir pendant tout le jour sur les mammelles suppurées, des linges imbibés de décoctions émollientes. Il faisoit appliquer pendant la nuit, un cataplasme de mie de pain et de lait. Il proscrivoit avec raison l'usage des tentes qui irritent les bords de l'ulcère, parce que l'écoulement du pus entretient l'ouverture. Il est utile, selon le conseil de Levret, de faire executer aux bras de legers mouvemens, afin de prévenir les amas de matière purulente qui fuse loin de l'abcès. Cette manœuvre ne sera exécutée qu'au moment où le sein abcédé aura perdu une grande partie du volume qu'avoit occasionné la tumeur. Si le foyer est considérable, on fera des injections avec l'eau d'orge miellée, les décoctions détersives, etc.

Quand après la consolidation de l'ulcère, il reste quelque dureté dans le sein, on la fond avec les cataplasmes de ciguë et de jusquiame. On donne les fondans intérieurs. Mais ce mode curatif sera présenté dans ses détails, en traitant des tumeurs non-inflammatoires des glandes mammaires.

CHAPITRE LVI.

De l'inflammation de la glande mammaire.

J'AI donné la théorie de l'inflammation de la glande mammaire, en donnant les détails des vices accidentels auxquels cet organe est exposé. J'ai aussi expliqué le mécanisme des causes qui la déterminent. Il me reste maintenant à faire connoître les signes qui différencient ce genre d'inflammation de celle du tissu cellulaire, avant que d'exposer le traitement qui lui convient.

On la reconnoît aux douleurs véhémentes qui en sont inséparables, à sa circonscription. Quoique l'irritation qui l'accompagne occasionne une tension générale dans le volume du sein, on en juge la cause, en ce

que la surface tuméfiée ne présente pas dans toute son étendue les caractères de l'inflammation. Le signe le moins équivoque, est l'inégalité de la tumeur. Les différentes portions de la glande engorgée forment des nœuds distincts et quelquefois séparés par des intervalles sensibles. C'est dans ces nodosités qu'on trouve la dureté, la sensibilité au toucher, et l'ardeur véritablement inflammatoire.

La tumeur est noueuse, parce que les diverses portions de la glande sont séparées par un tissu cellulaire graisseux : structure qui offre à l'examen autant de glandes pour ainsi dire isolées, qui s'enflamment en particulier et forment, en quelque manière, chacune une tumeur inflammatoire. On a la preuve de cette vérité dans la sorte d'engorgement qui n'occupe pas les divisions contiguës, et qui n'attaque pas toute la masse en même temps; de manière qu'il y a des parties qui ne s'enflamment point entre celles qui le sont, ou qui n'acquièrent pas le même degré de congestion inflammatoire.

D'après cet exposé, on juge que la maladie dont il est question, ne se forme pas ordinairement par une irruption prompte de la matière laiteuse sur le sein. Il paroît

au

au contraire que la glande mammaire ne s'engorge que dans les cas où l'obstruction est modérée dans ses progrès. C'est pourquoi les vices anciens de cet organe déterminent presque constamment son inflammation dans les couches postérieures à l'existence de ces altérations ; parce que la congestion qui a lieu pendant la grossesse dans une partie désorganisée, devient le commencement d'un véritable engorgement. Ainsi, le lait se présentant dans le temps des couches dans un organe déjà rempli de liquides qui n'ont pas pu y jouir d'une libre circulation, doit nécessairement s'y accumuler, staser dans son tissu, s'y coaguler, empêcher la marche de celui qui le suit, et déterminer une obstruction inflammatoire.

Quoique la glande mammaire n'ait été attaquée précédemment par aucune affection aiguë, elle n'est pas soustraite à l'action des causes qui peuvent l'enflammer après l'accouchement ; ainsi, l'impression d'un air froid, un trouble moral et beaucoup d'autres agens irritans peuvent y faire naître l'inflammation. J'ai énoncé précédemment ces généralités.

L'inflammation de la glande mammaire est beaucoup plus grave que celle du tissu

cellulaire, en ce que sa résolution est plus difficile, en ce que les douleurs sont plus violentes : d'où résulte plus de véhémence de la part de la fièvre qui, à son tour, augmente la congestion et la rend plus rebelle. L'accroissement de la chaleur fébrile donne plus de fixité à l'humeur laiteuse, parce que la coagulation de ce liquide s'augmente rapidement par la chaleur fébrile. Cette maladie fait donc des progrès par l'effet des symptômes qui lui sont inhérens. Ainsi la structure de la glande, sur-tout si elle est viciée, et la nature très-coagulable du liquide qui l'engorge, sont donc les causes de la gravité et des dangers qui sont inséparables de l'inflammation. Les mêmes principes sont applicables aux congestions inflammatoires de toutes les glandes.

La résolution sera plus difficile, si la glande mammaire a été précédemment engorgée, s'il reste encore quelques portions obstruées; la chaleur de la fièvre augmentant leur densité, les fera dégénérer en squirre. Elles seront un nouvel obstacle à la résolution des parties récemment obstruées par l'inflammation dont elles auront rendu les symptômes plus véhémens.

Le traitement général de toutes les affec-

tions inflammatoires étant le même, ce que j'ai dit de celle du tissu cellulaire est applicable à celle de la glande mammaire. Mais, comme l'inflammation de cet organe est plus douloureuse que celle du tissu cellulaire, et comme le liquide engorgé se coagule promptement, aux moyens curatifs déjà énoncés, on en ajoutera de nouveaux. Les émolliens ne calmeroient pas assez efficacement les douleurs, il est indispensable de les unir aux narcotiques. Ceux-ci ont une double action, soit qu'on les emploie en cataplasme, soit qu'on s'en serve en fomentations. Par l'humidité qu'ils entretiennent sur les seins, ils agissent comme relâchans : par l'action de leur principe virulent, ils engourdissent les nerfs irrités et calment les douleurs. En diminuant la sensibilité de la partie malade, ils préviennent l'accroissement des accidens inflammatoires qui acquièrent de la véhémence par l'irritation. Ils facilitent donc la circulation dans les parties de la glande dont les vaisseaux ne sont point engorgés ou le sont foiblement.

A ces propriétés importantes dans le traitement de la maladie dont on parle, ils en réunissent une autre aussi utile, c'est celle d'être d'excellens fondans des liquides coa-

gulés. On conçoit d'après l'énoncé de ces propriétés, que sous tous les rapports, leur usage est très-avantageux. Il doit paroître étonnant que les praticiens n'en fassent point mention, ou que, si quelques-uns les ont prescrits quelquefois à l'intérieur, ils se soient bornés aux préparations d'opium dans les accidens accompagnés de vives douleurs, sans songer à l'utilité de leur application externe dans la maladie dont on parle.

D'après les principes établis ci-dessus sur la coagulation de la matière laiteuse, on prescrira des boissons dissolvantes. On emploiera les sels neutres à la dose de deux gros par pinte de liquides. Le sel de Glauber quoique moins fondant que le sel marin, est préférable à ce dernier dont l'usage ne peut pas être continué constamment sans faire éprouver à beaucoup de malades un dégoût et quelquefois une répugnance invincible. J'ai déjà dit que le tartre vitriolé, toujours employé par les accoucheurs, ne vaut rien. J'en ai donné les raisons. On peut sans inconvénient faire prendre jusqu'à une once de sel de Glauber dans les vingt-quatre heures. La quantité de boissons dans lesquelles il est délayé, détermine presque constamment son action par les voies de la

transpiration : genre d'évacuations dont j'ai fait connoître les avantages, en ce qu'elle dissipe promptement la matière laiteuse et prévient par conséquent la continuité de son irruption sur les mammelles.

L'esprit de corne de cerf comme fondant et sudorifique, trouvera aussi sa place dans la curation de l'inflammation de la glande mammaire. Il a encore la propriété d'être calmant. Il sera donc utile dans tous les temps et dans tous les cas. On le donne à la dose de dix à quinze gouttes, et quelquefois davantage, dans un véhicule délayant qu'on édulcore pour masquer son odeur fétide. Il suffit d'en donner une fois par jour. Si l'on outroit son usage, il exciteroit trop de chaleur dans l'estomac. Dans la véhémence des douleurs on lui associe le laudanum de Sydenham à la dose de dix gouttes. On donne cette potion le soir pour procurer de la tranquillité et du sommeil aux malades. Par cette méthode on obtient une transpiration abondante qui diminue promptement les symptômes de l'inflammation.

On sait qu'après la résolution, les glandes ne sont pas rendues à leur volume naturel ; car leur engorgement persiste en partie et très-long-temps, après la cessation des acci-

dens inflammatoires. Il convient donc de ne pas laisser la curation imparfaite. Si l'on abandonnoit ces tumeurs à elles-mêmes, elles acquerroient la solidité du squirre. On a vu plus haut que le lait se coaguloit promptement par l'effet de l'inflammation : cette coagulation acquiert une fixité proportionnée à la véhémence et à la durée des symptômes inflammatoires : d'où il résulte que, comme dans les congestions des autres glandes qui ont été enflammées, le temps, au lieu de dissiper les restes de la tumeur, lui fait acquérir plus de consistance, et rend par conséquent sa curation plus rebelle et souvent impossible. Au reste, ces particularités seront mieux développées dans le chapitre qui aura pour objet l'obstruction de la glande mammaire.

CHAPITRE LVII.

Abcès de la glande mammaire.

En considérant la facilité avec laquelle le lait se coagule dans les inflammations des seins, le caractère de condensation qu'il acquiert par l'effet de la chaleur et la dissipation de sa sérosité, la stase qu'il est con-

traint d'éprouver dans ses canaux, et l'impossibilité de la succion que ne permet plus la violence des douleurs des parties affectées, ni sa coagulation, on conçoit aisément comment ce genre d'inflammation se termine par la suppuration. Le vice des moyens curatifs dont on use trop fréquemment, le peu d'activité de quelques autres, l'ignorance de la plupart des personnes qui se mêlent de la curation, et le caractère même de la maladie, déterminent souvent cette fâcheuse terminaison. Ainsi, l'inflammation de la glande mammaire étant connue par ses signes, il reste à juger l'existence de la suppuration.

On la reconnoît par une fluctuation moins facile à distinguer que celle qui a lieu dans le tissu cellulaire Elle est plus profonde que cette dernière, et le foyer purulent n'est pas aussi étendu. D'ailleurs la partie suppurée conserve encore de la consistance : mais elle n'est pas égale dans toute la tumeur parce que différentes portions de la glande ne sont point abcédées. Si l'abcès est étendu, la suppuration est plus manifeste. Sa durée fait aussi suppurer les tégumens qui le recouvrent et le tissu cellulaire le plus voisin. Soit que l'abcès soit profond, soit

qu'il se rapproche de la surface, les tégumens sont lésés; leur état inflammatoire ou de suppuration est borné à la surface du foyer.

Avec le temps les tégumens s'ouvrent d'eux-mêmes, et laissent écouler un pus qui n'est point égal et blanc, comme celui de l'inflammation du tissu cellulaire; il a une teinte grise; il a de l'odeur; sa consistance est inégale : il a en un mot tous les caractères de la suppuration des glandes.

J'ai dit que cette maladie étoit grave par les accidens inflammatoires; elle l'est aussi par la suppuration qui a lieu. Car, après s'être manifestée dans une portion de la glande, elle s'annonce ensuite dans une autre : « en sorte, dit Levret, que pendant » qu'un foyer de l'abcès se vide, un autre » point de la mammelle devient douloureux » et s'abcède. Cette alternative se répète » jusqu'à ce que toutes les glandes qui ont » été affectées d'engorgement, et dans les- » quelles la résolution n'a pu se faire, aient » suppuré les unes après les autres. Ce qui » dure souvent plusieurs mois, et quelque- » fois même une année entière, sur-tout si » la femme est avancée en âge. »

Ce tableau est l'expression de la vérité,

si l'on abandonne, comme faisoit Levret, à la nature elle-même, le soin de se former des ouvertures pour évacuer la matière purulente ; mais une méthode plus active et plus conforme aux principes de la chirurgie, ne laisse pas languir aussi long-temps les malades dans cette misérable situation.

Il y a dans cette maladie deux moyens curatifs à employer simultanément ; l'un concerne l'évacuation de l'abcès, et l'autre la continuation des remèdes fondans, mais doux, pour prévenir la suppuration des autres portions engorgées de la glande mammaire. Si l'on ne continuoit pas l'usage des médicamens propres à favoriser leur résolution, la persévérance de l'inflammation détermineroit sans doute leur suppuration. J'ai déjà dit en partie ce qu'il convenoit de faire en pareille circonstance ; j'en parlerai plus en détail en faisant l'histoire des tumeurs indolentes des seins. Je ne dois m'occuper dans ce moment que de ce qui concerne la guérison de l'abcès.

Celui-ci étant connu, il faut l'ouvrir sans retard ; autrement le pus acquiert de l'acrimonie, enflamme les autres portions de la glande, les corrode, forme des sinus dans les environs, occasionne, comme l'avoue

Levret, d'autres suppurations, avec tous les accidens dont cet auteur donne l'énumération. Sans doute il seroit inconvenant d'ouvrir la glande avant que le pus ne fût formé : mais on ne propose point une opération précipitée qui seroit mauvaise en elle-même, on condamne le retard qu'on apporte trop ordinairement dans l'emploi de ce moyen chirurgical ; retard qui détermine cette succession éternelle de nouveaux abcès qui font le supplice des malades. D'ailleurs l'expérience prouve qu'en ouvrant à temps le premier foyer, on évite la formation de ceux qui seroient le produit de l'irritation continuée.

Cette opinion est fondée en raison ; elle est appuyée des suffrages de praticiens qui n'ont pas moins de mérite que Levret. Quoique dans le premier temps, l'incision paroisse suffire pour donner issue à la matière purulente, on ne négligera pas dans les jours qui suivront celui de l'ouverture de l'abcès, les injections émollientes et légèrement détersives. Elles seroient trop douloureuses le premier jour, parce que les lèvres de la plaie faite par l'instrument tranchant sont d'une sensibilité extrême. Le contact du pus diminue l'irritation des

parties incisées, et fait à l'intérieur l'office d'application émolliente; à condition toutefois qu'il n'aura pas contracté de l'âcreté par un long séjour. Mais dans la thèse donnée cela ne peut avoir eu lieu.

L'accès de l'air extérieur dans le foyer de l'abcès, rendroit, comme on sait, le pus très-âcre, si l'on permettoit qu'il y pût séjourner; cette considération est un nouveau motif pour se servir d'injections dans les pansemens de chaque jour. Bientôt on les rend légèrement détersives, afin de solliciter la glande suppurée à se cicatriser plus promptement.

Dans cette suppuration, plus particulièrement encore que dans celle du tissu cellulaire, on aura égard à l'état de la glande enflammée. Si l'on aperçoit une sorte d'atonie dans son action, on sollicitera *sa vie* par le mélange des résineux aux émolliens : tels sont le bdellium, le sagapenum, l'opopanax, la gomme ammoniac, l'encens, la mirrhe, le benjoin, la thérébentine, et toutes les substances balsamiques ou résineuses qui ont des propriétés analogues à celles qu'on vient de citer. Il est quelquefois utile de mêler une petite portion de la dissolution de ces résines, aux décoctions à injecter dans

le foyer de l'ulcère : mais ce mélange comporte dans son usage un discernement et une prudence qu'on ne rencontre pas dans tous les praticiens. Celse les recommande expressément dans la curation des abcès qui auroient de la disposition à devenir fistuleux : or, c'est ce qui arrive communément dans la suppuration des glandes. Il dit que les remèdes employés à l'extérieur doivent aussi être introduits dans le foyer de l'abcès. Il regarde avec raison, comme une contradiction manifeste, leur exclusion à l'intérieur, quand on les a jugés nécessaires comme topiques.

Quoi qu'il en soit, quand la suppuration sera de bonne qualité, on n'usera pas de remèdes dont l'effet deviendroit irritant et par conséquent nuisible.

Dans cette maladie comme dans les précédentes, quelques portions de la glande sont engorgées pendant que les autres sont en suppuration. On unira donc, ainsi que je l'ai indiqué précédemment, le traitement résolutif avec celui de la suppuration. L'ulcère étant cicatrisé, il reste fréquemment des tumeurs isolées dans différentes parties de la glande ; ce sont autant d'obstructions dont le plan curatif trouvera place dans un des

chapitres qui formeront le traité des maladies chroniques à la suite des couches.

CHAPITRE LVIII.

Inflammation mixte du tissu cellulaire et de la glande mammaire.

Les femmes qui ont eu anciennement des inflammations dans la glande mammaire, et chez lesquelles cet organe reste obstrué avant l'accouchement, celles qui ont éprouvé des suppurations capables d'altérer son organisation, sont plus exposées que les autres à l'inflammation qui fait le sujet de ce chapitre. Elle consiste dans l'engorgement inflammatoire de la glande et du tissu cellulaire en même temps. Si la nature des humeurs a déterminé quelque congestion dans la glande pendant la grossesse ; si des causes externes ont opéré cet effet, l'inflammation qui succède à l'accouchement devient mixte.

On la distingue des précédentes par la réunion des signes de chacune d'elles. Il y a une tumeur considérable qui présente des inégalités à la vue et au tact. La tumeur est très-douloureuse ; la douleur est plus déchirante dans le lieu qu'occupe la glande en-

flammée. Les autres signes accessoires, comme la rougeur, la chaleur, ne sont pas plus particuliers à ce genre d'inflammation qu'à toutes les autres. Il y a toute fois cette différence, que les symptômes sont portés à un degré de véhémence remarquable ; c'est pourquoi la fièvre, la soif, etc. accablent davantage les malades.

L'inflammation mixte est fâcheuse ; elle réunit tous les accidens de l'une et l'autre espèce d'inflammation, et les rend plus dangereux ; tumeur très-étendue, douleurs plus déchirantes, fièvre plus aiguë, feu dévorant dans la partie enflammée, abondance de matière engorgée, congestion plus dure, fonctions du thorax lésées, gêne dans la respiration ; de ce dernier accident résulte quelquefois le délire, par rapport à l'embarras de la circulation dans la tête, où le sang stase faute de pouvoir passer facilement dans le ventricule droit du cœur.

Il est plus difficile d'obtenir la résolution de cette inflammation, que celle des précédentes. On conçoit la vérité de cette proposition, par ce qui vient d'être dit de la réunion et de la violence des accidens.

La nature de ses causes et la considération de ses symptômes indiquent la nécessité de

faire un traitement anti-phlogistique, plus actif que dans la curation des autres affections inflammatoires des mammelles. Saigner promptement du bras (à moins que les lochies ne soient très-abondantes, et si elles ne le sont pas, rappeler leur cours par les moyens dont on a rendu compte ailleurs), diriger la vapeur de l'eau sur la tumeur inflammatoire, et dans les intervalles de cette opération, la couvrir de fomentations émollientes, acidulées et narcotiques; rendre les boissons rafraîchissantes, et les faire prendre en abondance; leur donner de temps à autre la propriété fondante, par l'addition du sel de Glauber et quelquefois par celle d'esprit de corne de cerf : telle est la marche active qu'on doit se proposer.

Pourquoi n'appliqueroit-on pas les sangsues autour du sein enflammé, elles procureroient un dégorgement local qu'on sait être utile dans d'autres inflammations : cette idée me vient en écrivant. Je n'ai donc point d'expérience à cet égard, mais tout indique que l'effet du dégorgement seroit avantageux pendant qu'on entretiendroit soigneusement l'écoulement des lochies. La déplétion opérée par les sangsues ne seroit donc pas rendue inutile, en s'efforçant de faire couler par

l'utérus la plus grande quantité possible de liquides. D'ailleurs on fixeroit aussi une grande masse de fluides aux environs de l'utérus, par le moyen des ventouses sèches appliquées aux aînes et aux cuisses. On feroit une dérivation avantageuse dans le cas même où l'inflammation se manifesteroit postérieurement à la cessation de l'écoulement des lochies.

Si les accidens paroissent se calmer et laissent apercevoir un commencement de résolution, on continuera avec persévérance à faire prendre des boissons fondantes pour hâter le dégorgement de la glande, car celle-ci, comme on l'a prouvé précédemment, reste plus long-temps enflammée que le tissu cellulaire.

CHAPITRE LIX.

De la suppuration consécutive de l'inflammation mixte.

La difficulté d'obtenir la résolution de l'inflammation mixte, et la violence des symptômes qui l'accompagnent, étant connues, on sait pourquoi la suppuration du sein est la terminaison fréquente de cette maladie.

maladie. Les signes de l'abcès sont indiqués dans les chapitres précédens. Comme il se forme d'abord dans le tissu cellulaire, son diagnostic est facile : aussitôt qu'il a lieu, il faut l'ouvrir sans retard. Outre les avantages énoncés ci-devant, résultans de cette opération, on aura par la détumescence de la mammelle, suite de l'évacuation de la matière purulente, une plus grande facilité à distinguer l'abcès de la glande, si elle est aussi attaquée de suppuration. La diminution du volume du sein fera connoître ce qui se passera dans la glande enflammée, et facilitera son traitement.

Les moyens curatifs consisteront dans la combinaison de ceux que j'ai prescrits en traitant de la suppuration du tissu cellulaire et de celle de la glande. Le temps, la nature des accidens et l'état actuel de la maladie, feront juger l'espèce de remèdes applicables à la circonstance. Je ne répéterai donc point ici ce qui a été dit à cet égard dans les chapitres précédens.

Nota. L'induration, le squirre, suite de l'inflammation de la glande mammaire, sont des maladies chroniques, dont l'histoire ne peut trouver place ici d'après la division des matières qui composent cet ouvrage. Elles

feront partie du traité qui a pour objet les *maladies chroniques à la suite des couches.*

CHAPITRE LX.

Maladies du mammelon.

J'AI donné un exposé sommaire de la structure du mammelon, en parlant de celle des seins. Son organisation étant connue, nous examinerons les vices, soit naturels, soit accidentels, qui lui font éprouver des changemens capables de léser ses fonctions.

§. I.

Vices naturels du mammelon.

Le mammelon est ou trop petit ou trop gros, trop enfoncé ou trop éminent. Dans le premier cas, les enfans ne peuvent teter, parce qu'il n'est pas aisément saisi et fixé par les lèvres. Dans les mouvemens de la succion, il s'échappe : l'enfant se consume en efforts superflus pour tirer du lait sans y parvenir. A ces inconvéniens se joint le suivant ; les canaux par lesquels le lait doit sortir, ont un diamètre trop rétréci ; nouvelle cause de la fatigue des nouveaux nés. Il y

auroit à craindre qu'ils ne s'épuisassent par l'impossibilité de tirer une suffisante quantité de lait, si l'on ne remédioit pas à ces vices.

Pour faire acquérir plus de longueur au mammelon, on fait teter l'accouchée par une personne capable d'exécuter une forte succion. Cette manœuvre alonge l'organe défectueux ; car il est composé de parties qui se prêtent avec facilité à l'extension. Quelques accouchées font elles-mêmes cette succion avec une ventouse de verre à col alongé, destinée à cet usage. Les femmes de la campagne, où cet instrument est inconnu, se servent d'une pipe, par laquelle on obtient les mêmes résultats. On observera que les bords de la pipe font une impression douloureuse, parce qu'ils sont trop aigus.

On conserve le mammelon dans l'état d'accroissement qu'on lui a fait acquérir, en le couvrant d'une espèce de chapeau de bois ou de cire, ou de quelqu'autre substance. La cavité sert à recevoir le bout du sein, et les bords prolongés, appuyés sur une grande surface, préviennent les contusions qu'occasionneroit un instrument qui seroit terminé à la manière d'un dé à coudre ou d'une pipe. On se sert aussi de ces der-

niers, mais leur usage est mauvais, parce que la moindre pression les fait porter douloureusement sur le sein. On emploie souvent l'espèce de chapeau que j'ai décrit, pour faciliter, pendant la grossesse, l'accroissement du mammelon, ou le garantir du frottement et de l'irritation. Son accroissement est favorisé par le vide dans lequel il est renfermé. Mais pour obtenir l'effet qu'on désire dans la gestation, il ne doit point être percé par l'extrémité. Cette ouverture sert à l'écoulement du lait chez les accouchées : dans la grossesse, elle est inutile. L'instrument remplit mieux le but qu'on se propose, en faisant, à quelques égards, l'effet d'une pompe, en ce que la chaleur du sein, entretenue par les habillemens, raréfie l'air renfermé dans le dé; d'où résulte nécessairement une impulsion des fluides de la mammelle, qui déterminent le mammelon à remplir la cavité de cet instrument. On parvient plus facilement au but qu'on se propose, avec une fiole dont l'ouverture soit assez large pour contenir le mammelon. On la remplit d'eau chaude, l'on verse l'eau très-promptement; la chaleur médiocre du vase raréfie l'air. On a soin d'appliquer la fiole sur la mammelle à l'instant où l'eau est

écoulée. La chaleur détermine une succion qui tend à alonger le mammelon. On répète deux ou trois fois par jour cette opération. Pour en faciliter le succès, on couvre le centre du sein de fomentations qui ramollissent l'organe dont on veut opérer l'extension. On a recours à cette méthode six semaines ou deux mois avant le terme de la grossesse, afin d'amener doucement le mammelon (d'une manière lente et modérée) à l'état qu'on désire, pour rendre l'allaitement praticable.

Je ne décrirai pas ici ces machines pneumatiques inventées dans les derniers temps, pour éviter à quelques femmes le désagrément de se faire teter par une bouche étrangère. Quelqu'avantage qu'on suppose dans leur usage, elles ne vallent pas les ventouses à col alongé, parce qu'on n'opère pas aussi aisément, et qu'on ne modère pas non plus à son gré la force de la succion. L'opération est plus embarrassante, et ces machines ne conviennent qu'aux personnes qui ne se croiroient pas soulagées par des moyens ordinaires.

On a vu des mammelons si petits, qu'ils ne débordoient pas la surface du sein. Si l'on ne parvient pas à leur faire acquérir

quelqu'accroisement, la succion devient impossible aux enfans Le vice dont je parle a été porté à tel point dans quelques sujets, que le sein étoit déprimé dans son centre, et le mammelon enfoncé dans cette dépression, étoit recouvert presqu'entièrement par les tégumens des mammelles.

Il ne paroît pas hors de propos de rapporter ici une observation de ce genre, faite par notre confrère Saillant, de la faculté de Paris, et de la société de médecine : « Une » fille avoit un suintement au centre des seins, » avec une douleur cuisante et une chaleur » vive, occasionnées par l'exulcération du » mammelon. La douleur s'accrut au point » de donner naissance à la fièvre, et l'irri- » tation propagée dans les seins y excitoit » un gonflement douloureux. Je reconnus, » dit Saillant, que l'ulcère avoit son siége » dans le mammelon. Des fomentations émol- » lientes, et la diète diminuèrent le gonfle- » ment des seins dans l'espace de vingt- » quatre heures. Alors j'aperçus plus dis- » tinctement l'exulcération du mammelon. » Les mêmes moyens dissipèrent les acci- » dens. Après des informations exactes, j'ai » cru m'être assuré que l'ulcère avoit eu pour » cause l'humeur de la transpiration, épaissie

» dans l'enfoncement où étoit situé le mam-
» melon. Cette humeur avoit formé une
» crasse solide, qui avec le temps étoit de-
» venue assez âcre pour déterminer une irri-
» tation capable d'enflammer cet organe.
» J'en eus la preuve dans les débris de cette
» matière, dont une portion fut détachée
» par l'effet des applications émollientes.
» Quoiqu'elle eût été imbibée de liquides
» pendant plusieurs jours, elle conservoit
» encore quelque solidité. » Quand je parlerai des vices accidentels des mammelons, je citerai des faits qui confirment cette observation.

Le volume excessif des mammelons a aussi des inconvéniens. L'enfant a de la peine à le saisir, il le tortille sans teter ; sa bouche, trop pleine par le volume de cet organe, n'exécute pas facilement la succion. Cependant, après quelques jours de cette gêne, il parvient à teter, mais toujours difficilement. Ce vice est donc moins désavantageux aux nouveaux nés que l'organisation contraire.

J'ai dit plus haut, que dans un mammelon trop petit, les conduits laiteux avoient un diamètre trop étroit, que le lait résistoit davantage à la succion, faute de trouver des ouvertures assez amples ; que l'enfant se

fatiguoit beaucoup à teter : il s'impatiente, il crie. Presque toujours il dépériroit, faute de tirer du sein une nourriture suffisante, si l'on ne lui donnoit pas d'autres alimens. Outre ces inconvéniens, la succion trop long-temps prolongée, ramollit le mammelon : l'humidité de la bouche de l'enfant l'attendrit ; sa salive échauffée l'irrite ; d'où la la cuisson, la phlogose et les gerçures de cet organe. On distingue les nourrices de cette espèce, d'avec les autres, en disant, d'aprés les accoucheurs qu'elles sont *de dur trait.*

Si les tuyaux laiteux sont amples, le lait sort de lui-même. L'enfant touche à peine le mammelon, que sa bouche se remplit de lait. Il arrive chez quelques femmes une perte spontanée et considérable de ce liquide. Cette perte est quelquefois fâcheuse pour l'enfant, quand il ne trouve plus assez de lait pour sa nourriture. Dans ce cas, il tette plus long-temps, il se fatigue, il s'épuise, et fait éprouver les mêmes inconvéniens à la mère.

Quelques enfans tettent avec tant de violence, que si le sein ne fournit pas assez de lait, ils en tirent du sang : ceci n'a lieu qu'avec des douleurs très-vives de la part de la mère. Ce phénomène s'observe chez le

femmes qui ont les conduits laiteux très-ouverts, et font la sécrétion d'une petite quantité de lait, ou chez lesquelles ce liquide s'est écoulé spontanément.

Le prolongement excessif du mammelon présente aux yeux du physicien une organisation informe ; ce vice embarrasse l'enfant pendant les premiers temps, parce que le mammelon se replie : ce qui rend la succion moins commode ; mais, après quelques jours d'exercice, l'enfant tette aussi facilement, que si le mammelon n'avoit que les dimensions ordinaires.

Son enfoncement dans le sein rend la lactation impossible, à moins qu'on ne soit parvenu à lui faire acquérir quelqu'accroissement, par les moyens indiqués ci-devant, et qu'on met en usage pendant la grossesse, afin que l'enfant puisse le saisir facilement à sa naissance.

§. II.

Vices accidentels du mammelon.

Les vices accidentels du mammelon sont l'inflammation, la suppuration, l'érosion et la destruction auxquelles il est exposé comme toutes les autres parties. Son inflammation

reconnoît pour cause celle de toutes les affections de la même espèce, et les moyens curatifs ne sont pas différens. On en doit dire autant de la suppuration et de ses causes, et par conséquent, de la sorte de désorganisation qui survient dans son tissu. Les maladies, dont je parle, se manifestent souveut dans la jeunesse ; elles sont fréquentes chez les filles qui conservent long-temps une humeur sporique ou érésipélateuse, et qui vivent dans une mal-propreté habituelle. J'ai souvent observé ces maladies à la Salpétrière, où presque toutes les femmes et les enfans ont constamment la galle. J'ai prouvé aussi que la mal-propreté seule peut occasionner l'inflammation du mammelon, et par suite sa suppuration.

L'inflammation des seins se communique à cet organe par extension d'engorgement. Si le sein suppure dans son centre, le mammelon est attaqué de suppuration, et son tissu éprouve des délabremens proportionnés à la durée de la suppuration et à l'âcreté de la matière purulente.

La difficulté de la lactation s'accroît en raison du plus grand changement survenu dans l'organisation du mammelon. On a vu des femmes dans l'impossibilité d'allaiter,

par la destruction presque totale de cet organe ; et d'autres, parce que sa structure intime étoit complètement viciée.

Les femmes qui ont la fibre tendre et délicate sont plus exposées que les autres aux gerçures du mammelon. Chez elles, les élémens de la fibre primordiale ont entre eux une foible adhérence ; son tissu se laisse aisément pénétrer par la salive pendant l'allaitement ; il se relâche pendant que l'irritation causée par les sucs salivaires l'enflamment et le corrodent ; d'où les gerçures et les crevasses douloureuses du mammelon.

Les enfans voraces, selon Dionis, succent le mammelon avec beaucoup de violence, et lui font éprouver les accidens dont on a parlé ci-dessus. Le défaut de quantité suffisante de lait, ou la difficulté qu'a l'enfant à le tirer, sont cause des efforts qu'il fait, et de la durée de la succion. L'endurcissement du mammelon chez les personnes qui ont tenté de diminuer le volume des seins par l'application des astringens, rend aussi la lactation difficile pour l'enfant, et par les raisons qu'on vient d'exposer, douloureuse pour la mère.

La phlogose de la bouche dans le temps de la dentition, les aphthes qui la recouvrent

dans une plus ou moins grande étendue, l'âcreté de la salive, dont la qualité irritante s'accroît par le mélange de l'humeur qui coule des ulcères aphtheux, font naître des inflammations vives du mammelon. Ces maladies locales persistent tant que la bouche de l'enfant reste dans l'état qu'on vient de décrire.

Quelle que soit la cause de l'inflammation du mammelon, c'est une affection qui intéresse la santé de l'enfant et celle de sa mère. On a fait connoître les inconvéniens qui en résultoient pour le premier, il reste à indiquer les suites de cet état morbifique pour la nourrice.

Si les douleurs occasionnées par les crevasses mettent la mère dans l'impossibilité de continuer la lactation, elle est exposée aux engorgemens des mammelles par la stase du lait. Si celle-ci se continue quelques jours, le lait se coagule, et forme des congestions dans la glande mammaire. Le sein peut aussi s'enflammer par continuité, parce que son état de plénitude le rend plus sensible à l'irritation qui se communique du mammelon à sa substance; d'où les maladies inflammatoires des mammelles qu'on a décrites précédemment.

Si cette série d'accidens est rare, c'est qu'on y apporte ordinairement des remèdes de bonne heure ; car la véhémence des douleurs ne permet pas aux nourrices de négliger leur état. Si le mammelon n'est encore que phlogosé, on emploie les fomentations spiritueuses, qui redonnent du ton à cet organe, et le fortifient contre l'action des agens capables de l'irriter. On se sert des infusions des plantes aromatiques dans l'esprit de vin, ou une forte eau-de-vie. Le moment de l'application en est douloureux ; ce remède ne convient plus, quand l'épiderme est enlevé, ou lorsqu'il y a des crevasses avec une vive inflammation ; au lieu d'être utile alors, il seroit nuisible par son activité. Dans ce cas, on use de fomentations émollientes, on fait le traitement de l'inflammation. Swieten recommande très-expressément l'application du suc de joubarbe pour guérir les crevasses. On en imbibe des plumaceaux qu'on tient toujours humectés, afin de prévenir la dureté que leur donne le desséchement. Boherhaave indique comme un remède souverain l'huile de cire distillée plusieurs fois de suite ; on en fait des embrocations sur la partie malade. Il assure que rien n'est comparable à cette substance pour dissiper les gerçures des mam-

melles. Il l'employoit aussi dans des cas à-peu-près semblables.

Quelques praticiens font usage de l'eau végéto-minérale en topique, dans la curation des gerçures du mammelon. Les femmes promptement soulagées par ce médicament, l'emploient avec indiscrétion. Il a cependant deux grands inconvéniens. Quelque soin qu'on apporte à laver le mammelon, il reste toujours quelque portion de la substance minérale (la chaux de plomb) dont il est composé. On sait que tous les métaux sont réduits à l'état de chaux par leur dissolution dans les acides. Or, l'enfant en tetant avale quelques portions de cette chaux; d'où les accidens terribles qui se manifestent dans les viscères du bas-ventre, et que par ignorance on attribue à des causes, étrangères à celle qui les a occasionnés. D'une autre part, les lotions trop réitérées introduisent le sel à base métallique dans le sang de la mère, par le moyen des vaisseaux lymphatiques : autre danger dont il paroît qu'on n'a point assez considéré les suites.

De ces réflexions, il résulte que l'usage de l'eau végéto-minérale doit être sévèrement proscrite du traitement des gerçures du mammelon.

Quand la douleur sera moindre, on désemplira le sein par la ventouse à col alongé, ou par toute espèce de moyens qui puissent opérer une succion qu'on graduera selon la force ou la modération des douleurs. On n'essaiera de faire teter l'enfant qu'avec beaucoup de ménagemens. En appaisant sa faim par des alimens, il ne sera pas si avide de lait, et ne tirera pas le mammelon avec violence. D'ailleurs, si un seul sein est malade, on lui donnera plus fréquemment la mammelle saine.

Si on s'apperçoit que l'irritation du mammelon procède de la salive trop acrimonieuse de l'enfant, on préviendra son inflammation par des lotions fréquentes avec les infusions aromatiques simples, et quelquefois dans la journée avec les spiritueuses. On les emploiera sur-tout si l'enfant a la bouche enflammée, et particulièrement s'il a des aphthes ulcérés. Ce n'est que par des soins continuels de propreté, et par l'application des médicamens toniques, qu'on garantira le mammelon des affections dont on vient de tracer le tableau.

§. III.

De l'engorgement laiteux des mammelons, connu sous le nom de poil.

On nommé *poil*, un engorgement formé par la matière laiteuse, et qui a son siège dans les tuyaux excrétoires des glandes mammaires. Cette maladie tire son nom de l'état de ces tuyaux engorgés, parce qu'ils forment des prolongemens cylindriques, durs et d'un très-petit volume. Quoique cet engorgement soit peu étendu, il a cependant des suites fâcheuses pour les nourrices. Le lait est coagulé dans les canaux qui doivent lui livrer passage ; il empêche la sortie de celui qui doit servir de nourriture à l'enfant. Chez les femmes qui ne nourrissent pas, on n'obtient point le dégorgement des seins par l'excrétion du lait, puisque son issue est fermée. Outre ces inconvéniens, le poil est accompagné d'obstructions de la glande mammaire, ou favorise leur naissance par l'irritation, suite inséparable de l'occlusion des canaux laiteux. L'obstruction s'étend au tissu cellulaire par la même cause ; d'où les accidens dont on a donné l'histoire dans les chapitres précédens.

Quand

Quand les femmes s'obstinent à nourrir avant le dégorgement des organes obstrués, la succion attire sur eux une nouvelle quantité de liquides ; d'où le gonflement plus considérable de la glande, la douleur plus vive du mammelon, et souvent la rupture des canaux obstrués ; d'où les gerçures profondes, douloureuses et enflammées, qui incommodent les nourrices, et les obligent très-souvent à cesser la lactation.

Tout ce qui peut coaguler le lait est une cause de la naissance du poil. La mauvaise conformation des mammelons, la rigidité des tuyaux laiteux, l'excès de leur petitesse occasionnent aussi cette maladie. On l'a remarqué même avant l'accouchement, quand il s'opéroit une sécrétion de lait trop abondante pendant la gestation, sans avoir eu d'écoulement. On ne peut pas méconnoître, dans cette affection, les inconvéniens marqués de l'usage où sont beaucoup de personnes de laver les mammelons et les seins avec le *lait virginal*, ou d'autres dissolutions de substances résineuses dans l'esprit-de-vin, ou avec des infusions aromatiques, ou toniques, ou astringentes. Cette méthode abusive durcit les canaux laiteux, en épaississant leurs membranes, en leur donnant

une rigidité qui s'oppose à l'exécution des fonctions auxquelles ils sont destinés.

On voit aussi des femmes dont les mammelons ne sont, pour ainsi dire, qu'ébauchés, et dont l'organisation paroît être incomplète. On en a donné des exemples. Chez elles, il n'est pas possible que le lait parcoure ses canaux excréteurs ; nouvelle cause de sa stagnation et de son engorgement.

La curation de cette maladie ne peut guère avoir lieu par les remèdes internes, à moins que l'engorgement des tuyaux laiteux ne se soit propagé jusqu'à la glande mammaire. Le traitement en a été indiqué. Quant à celui du poil, il se fera par l'application continuelle des substances les plus relâchantes; telles sont celles qui donnent un extrait mucilagineux, qu'on emploiera en cataplasmes ou en fomentations. On a dit ailleurs que le meilleur de tous les émolliens étoit l'eau réduite en vapeurs. Il sera facile de les diriger sur le mammelon, et de le tenir long-temps exposé à leur action. Il sera, par cette manœuvre, dans une sorte de bain, dont l'effet s'étendra aux parties environnantes. Mais on aura soin de ne pas lui faire supporter un degré de chaleur trop sensible, parce que la vapeur trop chaude

coaguleroit davantage la matière laiteuse. D'ailleurs, la masse à dégorger n'étant pas considérable, les vapeurs la pénétreront facilement, sans qu'il soit besoin d'aider leur action par une grande chaleur. On pourra aussi employer les remèdes externes qui seront indiqués, en parlant de l'obstruction des mammelles.

Quand on aura suffisamment ramolli la partie engorgée, on essaiera avec précaution des succions modérées qu'on réitérera souvent, jusqu'à ce qu'on parvienne à dégager la matière laiteuse coagulée, et qu'on en obtienne la sortie.

Chez les femmes qui ne nourriront pas, on détournera le lait des seins par les évacuans et les autres moyens dont on a indiqué l'usage dans le chapitre qui traite de la fièvre de lait.

Fin du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Du second Volume.

CHAPITRE XXX. *Observations sur l'inflammation de l'utérus.* Page 1
CHAP. XXXI. *De la suppuration de la matrice.* 2
CHAP. XXXII. *De la gangrène de la matrice.* 13
CHAP. XXXIII. *De la tympanite de l'abdomen, et de ses différences.* 18
CHAP. XXXIV. *De la tympanite de l'utérus.* 37
CHAP. XXXV. *Défaut de lait.* 51
CHAP. XXXVI. *De la fièvre de lait.* 63
CHAP. XXXVII. *De la fièvre de lait inflammatoire.* 103
CHAP. XXXVIII. *Des engorgemens inflammatoires du bas-ventre, occasionnés par la matière laiteuse, et qui précèdent la suppression des lochies.* 109
CHAP. XXXIX. *De la pleurésie et de la péripneumonie.* 150
CHAP. XL. *De l'apoplexie laiteuse.* 163

CHAP. XLI. *De l'insomnie, du délire, de l'épilepsie, etc., qui dépendent de la métastase de l'humeur laiteuse sur le cerveau.* 166

CHAP. XLII. *De la fièvre de lait pituiteuse.* 171

CHAP. XLIII. *De la fièvre humorale qui dépend des saburres des premières voies, compliquée avec la fièvre de lait.* 202

CHAP. XLIV. *De la diarrhée.* 219

CHAP. XLV. *De la fièvre putride.* 227

CHAP. XLVI. *De la fièvre maligne.* 258

CHAP. XLVII. *De la fièvre miliaire.* 266

CHAP. XLVIII. *De la fièvre exanthématique, connue sous le nom de pourpre.* 278

CHAP. XLIX. *Observations générales sur les maladies des seins.* 286

CHAP. L. *Abrégé de l'examen anatomique des seins.* 287

CHAP. LI. *Défaut d'accroissement des seins.* 290

CHAP. LII. *De l'accroissement excessif des seins.* 299

CHAP. LIII. *Des vices accidentels des seins.* 307

CHAP. LIV. *De l'inflammation des seins dans le tissu cellulaire.* 308

CHAP. LV. *Abcès des seins dans le tissu cellulaire.* 316
CHAP. LVI. *De l'inflammation de la glande mammaire.* 319
CHAP. LVII. *Abcès de la glande mammaire.* 326
CHAP. LVIII. *Inflammation mixte du tissu cellulaire et de la glande mammaire.* 333
CHAP. LIX. *De la suppuration consécutive de l'inflammation mixte.* 336
CHAP. LX. *Maladies du mammelon.* 338
§. I. *Vices naturels du mammelon.* ibid.
§. II. *Vices accidentels du mammelon.* 345
§. III. *De l'engorgement laiteux des mammelons, connu sous le nom de* poil. 352

Fin de la Table des Chapitres.